

Johnie Walker globe-trotter

Delhi-Katmandhu-Taman Negara-Hong kong-Canton-Tokyo-Manille-Nouméa-
Papeete-Waikiki-San Francisco

Avertissement au lecteur de l'Hexagone

à propos d'une Belgitude revendiquée.

Ni français, ni allemand, ni néerlandais, ni britannique, la belgitude est une a-nationalité. On n'est belge que par cela qu'on n'est pas.

Les Flamands sont convaincus d'appartenir à une autre histoire et à une autre tradition que leurs voisins du Nord avec qui ils partagent pourtant les charmes de la langue de Vondel. Les Wallons et surtout les principautaires liégeois, se savent francophones par accident de l'histoire, leur langue propre ayant été en son temps celle d'un état. Leur évidente francophilie (on fête le 14 juillet à Liège) tient plus de l'attachement aux principes d'égalité, de liberté et de fraternité qu'au sentiment d'une appartenance linguistique imposée somme toute par Bonaparte.

Au reste, la façon d'envisager l'expression du vécu par la langue française est typique des racines mi-latines, mi-germaniques des Wallons. Un indigène cherchera d'instinct à baroquiser son français, à le rendre sonore, haut en couleurs, rabelaisien, sensuel et synthétique; à lui rendre enfin les forces que ce sinistre chanteur de Malherbe lui ôta in illo tempore. Qu'on mesure à quel point le verbe " sprôtchi " contient, par son caractère onomatopéique, de richesse évocatrice. A la place, le français " écraser " fait bien falot ... ou alors il faudrait lui ajouter tout un paragraphe de notations annexes.

Le français de Belgique n'est pas une langue de philosophe. C'est une langue de poète. Le belge est pris dans un dilemme : ou il abandonne son génie propre, ou il manie la langue française dans un esprit diamétralement opposé à ses qualités reconnues de clarté discursive, descriptive, rationnelle et analytique. Cela se remarque aussi dans le style, amoureux soit de l'énumération, de la redondance, des rythmes, d'une fausse proximité du langage parlé (comme chez Michel de Ghelderode); soit des brusques moments de silence, d'intériorisation méditative voire mystique (Maurice Maeterlinck); le tout privilégiant paradoxalement l'expérience directe, tactile, sensorielle plutôt que conceptuelle (Verhaeren, De

Coster). Voilà pourquoi nous nous sentons si proches des Québécois, des Alsaciens et des Suisses Romains. Tous peuples confrontés au contact de la germanité. En dépit des apparences, l'esprit nous relie autant à Brugge qu'à Paris... Entre la France et nous il y a Descartes et elles ne permettent pas toutes d'abattre nos atouts!

Ce livre, où quelques francicisms sont noyés dans beaucoup de belgicisms, est donc une tentative d'écrire " belge ". Pour autant que, la situation politique étant ici ce qu'elle est, ce mot ait encore un sens lors de l'hypothétique édition de ces lignes.

Belge d'entre les belges, Tintin m'aura tracé la piste. Partageant avec les publicités Banania tout l'esprit d'une époque, le reporter (Ô magie! Ô aventure!) du petit XX^{ème} s'est institué commis voyageur des valeurs occidentales, fourguant à l'envi des tonnes de bonne conscience caritative, des avalanches de bonne foi civilisatrice, des fleuves d'expérience technologique et salvatrice. Marcher sur ses traces ne me fut pas facile à moi, soixante-huitard attardé, le crâne bourré de culpabilité post-coloniale, de crise des valeurs, de dégoût de consommer, de certitude que la piste des hippies, toute chaude encore, ne pouvait conduire qu'à d'extraordinaires alternatives... Je pense qu'au dernier retour (mais qui a assisté à son dernier retour?) Tintin a finalement gagné quelque sagesse et perdu quelques illusions ... ce que faisant, il ne pouvait plus être Tintin ... il a donc laissé à ses albums le soin de courir le monde. Puisse-t-il en être de même pour moi.

INTRODUCTION

Je ne verrai jamais flotter tous les drapeaux.

(M. Théodorakis)

Ai-je vraiment jamais supporté qu'il existât quelque part un coin de terre, une coutume, une femme que je ne connaîtrai jamais; un plat dont je n'aurai pas goûté, une liqueur que je n'aurai pas bue? J'ai horreur, instinctivement, des bouteilles à demi vides, des femmes restées potentielles, de l'espace trop grand pour mes bras, de l'infinité des possibles. Angoisse! L'humain, c'est la nécessité du choix, la limite, la frustration, le " si " qui ronge, avec son i insidieux comme une vrille.

Goinfre, Don Juan, alcoolique, bougeotteux, angoissé, velléitaire anxieux. Impossible de choisir la blonde sans regretter la brune. Qu'il s'agisse de boissons ou de femmes, de couleurs à poser sur une toile, de mots à coucher ici. La solution? les prendre toutes : la course à l'impossible, le chaos, le melting-pot, le bouillon de sorcière qu'est devenu ma vie...

Faiblesse? Démence? Ou approche de Dieu, quête désespérée, course impossible vers la totalité des facettes du réel? Fuite dans le rêve aussi. Sinon, comment vivre plusieurs destins? Je cumule déjà les redoutables fonctions d'artiste maudit, de Don Quichotte politique, d'altruiste à la grande gueule, de séducteur moustachu, d'amuseur provocateur éthylique, de cynique mondain. La vérité, la vraie, c'est celle de huit heures trente à seize heures : l'obscur petit prof de province, ballotté d'un couple à l'autre, empatouillé dans ses contradictions, son envie de fuir, ses désirs inaccessibles, ses rêves d'enfance inassouvis, noyant tout ça, goutte-à-goutte dans l'alambic, dans la merveilleuse gourmandise liquide qui permet par moments de se satisfaire du fantasme, de faire " comme si "...

Un jour pourtant : cadeau du ciel, un petit paquet de fric... un beau petit paquet. Qu'en faire? Choix ... donc, angoisse!

" Assurer sa sécurité : une femme, un enfant, une maison " dixit Dr. Jekyll... Mais Mr Hyde aussitôt : " La sécurité, c'est bon pour les hamsters, pour les résignés du cul et de la tête, les citoyens, les profs, les oligophrènes, les mesquins et les trouillards. "

N'en jetez plus! J'ai passé toute ma vie à me prouver que je ne suis pas de cette lamentable tribu d'épiciers et de concierges, que je suis un martien, que je suis " autre ", que je suis de la race des aventuriers, de ceux qui vivent dangereusement. (Il y a toute une métaphysique du mouvement à écrire, si la grandiloquence me reprend, j'en parlerai plus loin). Bref, mes ancêtres s'appellent Marco Polo, Magellan, Phileas Fogg!

Quatre " trappistes " plus tard, tout est clair ou le paraît. Le fric me met au pied du choix. Cela m'angoisse. Je refuse l'angoisse, donc je refuse le choix. Dépensons le fric, cela supprimera et le choix et l'angoisse. Comment dépenser le fric? Demandons-le à Phileas Fogg... C'est encore un choix... Mais je ne m'en rends pas compte. Et c'est bien ainsi!

CHAPITRE 1

Rien de ce qui est dit sur l'Inde ne peut être totalement vrai.

(Indira Gandhi)

Bref, me voilà dans ce zinc archi-bondé de la Lufthansa avec en poche tout un tas de carnets de vol, de billets, de réservations...

Obscurément, je sais bien que pour la grande aventure, c'est déjà truqué. Le frisson à bon compte, l'épopée pour pharmacien lauréat du Lotto avec vol régulier, service à bord, palace hôtel et tutti quanti. Pour me justifier, je me dis que, sur place, il sera toujours temps de fausser compagnie à mon cocon. Plus tard... Quand je pourrai...

D'abord dominer la trouille qui me tord les tripes. Qu'est-ce qui m'a pris? Et cette super-fille dont, pour une fois, j'avais l'air de me contenter? Cet amour passion qui remplissait ma vie, chassait l'angoisse, m'apaisait enfin? Ben, elle est là, très petite fille, à me regarder partir, à regarder s'amenuiser la silhouette de l'avion, à se forcer les yeux à travers une vitre dépolie par la pluie. A m'attendre. Déjà! Gentille, admirable, statuaire Pénélope!

Egoïstement, je la plaque. A mille kilomètres à l'heure. Et je n'ai même plus envie de partir. Je plonge dans la bière allemande du bord, je me rassure un peu. Après tout, je vole vers l'Inde et ses mystères métaphysiques, je suis en quête. Chercheur du Graal, compagnon du tour de France! Paradoxe pourtant : au lieu d'ouvrir la Baghavad Gîtâ, c'est le guide de voyage qui se retrouve dans ma main. J'embraye déjà sur l'autre angoisse, l'immédiate. Tout me pose problème: la convertibilité des devises, des travellers chèques, mon mauvais anglais, le climat, le transfert depuis l'aéroport. Je relis dix fois les mêmes pages et, l'alcool aidant, raide sur mon espace vital de cinquante centimètres carrés, je m'endors enfin, enterré debout comme les morts du cimetière juif de Prague.

Nuit courte. A la rencontre du soleil levant. Lequel, via le hublot, me réveille après deux ou trois heures en me tapant à l'horizontale sur la rétine. Coup d'oeil dix mille mètres plus bas : le martien est servi, merci! Il a sa planète natale sous les yeux : rouge, aride, sèche, pleine de gorges et de canyons, apparemment désertique. Il paraît que c'est l'Afghanistan. Pays en guerre. De mon point de vue de Sirius, il n'y paraît pas... Déjà que ça a l'air d'un coin inhabitable!

Petit déjeuner suivi de quelques heures de cinéma série E ou F (pourquoi diable tant d'imagination et de créativité pour faire voler ces jets sophistiqués et tant de médiocrité, tant de mépris pour la matière grise de leur contenu?... A moins qu'une logique très chartérienne ne présuppose un rapport proportionnel entre l'épaisseur du carnet de chèques et le volume des circonvolutions cervicales? En première classe, peut-être ont-ils droit à Fellini?).

Au moment où l'avion amorce sa descente, je ressens tout à coup un vide à l'estomac. Quelque chose m'a quitté : le choix! Disparue l'angoisse! De la peur, mais plus d'angoisse. A Dieu vat!

Et tout de suite, à l'ouverture de la porte, la gifle! L'air bouillant de la plaine qui vous saute à la face. Pas besoin de faire un pas pour savoir déjà qu'on a changé de monde. C'est ça l'avion, pas de transition. Adonc, ça brûle, ça assomme, ça mouille

d'un mouillé collant. Parachuté au milieu du désert, je rejoins à pied les bâtiments de Palam Airport, où je m'engloutis illico dans l'ahurissant bordel hindou!

Ça grouille, ça ne se ménage pas, ça transpire ferme. Ça arnaque (déjà). Je suis tout raide, sur mes gardes, tout chiffonné en moi-même. La trouille au ventre. Change laborieux de voyageurs chèques, récupération et angoisse des bagages. On est hébété par la chaleur et le dépaysement, avec une quarantaine de visages hurlants, grimaçants autour d'un Vishnou plein de bras qui s'agitent en direction de votre valise .

- Porteur Sir? Porteur?

Un bras plus long ou plus fort que les autres ne vous demande rien, s'empare du précieux objet et hop! Débrouillez-vous pour suivre l'itinéraire zigzaguant et cahotant de votre bien qui s'éclipse périodiquement derrière un mur d'épaules brunes et luisantes. En général, ce parcours du combattant vous mène fissa à la station de taxis dont votre porteur n'est qu'une sorte de sous-traitant. Le chauffeur, flanqué d'un acolyte à la fonction imprécise, vous attend derrière son grand sourire blanc, émaillé de créneaux noirs comme un clavier de piano. Votre valise? Déjà dans le coffre et vous sur le siège arrière en train soit de vous résigner, soit de prier tous les saints du paradis chrétien pour qu'ils vous assistent dans cette aventure au Royaume du tacot... Et voilà, vous êtes exaucé! Miracle! ça roule! ça peut rouler! Va pour la découverte des taxis du tiers-monde.

Entre mes pieds, par le trou du plancher, la route défile. A chaque nid-de-poule, mes vertèbres mesurent exactement l'état (lamentable) de la suspension. Le pot d'échappement est visiblement considéré comme un accessoire superflu. Impossible donc d'ouïr les explications enjouées du conducteur. Je finis par comprendre quand même qu'il me prie respectueusement de tenir la portière droite pour qu'elle ne s'ouvre pas toute seule sous l'effet des cahots! Détail important : l'aéroport de Palam est loin de la ville et le compteur est en panne... depuis hier, justement!

Première leçon d'indologie à l'usage du naïf occidental. L'arnaque, contrairement à ce qu'enseigne le code napoléon, n'est pas un péché... C'est bien plus rigolo. C'est un jeu, un sport. C'est comme la belote, il faut perdre au début pour apprendre. Moi, je ne sais pas encore que c'est un jeu. Le trajet me paraît effroyablement long, sans trace de vie urbaine. Je commence à trouver que le brave chauffeur a une sale gueule. Et puis, pourquoi ont-ils besoin d'être deux dans ce tombeau roulant? Où me mène-t-on? A mon hôtel, pardi! Soulagement : je paie sans discuter trois fois le prix normal de la course. Il veut revenir demain... Je comprends ça, il n'a jamais vu un pigeon pareil. Je m'en fous! Je sens déjà le souffle frais du conditionnement d'air, je subodore la fraîcheur du bain, le moelleux du lit, la sécurité de ce havre de civilisation. Brèves formalités. Ascenseur. Ma chambre. Tout est à sa place, la baignoire, le lit et même un énorme frigibar. Caverne d'Ali-Baba pour éthylique

patenté. Je ne sais pas encore que chaque lampée me sera facturée à un prix calculé sur le montant des allocations familiales d'un maharadjah. Je suis fasciné. Le reste n'a pas d'importance, même et surtout pas le super-luxe environnant. C'est celui de tous les grands hôtels à rupins de la planète avec, en prime, un arrière-goût très Indes Britanniques. Un tour rapide de la boîte me convainc que tout est fait pour que le touriste de passage puisse assouvir sa soif superficielle d'exotisme sans même mettre un pied dans la fange miséreuse du dehors, sans se commettre avec la populace. Sur le mur de ma taule, une pancarte révélatrice : on me recommande de ne pas ouvrir à des étrangers et, surtout, de ne pas être trop familier avec les membres du personnel. Des fois, sans doute, qu'être traités en humains leur donnerait des idées de dignité, de droits de l'homme ou même de syndicats. Toutes ces pourritures inventées par l'occident dégénéré. D'autre-part, vous êtes certainement pressés. Time is money, isn't? Ok Sir! Par ici Sir! Sous-sol Sir! Shopping! Sight-seeing Sir? Air conditioned car! Female guide sanitized for your safety!.. Que faire? Il faudra sortir de ce piège à cons. Mais doucement. Pour l'accoutumance. Y aller comme les chats, progressivement. Explorer un peu les environs de l'hôtel, faire pipi autour pour marquer le territoire et me rassurer. Le garde Sikh tout chamarré me voit refuser le taxi et partir A PIED. A l'intérieur de sa tête, discrétion oblige, il se tape le front de l'index. On lui expliquera plus tard que le Sahib est un " artiste ". Il comprendra. Nihil nove sub sole. Ceci dit, ce n'est pas de la tarte. Je rassemble mes brins de courage épars pour surmonter la fatigue du décalage horaire, la chaleur, le manque de confiance, le dépaysement et ... le vide. Un vide effarant. Je suis dans New Delhi. Je me balade sur des trottoirs hallucinants, rectilignes et déserts. Comme des Champs-Élysées tracés au milieu d'un grand parc. Ça et là seulement, une grosse propriété bardée de barbelés très Buchenwald. Au milieu de cet espace surréaliste : la Porte de l'Indépendance, l'arc de triomphe local. Tout récent, il a pourtant un air de survivant, de ruine babylonienne post-atomique, parfaitement incongrue sur l'horizon plat.

Un seul humain en vue, très brun de peau et noir de cambouis, assis sur la chaussée parmi les pièces détachées d'une bagnole réduite à l'état de puzzle. Un moment pour comprendre que c'est le garagiste du coin. On n'a déjà pas de quoi loger les gens. Alors, les ateliers ...

Il fait épouvantablement chaud, il y a à peine une heure que ça me tape sur l'oeuf et mon cerveau durcit. Il faut rentrer. Pas de taxi à l'horizon, pas d'autre véhicule non plus d'ailleurs. Je me résigne.

Retour à pincés... Exploit sportif entrecoupé de brefs vertiges. Fatigue? Chaleur? Je marche...

ça tape!
Je transpire et ça tape

sur ma tête
le Soleil à mes tempes
le vent affolant
l'ivresse des ocres, des blancs, des bleus
ça tape
sur mes muqueuses
brillance rouge bordée de vent humide.
la saharienne colle sous ma tête vide
transparente
ballottante
marche
regarde
ça glisse sur les choses
juste une caméra qui enregistre le désert
incompréhensible.
Mais où sont donc passés les Hommes?

... J'ai soif, très soif. Je me soutiens en me disant que chaque pas me rapproche de mon bar; lequel devient peu à peu une sorte de substitution du sein maternel, accueillant à ma fatigue et à ma déprime, gros ours en peluche contre qui pelotonner ma langue desséchée d'épuisement ou d'angoisse. Quand enfin la silhouette importante de l'hôtel surgit de dessus les bougainvilliers, je suis en état de liquéfaction avancé. Un dernier regard aux alentours avant de plonger dans la fraîcheur qui me tend les bras derrière la porte : J'ai un sursaut. Qu'est-ce que c'est que ce machin, j'ose à peine dire cet " abri " en perches de bambou tendu de toile de jute, là, de l'autre côté de la route, à côté de l'éblouissante blancheur du cimetière musulman? Toute une famille grouille là autour... Seigneur! J'avais oublié...

Conditionnement d'air à fond, quatre gin-tonic dans le réservoir à songe-creux, je me retourne et me tourne à la recherche du sommeil. Il est pourtant l'heure. Il me faudra longtemps pour me rendre compte que, justement, pour moi, il n'y a plus d'heure, plus d'horaire fixe, ni pour bouffer, ni pour dormir, ni pour rien du tout. Bien réglé sur son rythme Métro-Boulot-Dodo, le corps continue à jouer les ordinateurs. Pourtant j'ai sommeil!... Et un sacré cafard. Qu'est-ce que je fous là, au bout du monde, sans autre but que d'être ailleurs. Qu'ai-je fui? En désespoir de cause, j'ouvre la radio. Ça a borborygme en Hindi et puis... soudain... surprise! Toute une émission de chanson française... De la bonne. De celle qu'on n'entend plus en France et encore moins en Belgique. Merci Radio Machin. Je vais fermer l'oeil un peu rassuré. J'embrasse mentalement la présentatrice et sombre....

J'émerge. Je sonne le garçon. Petit déjeuner à l'anglaise. Tentative de contact :

- Are you married?

- Yes sir! (courbette)

- Are you happy?

- No sir! (courbette) et tout de suite :

- Can I do something for you, sir?

Ça m'agace leurs courbettes! J'y sens presque du mépris. Pas moyen d'avoir un vrai rapport humain. Seul point d'intérêt notable : le fric. Seul le mot " Money ", a ici la curieuse propriété de faire s'allonger les oreilles, fendre les pipes, fixer les regards, trembler les mains. C'est terrible, ce refus de moi. Jusqu'à la fin de mon séjour, je ne supporterai pas. Sortir, vite! Je sors donc. Je suis déguisé et je le sais. Ma saharienne doit leur rappeler dieu sait quel souvenir colonial. On me classe dans le tiroir " touriste à pognon ". Je m'en plains. Je n'ai jamais été très cohérent. Je refuse les taxis de l'hôtel et monte un peu plus loin dans un scooter tricycle noir à bande jaune, comme un vulgaire et modeste parsi. Ils n'y comprennent plus rien.

Le chauffeur n'a pas le droit de pénétrer dans la cour de l'hôtel. Trop minable avec son tricycle! Moi, j'ai l'impression d'avoir fait quelque chose d'important pour le tiers-monde, d'avoir montré ma volonté de dialogue, d'avoir provoqué le système au vu et au su de tous. Je ne me rends pas compte que tout le monde s'en fout ou me prend pour un foldingue. Je marchande un peu. On finit par apprendre. Ce cicérone-ci, a l'air un peu plus détendu et débonnaire. Donc, deuxième essai, je recommence mon laïus :

- Are you married?

Essai transformé. Il me parle un peu de sa famille. J'exulte, je jubile... Il a une femme, trois enfants *encore en vie*, la plus jeune est adorable, sir. Photo. J'admire.

- And you, Sir, do you like company?

Bien sûr que j'aime la compagnie! Il va sûrement m'inviter à prendre le thé! Je réponds : " yes, of course! " avec empressement.

- Boys of girls?

Curieuse question. Je dis : les deux. Il a un bref sourire qui en dirait long à d'autres que le gros naïf que je suis et se relance dans une longue énumération des qualités de sa fille cadette qui n'a que quatorze ans, si bien élevée, si jolie, " vous avez vu, sir! ", et qui est vierge... bien entendu!

- Cheap sir! very cheap!

- Une affaire, quoi!

Je me sens comme un pigeon à l'ouverture de la chasse, comme un poulet prêt à plumer. Pourquoi diable, me demandais-je avant de quitter mes pénates, ces européens du tiers-monde vivent-ils en clan hermétique, dans un ghetto doré? Sont-ils donc si racistes? Je crois tenir un petit bout de réponse!

Entre-temps, le sympathique olibrius zigzague comme une otarie ivre au milieu d'une circulation d'apocalypse. Visiblement, les signaux routiers et le code ne sont là que pour donner à tous le plaisir de les ignorer. De nombreux panneaux gisent d'ailleurs à terre. Tombés tout seuls sans doute, résignés, déprimés, honteux de leur inutilité. Nous ratons de justesse la calandre d'un gros bus bleu blanc et rouille, la roue avant droite brandie en l'air comme un poing fermé, ultime protestation contre la grappe de corps agglutinés à sa porte arrière gauche en guise de contrepoids humain. Pendant ce temps, l'engin balance de droite à gauche et de gauche à droite, cheval de trait à demi-fou.

Dans ma cabine, je crève de soif. Jour moche que celui-ci. C'est " dry day ". Jour " sans " ! Pays de sauvages! Heureusement que j'ai fait provision! Rien n'est plus dangereux que l'eau ici! On m'a rabâché les oreilles à propos de maladies aux doux noms évocateurs : typhus, para-typhus, choléra, hépatite virale, sans compter une tripotée de bacilles à vous foutre les Koch et les Hansen à zéro.

Se méfier même de l'eau du robinet, m'a-t-on dit. Même des fruits, cultivés à grand renfort de raclures de chiottes. La bière étant hors de prix, je me suis rabattu sur le whisky. Au fond ça m'arrange, ça me dope. Je traîne du matin au soir une demi-cuite qui m'aide à tout surmonter : fatigue, chaleur, peur, pitié, solitude, culpabilité, dégoût. Mon scaphandre c'est ma flasque. Elle ne me quitte que vide.

... Tout à coup, je m'inquiète. On sort de la ville. Je me croyais en route pour Old Delhi, moi! Le temps de me faire comprendre et crac, on est à l'aéroport! J'avais dit au chauffeur : " Drive me to the " red fort " please! " Il a compris " Airport " ou fait semblant. Bon! Demi-tour. Double tarif, évidemment. Je retire illico tout ce que j'ai bien pu dire de génial sur la similitude des défauts de prononciation français et hindous dans la langue de Shakespeare!

Me voilà enfin dans la vieille ville, déambulant à la tête d'une escorte de colporteurs, mendiants et solliciteurs en tout genre. J'apprends vite une technique élémentaire : ne regarder personne dans les yeux. Ce serait comme une invitation immédiate à l'arnaque. Evidemment, ne pas s'arrêter. Surtout pas. Marcher vite, la tête haute d'un air intensément préoccupé. Tout défile alors comme dans un film accéléré. Méli-mélo discordant et pourtant harmonieux comme une symphonie barbare et violente : les cris, les trompettes des rickshaws, cette inimitable odeur de curry, de merde et de mort; l'orange et le kaki, le blanc des murs, le bouquet des saris. Seigneur! ça grouille! Je progresse étourdi, un peu " stone " à l'intérieur de ma bulle. Soudain, une espèce de harpie en sari bleu et blanc me saute dessus, s'accroche à mes revers, essaye désespérément de m'agrafer quelque chose à la

boutonnière. Elle me hurle un truc en travers du visage. Je ne cherche pas à comprendre. Un réflexe : je l'empoigne, la plaque au mur, violemment; et reprends ma marche raide, mon regard fixe.

... Dis, c'est toi qui as fait ça? C'est toi cette brutalité froide, implacable? Je ne me sens même pas coupable. Paradoxalement, j'ai beau traîner mon Minolta, une pudeur, une honte idiote m'empêchent de m'en servir... Peur de jouer les voyeurs? De zieuter la misère et de revoir ça bien à l'aise devant une trappiste mousseuse dans mon pays de cocagne? J'enrage contre moi et cette sensiblerie de couvent-des-oiseaux. Je suis loin d'être désoccidentalisé. Pour la première fois, je me pose la question : qu'est-ce que ce voyage va faire de moi?

Il commence à faire vraiment irrespirable! L'air est incandescent, poussiéreux, immobile. Le seul endroit vraiment ombragé, quoique sans fraîcheur, ce sont les arcades qui bordent les maisons. Evidemment, les hindous le savent mieux que moi. Il s'y est agglutiné toute une cour des miracles. Je me faufile entre les étals des petits marchands, les dormeurs couchés à même le sol, maigres à faire peur, très ambigus; les cadavres de chien, les lits de sangles portables des plus privilégiés parmi les sans logis. Je contourne les garagistes sans garage, les boulangers sans boulangerie, les épiciers sans épicerie, les quelques vaches qui pourraient bien être sacrées. Devant moi, une femme urine debout, sous son sari, les jambes écartées tout en continuant à vanter ses gâteaux au miel... Au fait, c'est vrai! les hommes eux pissent accroupis, le machin élégamment pendouilleur par les fentes de leur pagne! Comme porté par les courants qui agitent en tous sens ce bouillon de culture, j'émerge sans crier gare sur un grand carrefour muni de feux tricolores. Un peu par hasard, je me retrouve planté sur le terre-plein du centre, sorte d'îlot des deux côtés duquel gronde le fleuve automobile et ses rapides pétaradants. Un bruit de reptation sur ma gauche, je risque un coup d'oeil... Il a peut-être sept ans, le portrait classique : les yeux qui saillent, immenses, les côtes itou, le ventre ballonné par le kwashiorkor, une sébile en alu à la main gauche. Il est complètement nu, se traîne sur les fesses et un talon, fémur gauche amputé à mi-hauteur.

-One roupie, sir, one roupie!

La panique à nouveau.

Ne pas regarder! Surtout ne pas regarder!

Paraître serein, indifférent. Je me lance comme un fou dans le trafic. Mes tripes se tordent, les pneus crissent. Je fuis à toutes jambes. Je me retrouve dans une espèce de parc. Personne. Si! Un charmeur de serpents sans doute placé là par le syndicat d'initiative pour rassurer le touriste sur le pittoresque des lieux. Je sors ma fiasque, tête un coup, et me taille sans même regarder le numéro de l'histrion. Il le prend mal. Du moins si j'en juge par le ton des trucs qu'il gueule dans mon dos.

Au fond, j'ai bien fait. Je ne vais pas résoudre à moi tout seul tous les problèmes de pauvreté de cette ville folle. J'ai agi comme un riche hindou l'aurait fait. Ils savent ce qu'ils font, non? Je m'adapte, moi! et puis quoi, on m'a prévenu : les enfants surnuméraires par rapport au budget, c'est comme ça. Il vaut mieux une patte en moins et pouvoir mendier que mourir de faim, bêtement, sous les arcades là, comme tant d'autres! Alors les parents... pour son bien...

J'ai beau me raisonner. Ça ne va pas. Je me dégoûte, je me méprise, j'ai envie de vomir, j'ai eu peur de ce gosse, peur de regarder sa souffrance en face. Pharisien va! Tiers-mondiste de fête paroissiale! Peur d'admettre que ça puisse exister. Peur de voir l'évidence : à savoir que même sa patte en moins, ne lui servira à rien, qu'il va quand même crever comme les autres, qu'on n'est pas donneur par ici, que au fond, moi non plus, que je ne suis pas meilleur...

Petit bonhomme
oeil brun
immense
oeil creux
écran éteint
entre deux tempes aux veines apparentes
où bat le sang
le peu qui reste
rouge
comme ici la couleur de la chance
petit bonhomme
ventre creux
juste au-dessus de ta jambe coupée
ta jambe fantôme
parfumée au curry
tu va mourir
tu vas mourir petit bonhomme
et toute cette apocalypse s'en fout
couronnée par les cris concentriques des vautours
que l'on dit ici
plus charitables que les hommes.

.....

Et merde! écoeurant! tout est-il prétexte à littérature?

Je rentre à l'hôtel. Je ne sais plus comment. Trop givrassé, bourré. Le nez dans les coussins, bien au frais, je cuve... J'oublie. Enfin je voudrais. Je rêve du gosse, il me poursuit en me tendant une roupie et en hurlant.

-My leg! Your roupie! Give me back my leg!

Quand j'émerge, j'ai l'estomac et la conscience nauséux. Il faudrait pourtant que je me blinde. Que j'accepte. Comme toute l'Inde semble accepter. C'est ça ou la dépression. Je choisis la troisième voie, la mienne : l'anesthésique. L'alcool, après tout, a la vertu de ramener mon hypersensibilité malade à un niveau acceptable. Il me permettra même ce soir, seul dans une des immenses salles à manger du palace où je crèche, de supporter sans l'étrangler, sans même faire d'esclandre, le cheik arabe qui après avoir vainement essayé de me faire virer du restaurant, m'ignore à présent superbement. J'observe, détaché, hors du coup, spectateur d'un film. Il est là, à l'autre extrémité du local, bâfrant dieu sait quoi à une immense table circulaire, ses femmes assises à ses pieds. De temps à autre, il leur jette quelque chose à ronger. Comme à des chiens. Ça ne me choque même plus. Je ne vibre plus. Ce soir, la peur me quitte avec mes certitudes et mes a priori. J'ai tant à apprendre, à entasser dans le sac de ma mémoire, sans trier, sans tricher, sans chercher à comprendre, sans filtrer à travers l'étamine de ma culture et de mon monde. La différence! Le nez dessus, j'accepte l'inacceptable... Le moyen de faire autrement? Je me désimplique, je me désengage. Ça rend serein.

Je me sens doux. Je monte sur le toit de l'hôtel. Il y a un bar-terrasse très " empire des Indes ". Ici, cocktail, malgré le " dry day ", ciel de velours noir, touffeur et moiteur comme en plein jour, lumières rouges de la ville. La lune brille en fin croissant comme une pièce d'argenterie bien astiquée. Les singes s'appellent pour l'amour... Ça ne rate pas! petit coup de nostalgie. Je pense à toi, Pénélope . Si loin derrière moi déjà et plus loin encore devant moi! Je rêve... des courbes, surtout des courbes, l'ondulation de la chevelure, l'épaule, le sein, les hanches... Stop! Erection dans la sensualité de hamman de cette nuit d'alcôve moite. Seul. Atrocement seul. Imbécile!

Le regard erre, contemple le ciel, redescend. En bas, dans un éclat orange de lumière artificielle se révèle ce qui ressemble à un chantier routier. Deux heures du matin. Les coolies s'affairent, tout autour des tentes de fortune. Quelques flaques putrides laissées par les dernières pluies de mousson. A l'aube, les femmes y débarbouilleront les mêmes. Je me renseigne. Travailleurs itinérants. Six roupies par jour (trente francs belges environ)... ça n'empêche pas la nuit d'être superbe et la misère de faire joli!

Sommeil encombré de cauchemars. Matinée vaseuse. Je n'ai guère le courage de replonger dans la fournaise et pourtant je veux voir! Tant pis! Voiture de location, air conditionné, chauffeur, guide patentée et en route pour le tour du touriste, celui à la tentation duquel je m'étais promis de ne jamais céder, celui que " si on ne l'a pas fait, bien sûr, c'est pas le plus important, mais on aura loupé la vue d'ensemble, tu comprends? "

Heureusement, je suis tout de suite dans l'ambiance. La guide fait la gueule. Visiblement, ça l'emmerde. En plus, physiquement, ça ne colle pas. La voiture est confortable mais étroite. Ça me dégoûte un peu le contact contre ma hanche, mon bras, mon épaule, de cette nana trop grasse, huileuse, suiffeuse, molle même dans ses gestes et dans ses grands yeux languides. Tant de femmes de la petite bourgeoisie indienne lui ressemblent dans ce pays où l'obésité est un signe respecté de réussite sociale. Je me cale le plus possible dans mon coin pour échapper à son parfum sucré, écoeurant : vanille et patchouli. Je l'écoute à peine litanier le baratin qu'elle me débite d'une voix monocorde avec une passion d'ordinateur. J'ai droit à toute l'histoire de la dynastie mongole, à la visite du Red Fort, au récit de la révolte de Cipayes, au tombeau des Humayades, préfiguration paraît-il du Taj Mahal. Je n'en ai rien à foutre. J'en ai vite marre et au risque de passer pour un béotien, je lui demande à voir un temple. Un vrai. Un qui fonctionne, un de maintenant, un pas " musée-à-voir-sous-peine-d'avoir-raté-les-merveilles-de-la-culture ". Je vois clairement que je l'emmerde de plus en plus. C'était pas prévu. Ça la dérange. Pour la motiver, je fais étalage de ma science de l'hindouisme, j'argumente, je théologise, j'exégèse, je lui cite la Gîta. Et paf! Ça a va l'épater! Penses-tu! Elle s'en fout... Il fallait bien que ça tombe sur elle. Un dingue occidental en rupture de civilisation, en recherche d'âme. Je m'obstine. On y va quand même avec force soupirs résignés.

Qu'est-ce qu'il est kitsch, ce temple! Tout blanc. Une pièce montée en sucre pour communion solennelle exotique. Avec plein de Saint-Sulpice façon Orient. Tu remplaces Saint-Antoine par un éléphant assis sur le cul et tu as Ganesch. Tu repeins la SainteVierge en rouge et en vert criard et tu as Parvâti, la divine épouse de Shiva (rien moins que vierge, elle). On nous fait rentrer dans une espèce de sacristie, on se déchausse, on s'incline devant le dit Shiva, devant son linguam puis devant un Vishnou à la trogne pas très débonnaire. Le curé de service vous passe un collier autour du cou et, suivi de l'oeil par le préposé, on passe à la caisse : offrande obligatoire. Sans blague, j'essaie d'être sincère, recueilli, respectueux du lieu sacré. Après tout, c'est pour ça que j'étais venu. En réalité, j'ai toutes les peines du monde à étouffer le fou rire qui me bouillonne dans les tripes. Quelle mascarade! Pire qu'à Lourdes! Je comprends presque l'agacement de la guide. Coup d'oeil en sortant aux chaussures alignées à l'entrée. Les hindous se déchaussent aussi, mais sans avoir droit à la sacristie. En revanche, pour eux, c'est gratuit... Ben tiens!

- Foutons le camp d'ici... quickly!

L'Inde, je m'en rendrai compte plus tard, m'aura donné une fameuse leçon de spiritualité. Mais pas à l'endroit ni de la manière dont je l'attendais. Plutôt à cause du spectacle quotidien de la rue et de ma solitude. Ici, la spiritualité n'est pas un phénomène intellectuel, encore moins un discours verbal. Elle se vit, s'apprend, se construit au jour le jour dans l'être tout entier. Un proverbe local dit : " n'enferme pas le dieu dans le temple, il est trop grand, il a les pieds qui dépassent "!

La guide a comme un sourire! On va repasser aux choses sérieuses. Celles qui vont lui rapporter du fric. Direction : les emplettes! D'abord, le bijoutier. Pas n'importe lequel, celui avec lequel elle est de toute évidence en cheville. On ne vient pas en Inde sans s'offrir l'occasion d'acheter des pierres à des prix... disons plus que raisonnables. Et ça recommence. Fausse cordialité, aménité intéressée, obséquiosité commerciale, thé, arnaque, re-thé, re-arnaque. Que faire? Il faut bien faire bonne figure et puis il faut rapporter à Pénélope de quoi rêver sur la splendeur (défunte) des Maharadjahs. Entretenir le rêve et la légende... Bon! Je ne connais rien ni aux prix des black stars, ni à la qualité des agates, je marchande mal, et puis je suis mal à l'aise. Je dis oui à tout pourvu que ça finisse. Je me fais plumer. A voir le sourire satisfait des deux compères, c'est hors de doute. Bon pigeon ça! Bien tendre! First Class, sir! Et ce n'est pas fini. En route pour Connaught Place et les fabuleux trésors du bazar.

J'en ai vraiment marre. J'enrage. Je me laisse traîner avec une mauvaise grâce évidente. Moi qui ai toujours eu de la peine à dire non, j'en trouve tout à coup le courage. Je m'obstine. Non, non, non! Je n'achèterai pas de breloque made in Hong-Kong, ni ce superbe Shiva-porte-plume, ni ce pittoresque Ganesh-tirelire. La guide s'énerve, elle voit fondre son pourcentage, elle me laisse sous-entendre que je suis un malpoli. Je m'en fous. Ras-le-bol. On remonte en bagnole. Claquements de portières excédés. A gauche et à droite. Mais pour des motifs exactement opposés.

Ben voilà, j'ai comme un remords, une culpabilité. Comme toujours quand j'ai enfin réussi à être un peu agressif, à me faire respecter. Hypocritement, je fais l'aimable, je la remercie, je lui offre un échantillon de parfum français. Je me dégoûte un peu.

- No! Tanks! (regard méprisant). Elle en a justement un gros flacon à la maison. Pour qui je la prends avec mes verroteries? Bien fait pour moi! Ça m'apprendra à ramper ainsi et à mettre mes grands pieds dans le plat à curry... C'est ce moment de douloureux débat avec mes insuffisances que choisit une mendicante loqueteuse pour secouer la poignée de la portière. Elle porte un gosse, encore au sein. Mal en point. Très mal en point. Par la vitre à peine entrouverte, pour me réconcilier avec moi-même, je lui file dix roupies sous le regard désapprobateur de mes cicérones.

La voilà qui se prosterne. Je donnerais bien plus de dix roupies pour être ailleurs. Heureusement, à part nous, Connaught Place est totalement déserte... Du moins je le croyais. Soudain, c'est la ruée! Il en sort de partout. Ça vocifère en s'accrochant aux portières, aux rétroviseurs, aux pare-chocs.

Posément, le chauffeur passe la première. Contact, vroum, vroum!

- Don't worry, sir!

Il démarre brutalement, fonce dans le tas. Deux chocs. Je regarde derrière. Il y a deux gisants... dans l'indifférence totale des autres. Je fais celui qui n'a rien vu. J'arrangerai ça plus tard avec ma conscience. Ce sera laborieux!

Cette fois, je suis vraiment écoeuré, je me fais larguer au hasard et renvoie la voiture. Je préfère rentrer en rickshaw, même si j'ai scrupule à me faire tracter par une bête de somme humaine. Pendant que le pauvre type ahane, je me laisse aller à la méditation.

" Va, distribue tes biens aux pauvres et suis-moi. "

Le riche est reparti tout triste. Il ne pouvait pas. Moi non plus.

A la rigueur, vu d'Europe, ce truc là, ça a l'air faisable. Même pauvre, on ne prend pas trop de risques. Au pire, il y a l'Assistance Publique, l' Armée du Salut, la Communauté d' Emmaüs, ATD quart-monde. Mais ici! Plonger dans la merde, la mort, la souffrance! pour quoi faire?... Une goutte d'eau dans un océan de pourriture!

- Mon vieux, pour qu'ils t'acceptent, il faut essayer de vivre comme eux!

... Tu parles! Ils te prendront pour un intouchable occidental. Et ça, c'est encore plus bas qu'un intouchable hindou. Parce que l'intouchable occidental, il a pas d'excuses. Un occidental, on le méprise un peu, mais enfin, c'est normalement quelqu'un qui a réussi. Ça a mérite qu'on le tolère. Alors, la grande charité chrétienne, le grand partage : inapplicable! Zéro! Utopie! Devant cet immense bordel, on se protège, on s'assume. On apprend à jouer le traître de la pièce, le mieux possible, pour que le spectacle soit réussi. On fait comme les riches hindous. On repousse la marée des nécessiteux, on apprend à ne plus les voir, à être sans remords. On n'y arrive jamais tout à fait. Il y a des moments de faiblesse où l'on s'effraye de soi. Des moments où l'on se réconcilie avec son arrière plan culturel.

Nom de dieu! Je suis peut-être un abominable résidu du vingtième siècle et de la larmoyante pitié démocratique. Je suis peut-être de cette race qui paradoxalement a permis Auschwitz. Mais ici, Auschwitz, c'est toute la ville, d'autres villes, tout le pays peut-être!

Alors, je vais vous dire, il y a des culpabilités de vilain colon qui s'évaporent peu à peu dans ma tête sous le soleil implacable de Delhi. Pour la première fois, moi qui croyais ne pas avoir de racines, je m'en sens pousser! Vérité élémentaire : pour dialoguer, être d'abord soi-même à fond. Alors, peut-être on vous respecte. Alors on peut commencer à causer, à faire collaborer les différences au lieu de vouloir à toutes forces les gommer. Et zut! " Je n'ai pas bon " dans ce coin! Ce pays est terrible avec sa violence sous-jacente, cet impitoyable " struggle for life ". " For life ". Pas " for my car " ou " for my T.V. " ou " for my refrigerator "!

La vie, ici, n'est pas distincte de la violence. Elle est violence. C'est pourtant le creuset du Bouddhisme, du Jaïnisme, d'Asoka et de Gandhi... Paradoxe... Paradoxe... Je sais, c'est une autre sorte d'amour, moins attendri et plus universel, une autre approche de la souffrance et de la mort... n'empêche! Un soir, j'ai vu des danses sacrées empreintes de sang et de tripes. Des peintures religieuses avec des contrastes de couleur à vous faire hurler la rétine. La vie à poil, quoi! Sans tout ce qui, comme en Europe la masque, l'émascule, l'édulcore. Ici, mes frères, règne la vérité des choses. Pas beau à voir. Pas soutenable. De quoi vous gâcher à jamais vos couchers de soleil. Parce que, à chaque fois, vous saurez que, pendant l'admirable spectacle, sous chaque brin d'herbe, sous chaque buisson, une vie tue une vie... pour vivre. Alors... l'exotisme, n'est-ce pas ma bonne dame, les turbans, les saris, le regard langoureux des femmes, vous savez où vous pouvez vous les mettre?

La pollution, oui! Les taxis à fond la caisse qui doublent sans freins à trois de front... La cellulite respectable de quelques uns, et la crevaille haïssable de beaucoup d'autres. Le sourire énigmatique et cruel de Vishnu. Les nettoyeurs d'oreille à une roupie les quatre (seigneur, donnez-nous d'y trouver enroulé notre chapati quotidien)... C'est tout ça qu'on devrait mettre sur les dépliants touristiques.

La soirée à l'hôtel m'achèvera. Je suis en train de m'en foutre plein la lampe. Pour me rassurer, je bâfre et je picole pour oublier que je suis mentalement, psychologiquement, physiquement, totalement, désécurisé. J'écluse des quantités astronomiques de bière et de whisky. Je cherche désespérément la détente. Je viens de quitter un diplomate français qui m'a fait un portrait idyllique du Népal. Prétentieux et précieux. Tout vu, tout su, tout compris, comme hélas beaucoup d'occidentaux rencontrés au cours de mon voyage. J'aurais aimé le gifler. Là-dessus s'amène une famille d'Américains suant ostensiblement et odieusement le fric. Impudiques et inconscients. Prototypes eux aussi de leurs compatriotes voyageurs qu'il me reste à rencontrer. Ils poussent devant eux une chaise roulante où trône un petit môme paraplégique mais rayonnant, claironnant, sûr de lui, rose et propre, dorloté, adulé et, on s'en aperçoit vite, épouvantablement gâté. Caprices et compagnie. Le père et la mère obéissent docilement. Je sens mon souper qui me remonte. Une nausée incoercible. Je file quatre à quatre dans ma chambre et je me couche, les yeux clos sur l'image obsédante du petit amputé aux grands yeux.

- One roupie, sir !

... Foutre le camps d'ici! l'avion, tout de suite, demain! Je ne sais pas ce que je vais trouver ailleurs, mais ça ne peut pas être pire. Je cherche le sommeil et l'oubli dans mon bar : merci Johnie Walker qui m'a donné de tout voir sans vomir, sans avoir envie de tuer ou de me tuer. Merci Johnie Walker qui transforme la souffrance des autres en élément du décor, qui m'a fait vivre tout cela du dehors, comme au cinéma. Merci d'avoir anesthésié ma sensibilité, aiguisé les couleurs, les sons, les

mots. Merci d'avoir fait de cette visite chez Sardanapale une aventure esthétique.
Merci! Merci!

CHAPITRE II

Sur la piste des hippies

" This house is clean enough to be healthy and dirty enough to be happy. "

(B. Shaw)

Quoi, Katmandu? Tout le monde y est allé... ou presque. Tout le monde aussi y est allé de son petit couplet sur la mystique, la folie, la démesure, l'annihilation du temps que l'on y découvre. Nirvana ou paradis artificiels. Au choix. Pour le moment, je n'y pense pas encore, je m'angoisse un peu dans la carcasse volante du zinc de la Royal Air Népal flirtant, grâce aux turbulences, avec l'épaule de ma voisine, une jeune avocate d'Atlanta au profil de camée. (Bouh! Le vilain jeu de mot quand on survole la capitale du hasch!). Je fonds en la regardant et j'en suis à espérer un orage violent qui me précipiterait dans ses bras quand, brutalement, l'avion décroche... dans l'autre sens, le salaud! ✈ a me ramène l'oeil au hublot et à ces centaines de crêtes éblouissantes qui captent le soleil et découpent à la scie un azur presque violet. Un frisson quand même pour cette glissade sur l'aile. On plonge au fond d'un gouffre entre deux parois rocheuses que l'échelle démesurée des lieux rend illusoirement proches. Cette tache verte, là-dessous, c'est la vallée de Katmandu. L'oasis du bout du monde... Le " lieu où souffle l'esprit " (dixit mon agent de voyage). C'est aussi, je m'en rends compte dès l'atterrissage, la continuation, le prolongement de l'Inde. Même puanteur embaumant la mort et la merde. Même misère omniprésente. Avec cependant un je ne sais encore quoi qui me dit que ce n'est qu'apparence; qu'ici, ça n'a rien de tragique, que la merde vit, que la mort n'est que le langage des dieux.

Mais j'anticipe.

- Namasté! Namasté!

En moi, un sentiment d'enthousiasme, d'accueil, de bienveillance. Le cognac dans l'avion?... Ou la grandeur du site? La qualité des sourires? Je n'en sais foutre rien. J'ai l'intuition qu'il se passe ici toute une alchimie qui déjà me fascine.

- Namasté! J'arrive!

J'arrive sur les traces de tous les hippies, de tous les clodos barbus, de tous les refuzniks du système quarante heures semaine, de tous les illuminés remplis de mirages, de tous les fuyards gorgés de hasch. J'arrive avec ma propre came, ma drogue liquide. J'arrive avec mes nerfs à vif, avec ma sensibilité exacerbée d'alcolo. Prêt à tout. A tout étreindre. A bras le corps! Même les Vishnous polypodes.

Dans le taxi épouvantablement semblable dans son délabrement à ceux de Delhi, monte déjà en moi un enthousiasme irraisonné. Chose étrange, je n'ai pas encore été assailli par un seul mendiant. Même le mec qui conduit le débris tintinnabulant auquel j'ai confié mes os, a l'air plutôt sympathique. Cette fois, je n'ai pas d'effort à faire pour surmonter la trouille. Juste un zeste d'appréhension dans un magnum de curiosité!

Pourtant, physiquement, ça ne tourne pas rond. Vertiges, malaises. L'impression curieuse de ne pas reposer vraiment sur le sol, de marcher sur l'eau. Comme un avant-goût de lévitation.

Un peu de fièvre aussi. Pourtant, il fait plus respirable qu'à Delhi. Doux, un peu venteux. Une ambiance d'antichambre du paradis. Ravissants minois féminins, sourires, et, tout de suite, le sentiment d'avoir plongé dans une miniature. Excepté la montagne, tout est à l'échelle un demi : les maisons en bois sculpté, les habitants, les petits bouts de rizières bien dessinés. 𐄂 a tient du jardin japonais et, n'était la crasse, de la Suisse.

La crasse! Elle saute aux yeux et aux narines, elle agresse la rétine et les muqueuses, prolifère, s'étale, se rengorge, s'affiche. Non pas honteuse, lépreuse, miséreuse, culpabilisée comme en Inde, mais royale, truculente dans sa démesure même. Elle mêle son désordre, ses effluves, ses formes décharnées au vert de l'espace, au brun des murs, à l'ocre et au rouge mouvant des temples et de la foule. On ne conçoit pas le paysage sans elle. Elle complète le baroque, l'enlumine. C'est la même substance dans ses différents états d'évolution, du vil au sacré : la transcendance de la merde. La sublimation des tripes. Il n'y a pas de fossé, pas de rupture entre les guirlandes d'intestins de moutons qui sèchent au plafond des boutiques et les frises des temples. Unité de la vie, unité de la mort. Je sens cela très fort, d'instinct. 𐄂 a se confirmera à travers tout le reste : les rites, les rythmes, les mentalités...

... En attendant, je râle à côté d'un climatiseur particulièrement bruyant, dans une chambre particulièrement semblable à celle que j'ai quittée, dans un hôtel très cher et tout aussi isolé de la vie réelle qu'à Delhi. Pelouse british, bâtiment british encadré de quelques sculptures religieuses puant la copie. Tout de même, on n'est pas aux îles susdites : trois jolies nanas en sari sont en train de tondre la pelouse... avec des ciseaux!

Bon, il faudrait dormir... Il faudrait. De toute façon, passé dix-huit heures, il n'y a rien d'autre à faire. Pendant tout ce périple, les soirées seront le moment pénible, le cap difficile, le trou. Pas sommeil, bar désert, solitude de la chambre. Je relis pour la X^{ème} fois le guide de voyage. Mauvaise opération. Cela me file l'anxiété du lendemain. Je le ferme... Je m'ennuie... Je le rouvre. Peu à peu, j'apprendrai à en foutre à la poubelle les pages déjà trop lues. Ça allège les bagages et fait de la place pour les bricoles que j'achète. Je me sonne au whisky. (Au moins ça me donne sommeil)... Je bois sans plaisir, systématiquement, minutieusement...

... Et voilà! On est le lendemain et je suis rentré fou! Fou de couleurs, de sonorités, de parfums, d'extases, de découvertes, de surprises, d'inattendu, d'émerveillement. Je nage en pleine incohérence. Je ne classe pas, je ne pense pas. Je ressens. En vrac...

Passé la gueule de bois inévitable du matin abondamment " rincée " à la bière de riz, j'ai plongé dans la ville. Marché comme un dingue assoiffé, comme un intoxiqué avide, couru pour ne pas manquer une seule lichée de ce ragoût fort en gueule et en épices. En Inde, j'aurais pas osé. Pas comme ça. Pas plonger à corps perdu. J'aurais eu peur. Ici, je me sens à l'aise, en sécurité et en paix, malgré ma surexcitation intérieure. Je cours, je vole, je ne sentirai que le soir ma fatigue, mes ampoules aux pieds.

Tous les clichés cent fois rabâchés me sautent à la figure. Curieusement, ils retrouvent leur fraîcheur première, j'ai l'oeil et l'âme du premier voyageur. Un pêle-mêle de flashes, d'instantanés. Un sourire d'enfant. Une femme Tamang aux lourds bijoux d'or. Un temple en bois ouvragé et doré. Un sourire d'enfant. Un coolie au trot, la perche élastique faisant lame de ressort sur l'épaule, les cages à lapin et à perroquet y suspendues dansant la gigue. Les boutiques, les toutes petites, les minuscules boutiques. Les jeunes en pantalons pattes d'éléphant rescapés de l'époque hippie. Un sourire merveilleux d'enfant encore. Un temple, superbe et miniature, pour ce vieux copain de Ganesh. Une maison. Des fenêtres sans vitres, superbes et cradingues, voilées de sculptures couleur sépia, dentelles de bois, lanternes japonaises au centre desquelles vacille la nuit la lumerotte d'une bougie ou d'une lampe à huile. Maisons enduites comme il se doit d'une crasse noble, d'une crasse nature : celle où pousse l'herbe qui obstinément colonise les toits. Mon dieu! Chez nous, de telles merveilles, vous pensez! On aurait briqué, restauré, classé, musée, immortalisé, tué. Ici non ! Merveille peut-être, mais désacralisée, quotidienne, présente, périssable, provisoire... vivante, quoi!

Dans le ciel dansent les petits cerfs-volants carrés des enfants, je me saoule de rouge, d'ocre, d'or passé... Avez-vous remarqué que chaque pays pratique sa gamme de couleurs bien à lui?

Ivre, vraiment ivre. Pas d'alcool, pourtant. Je n'ai presque rien bu aujourd'hui. Juste le coup du petit déjeuner. Celui qui empêche la tremblote et les vertiges, la

lampée anti-bouffée d'angoisse. Mais depuis que j'arpente les rues d'ici, rien! 𐄂 a m'étonne... Après tout, peut-être que je ne suis pas vraiment alcoolique. Que je ne bois que dans les situations de stress. Et, comme je suis stressé tous les jours...

J'aurais pas dû y penser! Voilà l'envie qui remonte. L'obsession. Pas un guest-house en vue! Je suis de l'autre côté de la ville et je n'ai même pas sur moi ma réserve habituelle. La trouille monte, irraisonnée, inexplicable, irréprouvable. Rentrer à l'hôtel, dare-dare.

-Rickshaw!

Scrupule? Enterré! Il faut le faire vivre, le bougre! Pourtant c'est pas Delhi, ici. 𐄂 a grimpe, ça descend, ça montagne russe... des kilomètres! Il est maigre à faire peur. Il sue. J'offre de doubler le prix de la course (dix roupies, soit quarante francs belges). Il ahane, il va se faire péter les temporales. Il me vomit devant l'hôtel. Je lui tends cinquante roupies, il me regarde estomaqué. Je suis déjà au bar. Un whisky double. Cul sec... Je tousse. Ah! ces maux de gorge de climatiseur! Je réajuste mes mirettes. Devant moi, un bon sourire un peu attendri. Celui d'un barman plutôt déplacé ici parce qu'européen. Que dis-je? british! très british! très major Thompson troisième âge bien porté.

- I beg your pardon, sir, you look so tired. Would you try my " Himalaya flower ", my speciality? I'm sure you'll like it!

Bien sûr que je veux essayer. Le personnage est trop cocasse, ça s'arrose!

Deux minutes plus tard, il est de retour, brandissant fièrement une mixture fumante, brune, à l'odeur indéfinissable. Quelque chose à mi-chemin du gingembre, du Yorkshire pudding, du cake, des scones, du Worshester sauce... Un drôle de truc, en tout cas. Je trempe mes lèvres. Etrange! Un arrière-goût de sirop des Vosges Cazé. Et pourtant ça passe, ça réchauffe, ça rassure, ça défatigue, ça détend. Merci Freddie.

Freddie est le seul européen à s'être fait naturaliser népalais. A septante-quatre ans (" soixante-quatorze " pour mes illogiques frères d'outre -Quiévrain), il est l'époux comblé d'une indigène de vingt ans qui lui a fait un beau bébé. Un passé d'armée des Indes suivi d'une carrière de barman dans les grands palaces d'Asie. C'est un créatif, Freddie. Un compositeur savant de symphonies éthyliques. Certains cocktails mondialement célèbres portent son nom, me dit-il, en se rengorgeant.

- Alcohol looks like poetry, sir. Sweet or hard, tender or cruel, artful, disconcerting, powerfull, assène-t-il le regard fixe.

Et il me tend une brochure...

- Tout est là sir!

Ses recettes, ses poèmes, ses dessins... Mirabile visu!

- Hundred roupies, sir!

Ben tiens!

" Je vais pour sortir " quand une image se concrétise derrière mon pariétal gauche : une équerre et un compas... en marbre... là, sur le comptoir. J'ai dû rêver. Un symbole maçonnique, ici, à Katmandu? Et exposé, mis en évidence comme un emblème du Touring Club de Belgique? Je me retourne aussi sec :

- Are you free-mason?

En ce temps là, j'en étais encore...

Cela s'est terminé tard... très tard. Dans le décor fantastique de l'ancien hôtel de Boris, un vieux palais tout sculpté de têtes grimaçantes. Après, tout tourne comme un carrousel. Vague souvenir d'une réception BCBG chez le directeur de la distillerie de Kat. Son petit intérieur très années cinquante. Le grand luxe par ici. En réalité un pavillon de banlieue parisienne. Mais je sombre, la photo se brouille... Autre flash : je suis dans une voiture zigzagante sur la route chinoise. Les phares balaient une nuit inconnue. On freine : le bar international et ces deux américains en forme de bûcherons des rocheuses qui se foutent une peignée. La fuite, le trou... le trou du cul de la cuite noire. L'assommoir, le néant...

Que ceux qui n'ont jamais eu la gueule de bois ferment ce livre et fuient son odeur acide de vin tourné!...

Traîné dans l'hôtel toute la journée. Je m'en veux. Je déprime. J'ai raté des trucs passionnants. Quel con! Demain, je ferai attention. Un verre ou deux, pas plus. Aujourd'hui, c'est déjà trop tard, je ne peux pas rester avec ces vertiges, ces tremblements, cette nausée, ce crâne qui cogne. Peut-être une ou deux bières, pour me rafraîchir, pour me rincer l'intérieur...

Descente vers le bar. Même pas culpabilisé... Il faut ce qu'il faut. Le cher Freddie est là, calme, disponible. Un coup d'oeil compréhensif, un sourire rassurant et en quatre coups de shaker, il m'administre un verre de potion magique, moitié alcool, moitié médicament. " Mountain's plants, sir! "

De quoi réveiller de son sommeil éternel le Bouddha lui-même. Alors, moi, vous pensez!

Un peu dopé, je suis déjà dehors et dehors c'est déjà le crépuscule. Un crépuscule peuplé de cris, de crécelles, de croassements étranges qui vont crescendo, qui semblent remplir l'espace, qui s'agglutinent autour des frondaisons. Je lève les yeux : d'étranges fruits noirs pendouillent parmi les feuilles. D'étranges fruits qui

s'envolent ou se posent. Je réajuste ma focale : des centaines, des milliers d'énormes chauves-souris s'abattent sur l'avenue, se coagulent sur les arbres. Dix-neuf heures, le soleil s'enfonce derrière la montagne. Ça se calme. Silence. Je quitte la rue du palais royal, les néons des restaurants, les entrées monumentales des ambassades. Je plonge dans les ruelles. Je suis dans le Paris d'avant Philippe le Bel, dans les venelles tortueuses, coincé entre les façades en surplomb, trébuchant sur dieu sait quoi, vaguement éclairé par les flammes vacillantes perçues à travers les dentelles de bois fermant les fenêtres sans vitres, trous de lumière jaune et or qui laissent couler leur rumeur dans la rue. Prières, clochettes, vague odeur d'encens. Mon Dieu! Ces gens n'arrêtent donc jamais de te faire la conversation?... Le peuple du ciel! Bien ancré sur terre cependant. Peut-être ont-ils déjà vécu, sont-ils déjà morts et la terre est-elle le ciel où ils ont la sensation d'avoir trouvé leur récompense!

Peuple sans questions, sans angoisse apparente, religieux par goût et non par crainte. ils sont familiers des dieux, réconciliés, intègres, convaincus de la normalité et de l'excellence des choses; accueillants sans excès, gentils sans servilité, indifférents un peu, puisque rien, vraiment rien, n'est drame, tragédie, événement inadmissible. Tout est. Donc tout est bien. Même la mort. Même cette indifférence face à la mort. Même, " shoking ", cette fillette renversée par une auto et qui baigne dans son sang au beau milieu du carrefour sans que personne, apparemment, ne s'en inquiète plus. Ça me la coupe, depuis que je suis là, cette impression que tout est en place pour l'éternité. Ça secoue un peu ma philosophie existentialiste, ça ridiculise ma révolte, ça me boute la colère aux oubliettes, ça me réexplique la leçon mal apprise de l'Inde. Je me sens bien. Très en sécurité aussi. Les rues n'ont du coupe-gorge que l'aspect extérieur. Le sourire, la gentillesse des rares passants le confirme.

Parfois, par un rideau entrouvert on plonge dans un intérieur : tapis, divan bas, textiles et cuivres et bois. C'est chaleureux. J'entre dans une minuscule auberge. Le cocktail de Freddie me file des gargouillements apéritifs. Soupe wan-tan, dal et mouton. Pas terrible. Un sourire ému pour le musicien des rues qui m'a suivi et se croit obligé de me jouer sur son violon à une corde " frère Jacques " et " alouette ". Il a l'air si tendre, si gentil, si désolé de ne pas pouvoir faire autre chose pour moi que je l'invite à bouffer. Je ne comprends rien de ce qu'il baragouine. Tant pis, on rigole, on est heureux. A la sortie une bande de gosses :

- One roupet (sic) sir!

Ils sont bien nourris et convenablement habillés. Visiblement ce n'est pas de la mendicité. De la rigolade plutôt. Celui qui semble être le chef me fait le salut militaire!

- Shalom!

Où diable a-t-il appris ça?

Bon, c'est pas tout ça. Que faire d'autre après la visite du Katmandu guest-house où plane l'ombre enfumée des hippies? Retour au bercail, à la bulle, à l'isoloir de ma chambre. Avec sa seule issue vers le rêve : le frigobar. Dieu que les débuts de nuit sont longs avant de trouver le sommeil.

Je relis mes guides de voyage comme d'habitude et comme d'habitude ça m'angoisse. Qu'est-ce que je fiche là? Question qui fera désormais partie de mon rituel vespéral avec la nostalgie folle des seins, des hanches, de la chevelure de Pénélope... Par ailleurs, que faire demain? Je repousse vite la question. Je sais où elle peut me mener. Je sens qu'il faut vivre ce voyage un jour à la fois. Demain est bien trop fragile, trop incertain. Je fais là un apprentissage qui me servira - oh combien - par la suite. J'avais bien lu quelque part que c'est la base de toute sagesse, mais je n'avais jamais été obligé de la couler dans ma réalité, de trouver les techniques, les trucs concrets pour maîtriser mes sentiments, mes pensées. Ma deuxième leçon de vie au présent se prendra bien plus tard, lors de mon divorce d'avec l'alcool. Mais ceci est une autre histoire. Ce soir, pour m'occuper la boîte à idées, je n'ai rien trouvé d'autre que de me faire monter un marteau et, sans scrupule pour les voisins, de redresser à grands coups la carrosserie de ma valise métallique, bien maltraitée dans les soutes du coucou de Royal Air-Népal.

Je ne veux pas passer ma soirée à raconter ma journée dans le micro de mon mini enregistreur, mon contact factice avec Pénélope... Trop frustrant! Résultat : je plonge dans la méditation, je révise ma journée pour en extraire du bon jus métaphysique... Demain... Demain sera un autre jour. A vivre lui aussi. A vivre totalement sans me souvenir d'aujourd'hui et sans appréhension de l'heure qui reste à venir. Au fond, en Inde, suant un peu l'angoisse, j'ai appris à constater, à supporter, à respecter la différence. Ici j'apprends à la vivre, à y trouver du charme, heure par heure, à ne pas me poser de question sur ce qui vient, sur ce qui est parti. Katmandu est le paradis de l'instant. Il est impossible d'y vivre autrement. Cela devient naturel, coule de source. Pas le choix. Même mon cafard du soir est significatif. Devenu habituel. Rituel en quelque sorte. Il m'apprend la distanciation. Il m'enseigne la sagesse de la lanterne magique. Mes humeurs en gros plan sur l'écran. Au fond de moi quelqu'un regarde. Constate tout simplement. Le drame est mort. Reste seulement l'impression pénible et fugitive. Adonc, j'ai compris : laisse la grosse tête à l'écurie, mon pote. Bois, mange, rote, pète la vie, caresse cette ville, triture la de tes pieds, arpente sa sueur, ses cris. Laisse envahir tes oreilles des éclats de cette langue un peu gutturale, du tintement omniprésent et incessant des clochettes, des pouets-pouets des Rickshaws. Goinfre tes yeux des jupes rouges et noires des femmes Newars, de l'or barbare aux yeux refendus des filles Tamang, de la démarche de tigre des Gurkas, du pas glissé des Sherpas.

Ne pas classer, ne pas analyser, bouffer le melting-pot, la fleur de bordel, la moisissure superbe des toits d'or passé. Noyer ma raison. Flotter. Marcher.

Et je marche, nom de dieu! Je marche! Je ne fais même que ça, à m'en user la plante des pieds! A me raccourcir les quilles de cinq centimètres! Je marche... plus heureux que les clebs, les malheureux clebs de Kat, qui trottent sous les injures et les pluies de cailloux.

Kaléidoscope, cacophonie, images juxtaposées, séquences au montage fou. Une vache sacrée broute un étal de fruits puis, soudainement, charge la foule qui s'égaille. Les clochettes, les trompes. Je croise un procession, deux processions, trois processions. Bouddhiste ou hindouiste, peu importe. Même rouge omniprésent. Couleur du bien. Mêmes génies grimaçants. Aujourd'hui on ballade le lingam obsessionnel de Shiva. Sous la forme d'un arbre qui sera dressé devant le palais royal et que trimbale fièrement une escouade de Gurkas, précédée d'un personnage proprement surréaliste qui balance au-dessus de sa tête, comme dans un carnaval à la Nouvelle-Orléans, un splendide parapluie très britannique. Tout se mélange ici : fête, travail, armée, religion, danse profane, danse sacrée. Autant de jours fériés que de jours de travail. Fêtes carillonnées. J'en ai le Minolta qui s'affole! Clac : un groupe de bonzes or et garance. Clac : le vieux Gurka investonné, sans doute artérioscléreux, qui, au vu de ma saharienne, me donne du " mon colonel ". Clac : la marchande de fruits sous une vieille pub " Fanta ". (Interdite de séjour en Inde, la multinationale Coca a par contre pénétré jusqu'ici). Clac : je mitraille n'importe quoi, jusqu'à l'orgasme, jusqu'à ce que mon téléobjectif retombe tout mou, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une goutte de péloche dans mon boîtier.

Je me retrouve sur Durbar Square, ex-forum hippie. Je suis hébété, la poche sous l'oeil, l'air masturbé. Un gosse de dix ans m'aborde. Superbe d'intelligence pétillante, de sourire ouvert :

- Good H, sir ... no? Opium, sir?

Je lui souris, lui file un petit cadeau, lui caresse la tête. Horreur! Ses yeux changent, lancent des éclairs, la bouche se tord pour moduler un torrent d'injures sans doute particulièrement ordurières... J'ai gaffé! On ne touche pas la tête. Surtout pas la tête! C'est la pire des insultes! Du coup, n'importe quel représentant de ce peuple le plus pacifique, le plus doux, le plus tolérant, le plus accueillant de la terre, se transforme en bête fauve. Je ne pouvais pas deviner. Je n'ai jamais vu ici d'engueulade violente. J'apprends.

Quant à la drogue... D'abord j'aime pas. Incompatibilité, pour moi avec l'alcool. Et puis, depuis que le roi Tribuvan en a interdit la vente histoire de faire fuir les hippies, méfiance! Il y a des tas d'histoires qui courent sur les faux dealers, indicateurs ou même flics! Dix grammes de H peuvent aussi bien vous servir de visa pour une villégiature gratuite à la prison de Kat. J'ai visité. Dire que c'est un trou à rat est un doux euphémisme. Alors, merci bien! Ceci dit, je remarque que depuis ma dernière tamponne au bar international, je ne fume presque pas, je picole

peu, saoulé à suffisance d'images, de sons, d'odeurs, de fatigue. Un verre ou deux de temps en temps, juste de quoi oublier le mal de dos que m'infligent mes longues courses sur mes échasses inégales. Pour en revenir à la drogue, curieux tout de même, ce souci du gouvernement de se protéger de l'invasion étrangère. Pressions du "narcotic bureau"? Goût de l'indépendance pour ce pays longtemps fermé aux étrangers, jamais vraiment colonisé, coincé dans une étroite marge de manoeuvre entre l'Inde et la Chine? Souci de donner au touriste fournisseur de devises une autre image que celle de capitale du paradis artificiel? J'ai le sentiment, pourtant, qu'il était temps de venir, que la gangrène touristique a déjà commencé son oeuvre de mort. Le soir, à l'hôtel où m'a poussé une fringale irréprensible, un besoin de bouffer bon, chaud et copieux, une famille parisienne me le confirmera...

" Dieu! Est-ce possible? Il n'y a pas de steak-frites-salade à la carte? Pays de sauvages! Tellement surfait, si peu cartésien. Ils n'en sortiront jamais! Le développement est incompatible avec leur mentalité!...La religion c'est l'opium du peuple, non? "

J'arrête là le bêtisier mais en réalité, cela a duré tout le souper. Je commence à comprendre pourquoi, hors d'Occident, on ne nous aime guère. J'aurai souvent l'occasion de constater la surprise de mes interlocuteurs indigènes découvrant en moi non pas un touriste mais un voyageur non pas un marchand de tapis fricailleur mais un pèlerin en quête d'âme.

Pourtant une évidence s'impose : je suis un occidental, je ne l'ai jamais autant été. Disparu le malaise de l'homme blanc. La culpabilité soixante-huitarde du fils des colons. Paradoxalement, plus je découvre et admire les valeurs des autres, plus je prise et revalorise les miennes... Non pas opposables. Complémentaires, simplement. Au-delà des incompatibilités. J'ai beau sympathiser, je n'ai aucune envie de m'assimiler. Je reste étranger, voyeur, avec mon hôtel de luxe tout confort où me réfugier, mes vêtements à moi, mon oeil à moi, mes jugements à moi, ma culture à moi qui de plus en plus, me colle à la peau, quelque'ait été mon désir initial de m'en laver.

Sur le moment, tout ça ne me semble pas contradictoire. Seule compte l'émotion. Elle amalgame, elle harmonise. Au fond, il n'y a rien à raconter, surtout pas une succession d'événements, ce qui s'opère ici c'est une rapide et profonde transformation intérieure. Une autre leçon à prendre: la tête ne sert à rien, le projet ne sert à rien, comprendre ne sert à rien et surtout pas à être heureux. Il n'y a pas de fil conducteur et il est idiot d'en chercher un. Ce qui arrive, arrive. Quelle sottise, quelle folie limitative, quelle perte d'énergie que de vouloir adapter l'évidence des choses au désir, que d'essayer de programmer le cours des événements en fonction d'un plan préétabli par le champ très circonscrit du moi. Au lieu d'explorer le réel, la diversité, l'infini des possibles que la vie nous fout en travers de la gueule, en vrac. La sagesse, c'est choisir soi-même l'inévitable. Le bon projet c'est celui qui peut être jeu, celui dont on a par avance, sereinement accepté l'éventualité de

l'échec... Tordre le coup au gendarme intérieur... mais aussi au désir, ce portier de la frustration, ce convoyeur du périssable. Vive la liberté! Vive la vie! Vive la surprise de ce qui est donné en sus!... Et que périssent les " si " et les comparaisons, le passé et l'avenir. Merveilleuse gratuité d'être simplement présent!

Je commence à comprendre que mon bonheur ne devrait pas dépendre de ce qui m'arrive mais bien de ma façon de le vivre. Travailler ma subjectivité, changer mon optique et ses filtres plutôt que bosser bagnard à modifier les maillons du destin.

... Dans la nuit chaude, l'impatience et sa petite soeur l'angoisse m'ont quitté. Par la moustiquaire de ma chambre, un air de flûte. Etrange, aérien, comme une danse d'étoiles... ça s'arrête, reprend, s'arrête. Mystérieuse correspondance avec mon état d'âme.

Dieu, l'Atman, la réincarnation? Cela existe-t-il? Question idiote. Aucune importance. S'il y a un Dieu, il grouille dans mes cellules. Dieu est une sensation pas un concept. Pour baiser une fille je n'ai pas besoin de connaître son groupe sanguin, pourquoi aurais-je besoin de nommer Dieu? La vague sait-elle qu'elle n'est que forme, structure? Sait-elle ce qu'est l'eau? Sait-elle qu'elle est elle-même la mer?... A l'hôtel Mala, Freddie, entre deux coups de shaker, m'a raconté l'histoire suivante :

" Un moine veut chercher Dieu. Il va trouver son guru qui lui enseigne la voie de la méditation et de l'illumination. Mais celui-ci le prévient : le chemin est abrupt, la progression difficile... le moindre faux pas peut avoir des conséquences désastreuses. Le moine se retire donc dans un ermitage de la montagne, s'assied en lotus et médite pendant sept mois sans interruption. Le deux cent dixième jour : coup de tonnerre, éclairs... Est-ce l'illumination?... Hélas, c'est seulement un tour de passe-passe du "**TOUT AUTRE**"⁽¹⁾ car voilà notre moine instantanément muni d'une superbe queue d'âne pendouillant à l'endroit ad hoc. Pas content, le moine retourne vers son guru et exhibe sa queue d'âne:

- Je t'avais pourtant prévenu dit le guru avec un soupir, enfin... tu cherches peut-être Dieu là où il n'est pas... essaye autre chose... reste avec les hommes, et aime les.

Cachant comme il le peut sa queue d'âne dans les plis de sa robe, le moine part sur les routes. Il sera moine errant, soulageant les souffrances, s'efforçant en tous lieux et en tous temps à la compassion, à l'humilité, s'oubliant lui-même dans le service du prochain, dissolvant son ego abhorré.

Hélas, au bout de sept mois, un matin, au réveil, voilà qu'il se trouve des sabots d'âne au bout des guibolles... Il retourne dare-dare, en passant par la Lorraine, chez son guru et lui dit :

- Guru, t'es un guru des 3 Suisses, de la Redoute ou quelque chose comme ça... regarde un peu ce qui m'arrive avec tes fichus conseils! Sans quitter son Sirchasana, qui, en l'occurrence, lui fait faire le poirier depuis trois jours, le guru lui répond :

- Ô Bikkhu! Je pourrais te trouver ingrat, mais je suis bonne poire. Vois-tu, tu cherches encore Dieu là où il n'est pas : essaye la voie du milieu, pratique à fois méditation et compassion mais surtout, **SURTOUT**, n'oublie pas la Sainte Humilité.

☞ ça c'est vraiment très difficile, et le moine se plaint que c'est pas de la tarte et tout ça, mais c'est un bon moine alors, en signe d'humilité, il cesse de cacher dans les plis de sa robe sa queue et ses pieds d'âne et recommence sa quête.

... Un jour, après sept mois de méditation au sommet de la montagne, entrecoupés du lavage quotidien avec le bout de sa queue d'âne des pieds de lépreux fort crottés d'être montés jusque là ; un jour d'entre les jours donc : CRAC! Eclairs, tonnerre, trompettes, pluie de lumière etc... un petit vieux barbu et débonnaire se trouve tout à coup en face de lui et lui chevrote :

- Je suis Dieu!

Eperdu, le moine se prosterne et murmure :

- Mon Dieu! Merci! Je t'ai enfin trouvé!

Le vieillard soupire d'un air déçu, hausse les épaules et lui lâche :

-Imbécile! Tu as tout gâché! C'est **MOI** qui t'ai enfin trouvé. D'ailleurs tu m'as fait cavalier si longtemps que, tu m'excuseras, mais je vais me coucher, salut!

Et hop : fumerolle... il a disparu! Laissant en sus au front du moine ébahi deux superbes, longues, douces, veloutées, grises et élégantes oreilles d'âne. "

L'angoisse métaphysique me quitte. Pensée émue de reconnaissance pour le Bouddha, vieux sage, saint patron des agnostiques et des pas maso. J'ai l'oeil qui dérive sur les deux bronzes érotiques marchandés tout à l'heure du côté d'Asan Tole ou de Bagh Bazar. Ici, on se réconcilie avec sa queue. On fantasme libre. On ne se pose pas de questions sur sa " normalité ". On est. C'est tout. Le sexe est à la fois sacralisation et innocence. Dieu innocent et enfant. Innocence divine.

Je cherche à m'en convaincre... (entre la prise de conscience dans sa tête et la descente dans les tripes et le comportement, il y a toute la longueur du voyage, toute la longueur d'une démarche qui aboutira un jour à sortir des dépendances)... dans les bras éminemment hindous de la surveillante des femmes de chambre... Elle me rappelle opportunément - j'allais gaffer - qu'elle est la femme du directeur de la

distillerie et que hier, justement, j'étais reçu chez elle. Je ne me rappelle plus. Ou plutôt si : le souvenir d'une gaffe, justement, qui émerge comme un glaçon du whisky :

Elle: - Je ne peux pas manger de gâteau (air navré)

Moi: - Ne vous en faites pas, à votre âge, un peu d'embonpoint, c'est normal!

... Complètement givré, j'étais. Elle ne m'en porte pas rancune, semble-t-il. Tout à fait en manque de tendresse, je me laisse aller à ses caresses languides, à son parfum sucré d'hibiscus, à ses seins et à son ventre de bronze pâtissier et tendre, à son con juteux, passif, chaud et rassurant en diable. J'ai l'impression de coïter la lenteur, la tiédeur, la douceur d'une vache... Un rien écoeurant. Je baise dans un aquarium exotique, j'éjacule dans un bain chaud et moite. Je m'endors pacifié, la queue épuisée entre ses lèvres de rose trémière trop cuite.

Matin migraineux, baignant dans les odeurs d'insecticide généreusement répandu par le personnel d'entretien... Migraine, malaise... Malaise de m'être laissé aller hier à ce demi-dégoût. Le bruit du climatiseur me scie les tempes. Je n'arrive pourtant pas à me tirer du lit. Englué que je suis de mauvais sommeil et de demi-cauchemar qui jouent de la scie musicale sur mes nerfs. Voilà plusieurs nuits que je rêve des gens qui m'ont empoisonné l'existence, que je revis les conflits : mon père, ma femme, mes maîtresses... catharsis? L'ombre de Shiva passe, écrase le passé, le mal, l'illusion. Place! Place pour demain! Place à aujourd'hui!

A propos d'aujourd'hui : dose d'aspirine, douche, une ou deux bières pour me remettre d'aplomb. La journée sera chargée. Je repars au marathon. Le plus maso d'abord : les centaines de marches de Swayambunath, le " Monkey temple ", le bien nommé. Je grimpe escorté de macaques sympas, effrontés, agressifs, chapeardeurs et sûrs de leur impunité. " Sacrés, sir! very sacrés! " Sortis tout droit du Ramayana. Un effroyable casse-pattes et je débarque haletant en pleine prière bouddhiste. Superbe vue sur la vallée et la ville. Mes genoux tremblent... Chute de tension? C'est grandiose mais si attendu, après mes lectures, que même l'étrange musique des bonzes me laisse froid. Dieu est ici, sans nul doute, et zut... je n'ai rien à lui dire! Navrant. Redescente flâneuse et terre à terre donc, par le quartier des réfugiés tibétains. Le mot " réfugié " sonne douloureusement à mon oreille coutumière des angoisses d'abandon. Tandis que je descends la pente, tout un bouillon de sorcière héroïco-catho m'agite les tripes : pitié et admiration pour " la beauté tragique de ce peuple fier qui par son calvaire s'est élevé au plus haut niveau de la dignité humaine "...! Foutaises, fariboles morbides, déconnage stupéfiant de cerveau occidental malade de ses attendrissements putrides. En réalité, le tibétain est simple, tout simple, gai, très gai, pas du tout tragique. Calme, serein, souriant. Encore plus désarmant, encore plus divinement gentil que le népalais, plus chaleureux aussi. Mais il ne perd pas le nord! Il bosse, le tibétain, dans son fier exil. Il bosse tant que sa réussite financière commence à le faire jalouser des indigènes.

Il bosse tout le temps. Il tisse des tapis splendides. Tout petit déjà, il s'entraîne si j'en juge par le spectacle : tresser et détresser en famille la splendide chevelure des mères est un sport national. Sur chaque seuil de maison, on se détresse, peigne, retresse, cherche les poux... interminablement. Tout ce charmant petit monde vous tire poliment la langue au passage. Entouré d'une nuée de gnards morveux et sympathiques qui me hurlent des " hellos " et des " bye bye " et qui achèvent d'épuiser ma collection de bics à quatre couleurs, je pénètre dans une maison. Le patron me reçoit avec un grand sourire :

- Do you make carpets here?

- Yes sir!

Et il ponctue d'un signe de la tête sans équivoque qui, dans tous les pays du monde veut dire non... sauf ici. Je passerai ainsi du tisserand qui tisse au marteau au potier qui meut son tour de pierre avec les orteils. On dirait que la pauvreté oblige ici à rentabiliser au maximum l'outillage naturel disponible... Voyez ces bijoutiers quadrumanes dont les pieds étirent des filigranes d'argent d'une finesse incroyable. J'échoue finalement dans une petite gargote où l'on peut manger tibétain :

- Do you have dal and mutton?

Signe de tête affirmatif. Il n'y en a donc plus! Tant pis ce sera pour une autre fois.

Je me résigne et saute dans un taxi. Visite de Badgaon, l'ancienne capitale. Plus belle, plus calme aussi que Katmandu. Repos. Re-taxi. Direction la cour des miracles : Pashupatinath, la cité des morts, la cité interdite.

Evidemment... c'est tout de suite un problème. Je ne suis ni bouddhiste ni hindouiste et par conséquent, ne puis pénétrer dans le dédale des temples, dans le labyrinthe des ruelles encombrées de vaches sacrées, de fagots incinérateurs et de corps qui attendent de brûler sur les ghâts qui bordent la Baghmati. Une seule solution, passer la rivière, et là en face, dans la forêt, en la compagnie surréaliste de saddhus multicolores et superbes de crasse, jouir à la fois du spectacle de la mort qu'on achève par le feu, de la vie qui grouille parmi les ors et les rouges des bâtiments, de l'esprit qui plane dans ce bois, porté par le regard de ces ombres étranges qui me croisent. Voilà un ascète à la tête couverte de cendre. Corps nu et émacié, à qui j'adresse vainement la parole. Voeu de silence ou plus prosaïquement méconnaissance de l'anglais? Je ne sais. Silence propice en tout cas. Je me prends moi aussi à méditer : une image me remonte : celle de cette petite fille gisant sur le sol... Passons!

Là en face, personne ne pleure pendant que la grand-mère braise doucement. Famille pauvre à en juger par le peu de bois consacré à la cuisson, par l'absence de pleureuses professionnelles aussi. Celles qu'on paye parce qu'enfin ce n'est tout de

même pas à la famille, ni à qui que ce soit de se lamenter vraiment. La mort, c'est normal, ça ne se cache pas, ça fait partie de la vie. D'ailleurs, à côté du ghât où la vieille achève de cramer en se dressant sur son séant, un type fait calmement ses ablutions dans l'eau sacrée où l'on vient peut-être de balancer les restes mal cuits de sa voisine de palier. Pour un peu, il pisserait dans l'eau. Peut-être le fait-il. Il n'y a qu'en Occident que la vie et la mort sont contradictoires, que l'organique est impur, que le sacré est désincarné. Dieu, ici, c'est la vie, toute la vie, zizi et tripes et mort compris. La vie c'est le mouvement, le désordre orienté, le déséquilibre qui préside à la marche. La vague, pas la dune. Le bonheur roule et son moteur c'est la souffrance.

Le soir tombe, la mousson aussi, chaude, douce, veloutée, maternelle. Je suis devant une maison un peu à l'écart des faubourgs de Kat, sur un coteau un peu province française où il ne manque que de la vigne. Jardins en terrasses. Je frappe...

- Jagdish Schrittakar?

- Yes, first floor, sir!

La ravissante poupée, la créature de rêve qui vient de m'ouvrir me précède dans l'escalier, balançant sous mes yeux deux fesses parfaites moulées dans un sari or et noir. Tantale! Toucher, j'en brûle, mais incongru serait! Déjà en Europe. Alors ici... Elle se retourne. Sourire.

- I'm his sister, sir.

Je bénis le ciel de ma prudence!

Jagdish a fait ses études à Londres. Sa soeur aussi sans doute. On ne s'était pas vu depuis mai 68. Retrouvailles chaleureuses. Tasses de thé et parloties. Les nouvelles toiles de Jagdish aussi, synthèse étrange de surréalisme, d'expressionnisme flamand, de népalisme plein de mandalas et de tankas. Décidément, cela mériterait les cimaises en Europe. Je le lui dis. Il écarte les bras d'un geste d'impuissance : " Money! " Eh oui! En attendant qu'un pseudo-intellectuel, reconnaissant dans sa peinture l'occasion de faire briller sa propre gloire, sa propre exégèse, le présente à un vrai vampire faiseur de fric, je le laisse à sa montagne. Nous reverrons-nous jamais? Aucune importance!

Adieu Kat. Il est temps que je parte, que je quitte ce pays fascinant où j'ai appris la relativité, le détachement, la non-réalité du temps. Il est temps de poursuivre ma quête. Mais je reviendrai, je reviendrai voir aussi l'envers du décor. Voir à quoi servait cette importante patrouille de police croisée tout à l'heure, voir ce qui se passe dans ce bidonville qu'à mon grand étonnement, j'ai quand même fini par découvrir. Comprendre les problèmes de pollution, de planning familial, de prison de Katmandu où tu risques, paraît-il, de croupir un peu pour avoir mal orthographié

le nom du roi. Saisir le pourquoi de l'interdiction de la drogue et de la minutie du douanier qui manque démolir ma valise en prétendant qu'elle a un double fond.

Aucun autre pays au monde ne m'aura autant appris sur moi, la planète et les autres. Je reviendrai avec du temps pour vivre le quotidien ici. En attendant : Que Mercure me protège! Je m'en vais!

CHAPITRE III : " Si ta vie s'endort, risque-là. "

(Gérard Delahaye)

Bouh! J'émerge! Tout juste! Pâteux, vasouilleux, lamentable...

Je n'ai jamais pu résister au charme d'un vol avec la Thaï Airlines (publicité gratuite). Compagnie reine du confort (enfin de la place pour mes échasses), du charme (les hôtesse... no comment) mais surtout, bordel de dieu, du pinard! Que dis-je, -pardon Bacchus- du vin! Pas n'importe lequel: embarqué à Paris le matin même et, last but not least, gratuit mon petit père! ...Un gamin dans l'usine Dinky toys, un joaillier chez Ali baba, Robinson Crusoe dans un harem... Commencé peinard dans la dégustation douillette, le frisson raffiné des papilles; puis l'extase de l'oesophage, peu à peu l'exultation du gosier, l'orgasme de l'estomac et enfin la course contre la montre pour faire le tour de la carte avant l'escale de Bangkok.

Escale réduite au souvenir d'une banquette en plastique orange : quatre heures d'attente vasouillante dans un brouillard que je tente d'éclaircir à coup de petites chopes de bière, de celles qui, en rassurant l'estomac, en dépâtant la bouche, sont censées aussi me remettre sur mes rails. En fait, je crois que j'ai fini par dormir. Je ne me rappelle plus par quel miracle j'ai trouvé la correspondance pour KL, ni comment je ne me suis pas fait piquer mes bagages. Me remonte seulement le regard mi-apitoyé, mi-sévère des hôtesse de la Malaysian Airlines. Musulmanes, comme il se doit. Heureusement que ma mise vestimentaire en fait assez pour justifier le diagnostic d'alcoolisme mondain dont elles m'ont sans aucun doute gratifié. A bord: flotte, thé, café, jus d'orange, de fruits exotiques, de pomme, tout ce qu'on veut sauf jus de la treille. Ça me permet d'arriver à Subang un peu dégivré.

De quoi apprécier le changement. A peine descendu du zinc, j'ai une sensation de malaise. Il me manque quelque chose : cette chère bonne vieille crasse, cette chère vieille odeur de décharge publique, cette ambiance colorée de latrines appétissantes saupoudrées de curry. Ici, tout est rigoureusement a-sep-ti-que. Au mur, une affiche tout à la fois définit la longueur autorisée de vos cheveux sur la nuque et vous

prévient en une image sans équivoque qu'au moindre flirt avec la came, qu'à la moindre complaisance à son égard, le chanvre, au lieu de se laisser fumer sagement, s'enroulera autour de votre cou pour une étreinte définitive... Brr! Heureusement que l'alcool, lui... mais j'apprendrai vite, ô déception, que ce pays puritain, ce supermarché victorien, ce respectable puits d'ennui a réussi à en rendre l'accès à tout le moins " malaysé ". On ne l'a pas vraiment interdit, bien sûr. On respecte trop les vices coloniaux! Néanmoins, on les décourage... C'est dommage! Ce sont leurs vices qui rendent les anglais humains.

Bref, je poireaute avec tout le monde dans la file à la douane, pour des formalités qui, comme d'habitude, me semblent longues et superfétatoires. L'occasion de quelques réflexions grandiloquentes sur cette planète qui, nom de dieu, est tout de même à tout le monde. Je rumine les yeux à terre jusqu'à ce que s'encadre dans mon regard une paire de pompes bien cirées et bien british, surmontées de deux bas en coton à grosse côte, cols roulés d'où émergent deux genoux chauves et impassibles aussi nickels que les godasses. Après un pareil prélude, le regard continuant à remonter, passé le traditionnel short trop large style auvent de hotte de friterie, je m'attends à croiser un regard bleu délavé surmontant une moustache rousse, hérissée et hystérique, fleurant bon le whisky écossais. Bernique! Sourire aseptique et asiatique, regard aseptique et asiatique, odeur d'eau de toilette au coco très sucrée et très asiatique. Tampon... Sourire de faïence... Tampon... Un autre sourire de faïence. Fourré d'autorité dans un taxi par un flic absolument indiscutable. Propreté, autorité! Ça m'énerve. Travail, famille, patrie, ça ressemble. Pas étonnant qu'on ne boive guère ici. L'horreur de l'alcool m'a toujours semblé aller de pair avec la rigidité, la rigidité avec l'ordre, l'ordre (nouveau) avec la maniaquerie, la mesquinerie, l'antisexe, le puritanisme malsain et pour tout dire ... le fascisme. L'abstinence est un comportement pré-fasciste, rance et pisse-vinaigre ... cela sent le vomi et le lait suri... J'en suis là de mes réflexions sociologiques, quand, brusquement, sans crier gare, le véhicule prend feu. On ne peut pas tout avoir! Ici, les compteurs marchent mais les taxis brûlent... Au prix où ils sont, c'est du gaspillage!

Vingt-deux kilomètres plus loin... (vingt-deux kilomètres avec un autre taxi mais sans arnaque) : Kuala Lumpur. Cela se traduit : l'estuaire bourbeux. Cela promet! Un million d'habitants, une monarchie élective, une très importante communauté chinoise, un apparent dynamisme, un modernisme en béton cuit sous l'équateur, une politesse froide, l'islam, et l'alcool rare... Tout un programme! Trois cent trente mille kilomètres carrés d'ennui en perspective.

... Préjugé? Peut-être! Mais je n'ai pas bonne impression. Une sorte de Suisse asiatique, tout un lumpur où l'on s'enfonce, où l'on s'englu... et des dimanches, mon cher, des dimanches plus anglais que nature. J'en découvre un, progressivement, le front collé à la vitre de la chambre du Holliday-Inn de Jalan Pinan Merlin, contemplant bêtement une fête de gymnastique à l'école des filles qui me fait vis-à-vis. Jupettes bleues et socquettes blanches! Victoria a semé à tout

vent, ensemencé toute la planète de petites corolles bleues et blanches, particulièrement nombreuses autour d'un biotope nommé " collège ".

Bon! Pas la peine de glander, je ne suis pas encore assez amoché du prépuce pour que ça me fasse gamberger les échalotes... Vite dehors, dans la fournaise humide, le long de longs rubans de béton. Toute la ville n'est qu'un noeud d'autoroutes hérissé des frites verticales des gratte-ciel . Une maison malaise de temps en temps : le charme du bois des murs, du toit de feuillage. Il fait vraiment à crever, collant, sucré, gluant. Je sprinte d'une galerie marchande à l'autre, d'un air conditioning au suivant, feignant de m'intéresser aux jeans Lévi's de fabrication locale à deux cents francs belges. Bu l'un ou l'autre gin-tonic sous les ventilateurs parfaitement anachroniques d'un vieil hôtel de style colonial, le seul un peu marrant à KL. Fermé les yeux pour imaginer, comme dans un film des années 30, l'errance de l'un ou l'autre écrivain irlandais alcolo ou même rongé d'opium entre les fauteuils en rotin du bar. Toute cette scène se tourne dans la pénombre. D'ailleurs dès que l'on entre quelque part, la pénombre est là : une étuve brune et ocre. Tout est brun et ocre, depuis les sarongs des serveuses jusqu'aux murs, en passant par la terre et le toits des maisons. Au Népal, régnait aussi l'or et le brun mais l'écarlate omniprésent rendait le coup d'oeil plus gai. A peine rentré, le froid du climatiseur vous glace. Les vêtements sont humides dans le placard. Le rideau de l'obturateur du Minolta se bloque. Elle sent le moisi, la nuit équatoriale. Merde!

Dans l'ambiance étrange, victorienne encore, et confinée d'un restaurant-wagon de luxe plus Jules Verne que nature, repas en tête-à-tête avec mon moi-même et du poulet sauce cacahuète. Il me fait mal mon moi-même... " Tristes tropiques ", le titre m'est revenu spontanément à la mémoire. On traîne à table, on se saoule un peu, on s'achève dans sa chambre, devant la télé à six chaînes à l'américaine. On sombre dans un sommeil très anglo-saxon lui aussi, entouré des vapeurs d'un bon whisky. Ronflements d'origine garantis. Ma dernière pensée lucide va à la chère Europe, cette vieille merde en train de crever de sénilité, cette granny si chouette tout-à-coup quand on a vu le reste! Ici, en Asie du sud-est, c'est le nouveau Far West, l'argent rapide, le capitalisme sauvage... " Terima kasih "! Merci bien. Pas pour moi... " Selamat "! A la prochaine!

Bref, après cette crise de paranoïa éthylique, réveil pénible, vaseux et migraineux, dissipé à grand peine par les bulles de la bière de riz (drôle de breuvage!).

Le téléphone!... On m'annonce dans un anglais fort peu compatible avec le mien, que quelqu'un m'attend : un type avec un nom incompréhensible... Peut-il monter?

- Nein, no, niet, surtout pas! Z'avez pas vu la pancarte qui vous déconseille formellement d'ouvrir à un inconnu? (Si, si, en lettres rouges, là, juste à côté du gros verrou à chaîne)... Alors qu'il m'attende en bas n'est-ce pas, bien sagement... j'arrive. Qui cela peut-il être? Je n'attends personne...

Pauvre Lim Fook Lim, le plus sympathique guide chinois de tout KL et peut-être bien de toute la Malaisie...! Des kilomètres de méfiance plus tard, quand je me suis remis entre ses mains pour visiter la forêt " vierge ", j'ai pu apprécier toute la valeur de son efficacité et la chaleur de son amitié. Excuse-moi, vieux, de t'avoir si mal reçu. C'est la faute de tes excités de compatriotes. (Mais sont-ce bien pour toi, des compatriotes?). Tu remettras mon bonjour à ta charmante, prévenante et silencieuse épouse, celle qui pendant que tu me faisais arpenter le chinatown local de Petaling street et que tu me gointrais de toutes les spécialités possibles, marchait sagement et chastement à tes côtés, celle avec qui tu échangeais des regards si chargés d'amour contenu que je ne pus m'empêcher de bêtifier :

- Vous semblez aimer beaucoup votre fiancée.

Sourire énigmatique, puis, en pesant bien les mots, la réponse :

- Ici, mon cher, les femmes on ne les " aime " pas, on vit avec. Vous autres occidentaux, mettez la charrue avant le buffle, vous ressentez une émotion, vous en faites toute une littérature et vous épousez... pour découvrir ensuite seulement si, dans le quotidien, vous pouvez vivre ensemble, c'est-à-dire faire équipe. Nous chinois, faisons le contraire. Nous commençons par nous demander si nous pouvons être de bons partenaires, après quoi, si le sentiment est là, nous épousons.

Histoire de ne pas me faire perdre la face, tu as alors ajouté avec condescendance :

- Mais, même comme ça, nous nous trompons souvent!

Décidément, " cuaca di sini panas " (il fait chaud)! Tout, plutôt que de cuire dans ce béton. Je m'entasse dans la bagnole de Lim avec un autre chintok un peu engoncé dans ses responsabilités de jeune cadre moyen et une malaisienne un peu distante, plutôt moche et plus musulmane que nature. Direction : la jungle mon petit père, les tigres, les nuages de moustiques, l'enfer vert. La plus vieille jungle du monde (cent millions d'années). A nous la cité perdue de l'île de Pabang, le dragon fabuleux du lac Chini, la rencontre inespérée du " Grand Pied "... Direction, le parc national du Tamang Negara puisqu'après tout il recèle encore, paraît-il, quelques coins inexplorés. On roule. Lim grignote ses petits piments. Il le fera tout le voyage... Comment ne s'étrangle t-il pas? Mystère... J'ai essayé... quelle horreur! Poussière, fournaise, panne de climatiseur, auberges chinoises, et cette odeur de piment rouge que Lim trimballe après lui. Conversation nulle. D'abord on crève, toutes les vitres fermées parce que la température est encore plus dingue dehors. Ensuite mon anglais n'a pas l'air d'être le leur. Ensuite la malaisienne fait des timidités et l'autre chinois des pudeurs, ça promet!... Et merde! Ça bouchonne... ça bouchonne à perte de vue! On va cuire dans le fer blanc de la Nissan Motor comme dans un four à micro-ondes. Lim et moi préférons sortir, remonter la colonne des bagnoles. Le spectacle est peu banal : pique-nique général à l'ombre des chassis. Des kilomètres plus loin : la barrière. Celle du passage à niveau. Fermée depuis

quatre heures déjà, je me suis renseigné! Le train n'est toujours pas là mais bien le garde-barrière, casquette et drapeau à la main, qui consulte à tout bout de champs sa montre japonaise d'un air de moins en moins professionnel et de plus en plus déconcerté. Des cris fusent, qu'il ignore. Il leur tourne ostensiblement le dos. Tant de mépris met le comble à l'exaspération et déclenche un concert de klaxons. Dignement, mais visiblement un peu effrayé et de moins en moins résolu sur la conduite à tenir, notre homme rentre dans sa cambuse. C'est ce qu'attendaient deux ou trois énergumènes qui se précipitent, lèvent la barrière, klaxonnent à tout va et s'envolent littéralement dans le soulagement hurlant des bielles en chaleur et un nuage de poussière un peu démentiel. Sprint tous azimuts vers les voitures. Ceux qui rejoignent la leur trop tard pour suivre immédiatement le mouvement se font copieusement engueuler. Heureusement, notre deuxième fils du ciel a eu l'intelligence de se mettre au volant. Hop, en route! Nous n'aurons jamais de nouvelles du train fantôme. Sans doute s'est-il perdu dans un nuage de chaleur quelque part entre KL et Bangkok. Il roule à l'heure qu'il est sur cet autre mythe qu'est le pont de la Rivière Kwai . Tant pis pour lui! Grand bien leur arrive à tous deux au pays des imaginaires un peu fous.

... Kuala Lipi, Kuala Tembeling, ça défile... Jerantut : 30 miles! Tiens! Enfin un bled dont le nom ne signifie pas estuaire, ni confluent, ni marais! Il paraît que c'est notre embarcadère. Moi, j'ai soif! Une de ces soifs faites de vraie soif, mais aussi de l'impérieuse nécessité de calmer l'énervement tortillé dans mes fibres depuis que je me sens escorté des deux ostrogoths mâle et femelle qui se livrent derrière, à chaque chaos, à des prouesses dignes de très vieux yogis, pour ne surtout pas se toucher. Le cul au frais, trempant dans la flotte sur la banquette étroite d'une pirogue, je vais avoir tout le loisir de méditer sur la différence interculturelle. Pendant que j'entame fébrilement ma réserve de bière de riz hâtivement reconstituée à l'escale, je subis les susurations incessantes de la malaisienne, (tiens, elle avait quand même une mi-voix celle-là?)... " Nice... so nice "... Alors qu'il n'y a vraiment rien d'autre à voir que ce vert végétal qui défile sur chaque bord, puis finalement par dessus, et se resserre, se resserre...

Le ruban d'eau bourbeuse a l'air de m'engouffrer dans le gigantesque trou du cul de la nature verte. C'est pas dieu possible, ça doit se terminer en anus de vache... ou de buffle d'eau... De temps en temps, on se retrouve dans les rapides qu'il faut remonter à grand renfort de " Accrochez-vous, sir! "... " Attention, sir! " S'accrocher à quoi, bon dieu? A cette bordel de merde de pirogue? Et si elle se retourne, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

Ben... justement!

- Nagez sir!

- Ok! Ok! Je nage et je m'essore à peine qu'on recommence...

Un bain tout frais, par cette chaleur, vous pensez!

Je suis un peu déçu, je m'attendais à du bruit, les cris des singes, le jacassement des oiseaux. Mais rien... Le grand silence couleur de rhubarbe. Seule trace de vie : un paon sauvage, étrange silhouette d'archéoptéryx qui nous survole. Vide et silence de nef de cathédrale. C'est un peu angoissant, générateur d'une sorte de respect religieux.

Est-ce la bière? Je me calme, je cesse de déconner et de pester, le silence me gagne, m'étreint la poitrine. Ça devient long, interminable, monotone et dangereux. Un orage en aval, dont nous n'avons même pas connaissance, et en une demi-heure, le niveau monte de plusieurs mètres. Le malais qui joue de l'Evinrude à l'arrière et le malais qui zeyute le passage à l'avant n'ont pas l'air de se tracasser. Bon! Alors moi non plus... Le temps d'écluser trois Shanghai beer, voilà Kuala Tahan, simple confluent entre deux cours d'eau avec un petit embarcadère pour les pirogues. Une dizaine de bungalows. De quoi suffire provisoirement à mon bonheur. J'ai vachement envie d'un lit.

Evidemment, confort sommaire. Un ventilateur asthmatique bien incapable d'effrayer les moustiques fait pourtant voler élégamment les pans du baldaquin de la moustiquaire. Le choix : l'autocuiseur ou la démange... Je choisis la chaleur. Hélas, pas ce cher Lim qui remet derechef l'engin en marche. Il a trouvé un excellent moyen de se faire du pognon sur ses frais généraux, celui-là! Il s'est débrouillé pour occuper gratis le deuxième lit de ma chambre. Je pense à son prochain mariage, ça m'attendrit et je rengaine mon désir d'intimité. Je fais celui qui n'a rien vu, rien compris. Les chinois ont horreur de perdre la face et moi je tiens à mes amis.

Trois jours de farniente. Baignade rivière pour admirer la pudeur musulmane : notre indigène plonge avec son maillot une pièce sous sa robe en coton. Le drame des censeurs du sexe c'est que sans doute, ils n'ont tant de facilité à sévir que parce qu'ils n'éprouvent eux-mêmes aucune tentation victorieuse. Comment expliquer sinon à ces grands puceaux à quel point une robe mouillée peut, en moulant les galbes ad hoc, soulever l'intérêt (restons polis) du mâle à l'oeil inquisiteur? Le nu, lui, est antiérotique! Mais chuttt! gardez ça pour vous et profitez-en!

Il faudra bien passer aux choses sérieuses. Je m'ennuie ferme et puis, tous ces sagouins qui m'ont surnommé " Mister Beer " ironisent dans mon dos : " Le belge là, il va rester au bar tout le séjour " Et merde! Haut les coeurs! On va voir ce qu'on va voir!... Le whisky (l'ai-je déjà dit?) est un puissant adjuvant des grandes décisions.

Ce soir là, en écoutant, sous le flouf-flouf du ventilateur géant de la terrasse, tomber les hectolitres tièdes d'un nuage tropical, tututant ma bouteille de gnôle

soigneusement entrelardée de boîtes de bière de riz, l'archange de l'aventure, tout rose avec sa tête d'éléphant est apparu sur l'écran de mes rêves :

- Crac!

- Bonjour!

- Toi courageux, toi imiter Fawcett, toi partir en jungle, toi envie voir leurs gueules quand toi raconter en exagérant beaucoup.

- Oui mais...

- Crac!

Il avait déjà disparu.

Quand un ange vous dit ça... ça fait un choc. On ne peut pas le contredire. Il faut ce qu'il faut. Il faut y aller. Se donner le genre de type à Fawcett et tout et tout. Avec ma tête un peu major Thompson, ça devrait aller... J'en parle tout de suite à Lim. Demain, dégrisé, j'oserai peut-être plus. Il va m'arranger ça... C'est promis.

Et voilà pourquoi, le cul par terre sous un auvent de feuilles, face à une nana édentée qui sent le vieux tabac en me foutant plein l'oeil le spectacle de son sexe un peu fatigué, j'attends... J'attends mon futur guide. Un Orang-Asli tout ce qu'il y a d'authentique. Très sauvage, garanti par Lim. J'ai un doute en zyeutant les quelques casseroles en alu parmi lesquelles trône la rombière! Doute confirmé par le transistor qui pend à un mât. Cadeau touriste anglais, paraît-il. N'a plus de piles. Gardé pour faire joli! Tant mieux. Qui a dit que ces gens étaient des primitifs? J'ai tant souhaité, depuis, que mon voisin de Belgique fasse de même. En tout cas, il ont une notion du temps différente, élastique. Quand je m'impatiente, j'ai droit à :

- Man come soon... come now!

... Il y a ainsi quarante-huit heures qu'il arrive tout de suite. Je dors au bungalow, bois ma bière, bouffe mes cachets de sel, vais tenir compagnie à la belle à la jungle dormante et reviens me foutre au pieu... Patience!

On a bien fini par s'en aller... Où? Je ne sais pas. Au fond, la jungle, c'est simple : un pas, " tchac " ! (coup de machette en bas) ; un pas, " tchac " ! (coup de machette en haut)... (ou à droite) (ou à gauche) ... Un pas. L'impression d'être un ver creusant son chemin dans une feuille de chou vert. Forant son tunnel dans ce désert de feuilles de rhubarbe. Il fait presque noir. Noir et vert et c'est tout. Et marcher et marcher et silence étonnant. J'avais imaginé des fleurs fabuleuses, des animaux gueulards à s'en claquer les esgourdes contre les troncs d'arbres. En fait de bestioles, au menu (le leur) : moustiques, sangsues et vice et versa. On marche, on marche... On se surpasse, on se drogue de fatigue. Ça monte, ça descend. Le casse-

pattes, les montagnes russes. Nous avons grimpé (je le saurai plus tard) à plus de mille mètres. Je crève. Mais, mystérieusement, je me sens bien, en accord avec les choses comme le " primitif " qui me balade. Parfaitement adapté, lui. A l'aise comme moi sur le boulevard d'Avroy, en train de trimballer son martien en laisse et de le faire voir à toute la forêt. Polie, la forêt. Elle se tait. Toujours le grand silence. Mais j'ai l'impression qu'elle ricane dans mon dos.

J'ignore comment mon cicérone se dirige dans ce fouillis, j'ignore aussi comment il repère le singe, ou l'iguane, ou la quelconque bestiole crépusculaire qui va nous servir de repas du soir.

-Look! Sir! Monkey! There!

There, je ne vois rien, strictement rien! Et floup, à trente mètres, la fléchette de bambou dans l'oeil. Tout ça avec une sarbacane de deux tiers plus courte que celle des indiens d'Amazonie! Or donc, le soir, quand on a enfin trouvé une clairière ou (oh délice!) une plage de cailloux au bord d'une rivière, moi moulu écrasé, réduit à un petit tas de merde, on passe aux délices de la bouffe (voir menu plus haut). On s'assied dans un coin sec avant la pluie qui occupe toujours la dernière heure du jour. Un petit feu pour cuire le monkey comme un bébé à la broche, le briquet en batterie pour brûler le ventre des sangsues et les obliger à me lâcher la couenne, un petit balai de feuillage pour écarter les fourmis grosses comme des guêpes et les guêpes grosses comme des hannetons et on peut enfin un peu rêver en regardant passer de superbes papillons géants tout-à-fait psychédéliques.

Après le repas, pas de veillée, pour cause d'incompréhension linguistique mais aussi, de toute façon, de guide taciturne. On dort dans son hamac... du moins après une ou deux nuits d'insomnie, le temps de se faire aux singes qui vous chient dessus, aux araignées et aux serpents qui ne voient pas pourquoi cette grosse branche qui bouge là (votre jambe) serait différente d'une des milliers d'autres où il est permis de ramper, manger, voire forniquer.

A l'aube... Le baigne! Marcher... Marcher... Merci à l'archange rose de l'aventure! Je le voue aux gémonies. J'espère qu'il va choper le sida des chérubins ou un autre sale truc dans ses amours illicites d'ange. Qu'est-ce que j'ai été foutre là dedans? A jeun, depuis quelques jours, le ridicule de ma situation m'apparaît clairement... Pure gloriole! Même pas pour épater les autres! Pour m'épater moi! Lamentable!

Le guide voit bien que je traîne la patte, je dois le ralentir considérablement. Heureusement que, pour lui, le temps n'existe pas! Il est d'une patience, d'une indulgence! Une vraie nounou, m'indiquant les fruits bons à manger (il y en a de succulents), m'offrant généreusement une part de sa récolte de larves jaunes. (Allez donc refuser!) Et il sourit. A tout bout de champ. D'un air de dire : désolé! désolé!

Désolé de quoi, bon dieu?

De ma connerie qui m'a fait grimper un escalier trop haut pour moi? De n'avoir pas à m'offrir dans son chez lui végétal le confort des palaces de KL? De ne pas pouvoir me dire : " Frère " en bon anglais? De repousser les offres du gouvernement qui lui attribue des terres arables pour essayer de le sédentariser? Désolé d'être sous-développé? Mais, bordel de Dieu, ces gens-là ne sont pas sous-développés! Ils sont non-industrialisés, c'est tout. Et leurs valeurs ne sont pas les nôtres et ils ne se tracassent pas pour leur santé, ils ont à bouffer et ils ont la PAIX!

C'est en rentrant à K.L. avec quelques kilos de moins, après une grosse semaine de voyage en pays préhistorique que je vais comprendre et sortir de mon mythe à la Jean-Jacques Rousseau. Trop épuisé pour lire ou seulement sortir, je me fais l'oeil vague devant la télé. Télé stupide. Télé US. Cinquante deux centimètres en diagonale : le miroir d'un monde, d'un idéal au ras des pâquerettes, d'une culture de poudre à lessiver : l'américain way of life. Dieu du ciel! Ces pauvres gens n'ont donc pas d'autre alternative? Même plus celle de rester tranquillement dans leur non-développement? Aujourd'hui c'est vivre américain ou mourir dans la merde des bidonvilles (de ceux qui n'existaient pas avant la colonialisation). Même plus le choix de virer communiste : ça fait déjà démodé. Voyez les villes : KL est une mosaïque de béton découpée par les autoroutes, une ville sans trottoir où le piéton se sent traqué, une sorte de New York asiatique en plus propre!

Côté acculturation, je n'ai encore rien vu, le pire est à venir, mais j'ai là une belle image de ce qui attend l'Europe dans pas tellement longtemps si nous continuons à nous laisser envahir par la culture (j'ose à peine employer le mot) d'outre-Atlantique. Tiers-monde-Europe, même combat! Pourquoi pas? D'autant plus qu'eux se sentent volontiers (dixit Lim) sur la même longueur d'onde que nous, considérés que nous sommes comme un peu moins matérialistes, un peu plus civilisés que les américains. Hélas, ça ne pèse pas lourd face aux lois du business! Je cause de tout cela une dernière fois avec mon frère jaune en réarpentant les trottoirs grouillants de Petaling street.

La fatigue de la jungle m'a vraiment déboussolé. Je ne dors qu'à coup de mogadons (en vente libre au drugstore). Cela forme avec l'alcool un cocktail explosif qui me détruit la méninge, me perfore la mémoire et me fait faire une fameuse connerie : pendant vingt-quatre heures, je vais mettre sur pied de guerre tout le Holliday-Inn de KL en sollicitant l'intervention (musclée) des " shérifs " locaux. Tout le personnel, du directeur à la préposée aux W-C, va passer à l'interrogatoire avant que je me rende compte que ce fameux passeport, ces fameux voyageurs chèques qui avaient disparu de la poche gauche de mon sac, dans ma chambre, en mon absence, se trouvaient en réalité dans la poche droite du même sac. Ce à quoi ni moi, angoissé, ni le directeur de l'hôtel, stressé, ni les Sherlock Holmes à colt magnum n'avaient visiblement pensé!

Honte! Envie folle de me transformer en cancrelat pour rentrer sous le balatum. Plates excuses. Le directeur, soulagé, rit... jaune. Les flics, eux, ne rient pas. Pas du

tout! Pour me consoler, Lim, décidé à me remonter le moral à tout prix, m'emmène dîner au Mac Donald local.

-Si, si, mon vieux! Cuisine occidentale très bon aussi que chinoise! Tu avoir besoin un peu chez toi!

Atroce! coincé! Je ne peux pas refuser... Et en plus c'est hors de prix. Au menu : poulet frit et " frites "... Le tout baignant dans l'odeur si apéritive du kretek ... Si la vésicule biliaire vous en dit!...

Enfin seul dans ma chambre, une chanson de Félix Leclerc se met à m'obséder :

" Ça ne vaut pas la peine de laisser ceux qu'on aime pour aller faire tourner des ballons sur son nez "!

Tu parles, Pénélope! Je suis ici à claquer une petite fortune, un fric dont j'aurais bien besoin pour vous installer, tes gosses et toi, nous planquer quelque part en attendant l'holocauste nucléaire qui, j'en suis sûr, ne saurait manquer... Je serre convulsivement le collier de cauris maliens que tu m'as passé au cou en guise de porte-bonheur. Je verse une larme sur le sarong de batik qui attend tes seins au fond de la valise... C'est le rituel d'apitoiement de vingt heures. J'en viens à bout en même temps que de la bouteille de whisky dégottée ce matin. Couché sur mon lit, mon esprit dérive au souvenir de ce Français tout vu, tout vécu. Rencontré dans quel bar?... Quand?... Je ne sais plus. Derrière les vantardises on retrouvait pourtant tout le dérisoire de la condition du voyageur : Fuite (de quoi?), solitude, curiosité insatiable, amour du départ, déception des atterrissages... Quel besoin de se faire valoir avec ses récits de chasse à l'éléphant en Afrique? Il me faisait pitié. Pitié aussi ce jeune Américain qui se plaignait dans le livre d'or du camp d'avoir trébuché en vain jusqu'au milieu de la jungle sa planche à voile. O innocence! Ça me rappelle que moi j'aurais tout de même bien aimé voir un tigre ailleurs qu'au zoo... Tant pis!

Le Taman Negara est un endroit où on peut trouver seulement ce qu'on a amené avec soi : l'amitié si on est capable d'en donner, le sourire, si on est capable d'en faire, la victoire sur soi-même, si en soi il y a quelque chose à vaincre.

CHAPITRE IV : HONG-KONG

" Je veux connaître de la vie tout ce qu'il y a à connaître...Il y a sûrement mieux à faire, dans la vie, que de se battre pour attraper quelques misérables têtes de poissons "

Jonathan Livingstone le Goéland

Je m'y attendais un peu... lecture oblige. N'empêche, il faut y être allé, y avoir frit comme une patate dans l'huile, pour savoir vraiment ce que c'est. S'être saoulé la gueule de néons, s'être gorgé les oreilles du choeur désordonné des voix, avoir fait la très British " queue " pour le ferry au milieu de milliers de chinois désespérément semblables à des milliers d'autres chinois. Il faut avoir marché... marché... marché... Tant il est vrai que c'est une ville à découvrir à pied. Un monstre inhumain à mesurer à pas d'homme. Une ville à grignoter, un peu écoeurante comme un énorme saint-honoré de béton où le néon tiendrait lieu de chantilly. Entassement, building style US, HLM minables hérissées d'antennes de télévision. C'est presque occidental, mais dans une démesure baroque, un foisonnement démentiel... Avantage certain : Le carburant le moins cher d'Asie : le whisky à trois cents francs la bouteille, la bière à seize francs (au lieu de quatre-vingts en Malaisie) ... c'est Byzance. A ce prix là, on peut se permettre même de petites fantaisies comme la liqueur de ginseng ou ce vin blanc au venin de serpent réputé souverain pour les bronches et, parole d'alcolo, pour le moral. Le côté liquide assuré, aucune inquiétude à avoir non plus du côté solide... Hong-Kong est le paradis de la mangeaille. Une débauche de possibilités de grande bouffe... Un peu obscène, tant on voit pendre de culs lisses et rouges de canards laqués. Au vrai, on ne peut pas faire cent mètres sans tomber sur un commerce en rapport étroit avec la satisfaction de la panse. Et ce, depuis les " emporium " jusqu'à l'échoppe très provisoire, le simple mètre carré de trottoir de Nathan Road que s'est attribué, le temps d'épuiser son stock, un très jeune et très redoutable chasseur de crapauds buffles. (Tant que vous n'aurez pas vu occire et dépiauter les pauvres bestioles, vous ne saurez pas ce qu'est vraiment un geste professionnel, économe, précis et évident). Il faut s'en mettre jusque là! C'est pas cher, c'est bon et c'est prévu pour les grands appétits comme en témoigne la taille des woks des restaurants de plein air... un bon mètre de diamètre!

Ca me plaît cette surabondance, moi que la peur de manquer pousse à toujours acheter en trop grande quantité, à faire le hamster... L'ennui c'est que je n'en profite guère. Je me tape à peine un repas par jour, le soir. Du matin à midi et de midi à vingt heures, c'est l'alcool qui me tient debout, qui occupe toute la place. Je n'en suis absolument pas conscient. En surrégime, j'arpente Kowloon et la City, Yaumati, Nathan Road, Jordan street, Shangaï street, Temple street. J'achète n'importe quoi histoire de participer un peu à cette ambiance de brassage d'affaires. HK n'est qu'un gigantesque super marché. J'apprendrai plus tard que tous ceux-ci sont propriété de la Chine Populaire qui écoule ainsi sa production et que cette

immense banque à la façade illuminée, sans doute la plus importante de toute la ville, est celle de la Chine Populaire, et que l'eau douce qui permet à Hong Kong de vivre est fournie par la Chine Populaire. J'apprendrai que toute le monde ici se dit communiste, même les spéculateurs de la bourse mais que ce n'est qu'une sorte de protestation raciste et nationaliste et que derrière la courtoisie chinoise, il y a cinq mille ans de mépris pour les barbares aux longs nez; que derrière l'accueil et la gentillesse, il y a la rancoeur du colonisé; que derrière le sourire, il y a la jungle... Pourtant, quand il s'agit de commerce, chinois et occidentaux semblent s'apprécier. Même matérialisme, même pragmatisme, même réalisme... On en reparlera.

En attendant, je continue le tour des " bas instincts " qui flottent comme mazout irisé sur la surface des eaux du port et de la ville. Où en étais-je? Picoler... bouffer... reste le cul. Alors là, mon frère, plonge! Hong Kong est aussi, in fine, un gigantesque lupanar. Y a pas plus lupanar au monde. Cette ville serait même sous son déguisement de béton rien d'autre qu'un immense con que ça ne m'étonnerait guère. Seulement, faut s'engouffrer, faut explorer les trous de la termitière, faut se laisser houspiller au passage par les enseignes agressives ou les portiers persuasifs. Moi je suis froussard. De nature. Je dirais même viscéralement. Alors, j'angoisse de me faire plumer mon petit pécule, égorger le kiki, couper les couilles ou pire encore!

Bref, combien de whiskies secs pour venir à bout de mon Surmoi? De ma bonne éducation bourgeoise européenne? Après, le lupanar, on le voit plus très clair... Des culs oui! Ça je me souviens! Des filles à poil comme des sirènes de Copenhague juchées sur des comptoirs hexagonaux que hanta in illo tempore James Bond... intitulé suggestif du lieu : " The

Bottom Up ". Et puis, bien sûr, l'arnaque. Un japonais qui n'a pas encore bien compris s'évertue à marchander la passe... Avec une chinoise, c'est perdu d'avance! J'entends des chiffres astronomiques. Il doit être complètement bourré!

Je m'en désintéresse au profit du comptoir d'à côté où trône le cauchemar de mes nuits : une grande viande blanche d'outre-Rhin échappée sans crier gare d'un tableau de Heckel : les seins en oreilles de lapin mixomateux croulant sur de la chair molle et flasque toute bleutée par la lumière des néons. Toutes les faces-de-tirelire sont agglutinés autour et bavent... pas croyable! le charme exotique? Mais alors, eux, ils pensent quoi de moi qui reluque les ravissantes sylphides jaunâtres mais quasi asexuées, hanches de mec et tout petits nichons, installées par ailleurs et seulâbres? Que je suis pédophile?... Mystère et relativité!

Le reste de la soirée est un trou noir. Souvenir aux contours flous d'un français de Tahiti tout aussi givrassé que moi. J'ai dû faire des choses... portefeuille vide et taches de sperme. Témoignages impitoyables des aubes enjolivées par la gueule de bois.

Quand je pense que, quand j'étais petit, je voulais absolument me faire explorateur! Dans le jardin carré et emmuré que mon imagination (et ma taille) mettait aux mesures de la jungle, une caisse en bois de sapin qui sentait la cave et la poussière me servait d'abri contre les dangers et de nid à mystères. La passion de la cuisine était déjà là aussi. Trois feuilles d'oseille, une casserole en alu et un peu d'eau suffisaient à évoquer dieu sait quel festin cannibale. On ne fait jamais que tenter de couler dans le réel des rêves apparus très tôt. Y a t-il un destin? Est-on programmé, fabriqué pour quelque chose? D'où vient cette complicité quasi innée avec telle personne, tel lieu ou telle situation?

Méditation au fond d'une bouteille... Quelle importance après tout, pendant que je déambule pour la X^{ième} fois entre Yaumati et la City, Kowloon, Jordan Street et Temple Street? Si le petit garçon que j'étais pouvait me voir! Si du fond de la caisse qui lui servait de case exotique, sous le vieux casque de l'Afrika Korps qui lui donnait des airs de Stanley, son fusil à bouchon sous le bras, à la ceinture les feuilles d'iris qui lui servaient de machette; si le redoutable et réputé traqueur de chats, échappant pour un instant à sa rêverie héroïque pouvait me voir! Voir cette éponge absorbant indistinctement alcool, ambiance, flashes visuels, odeurs, ...

Je me fous de la solitude. Je marche. Je regarde. Il n'y a pas un endroit où l'oeil se pose qui ne m'émerveille. Pas une épicerie, boucherie, restaurant de plein air qui ne méritent la photo. Une de ces somptueuses diapositives avec lesquelles on ne peut s'empêcher d'emmerder à longueur de soirée des amis que seule la bienséance empêche de se tirer au plus vite.

Cette ville se visite à pied, je l'ai déjà dit. Ou alors on perd l'essentiel. Gauche-droite, gauche-droite! Le ferry, Wanchai, Victoria Peak, la City, retour à Kowloon, Yaumati, balancement pendulaire, le pied gauche en Chine, le droit à Londres. Toute mon ambiguïté, tout mon désir de synthèse de plus en plus flou, de plus en plus vague, se mesure ici du bout de mes semelles. Combien de boîtes de " Shangai beer ", au kilomètre? Retour à l'hôtel, siestes, dodo, sommeil lourd. En fait, je cuve. Et rebelotte : gauche... droite, marchandage, shopping. J'ai mal aux plantes, mon frère, celles des pieds, celles qui sont plus friables que l'asphalte. Le goudron dur use les semelles jusqu'aux rotules. (Coup d'oeil attendri et reconnaissant à mes godasses). Dans Kowloon, impossible de se perdre. La ville se prend pour une arête de cabillaud, elle en respecte en tout cas la structure... Tout commence à s'entrechoquer dans ma tête, dans mes yeux. Kaléidoscope fou... emporium dément où l'on peut tout acheter, tout vendre, même son âme... Ça a dû m'arriver, je sens que je perds pied. Pêle-mêle : La vieille qui me chasse à coup de canard vivant parce que l'objectif du Minolta se fait insistant, le " typhoon " qui menace et rend plus gris encore le béton des buildings. Un exemplaire du " Soir " qui traîne dans un restaurant... Crise politique chez moi... Encore? Je m'en fous... Les boutiques à horoscope... Le bruit omniprésent du mah-jong... Les bosses à mon front chaque fois que mon crâne heurte le plafond de l'entrepont du ferry. (Vu leur taille, ça

n'arrive pas aux chinois)!... Un journal encore : les exploits des pirates! Ça ne donne pas envie de prendre la mer.

Pourtant, le lendemain, en route pour les îles de la rade et les reflets irisés de la mer de Chine! Je plonge dans l'entre-deux-guerres exotique. Il ne manque au tableau que la canonnière. Le vieux bac qui bat péniblement de l'hélice entre le wharf en bois de l'île de Len-Tau et l'estacade pourrie de Peng-Chau, ressemble, tout en blanc qu'il est derrière ses fleurs de rouille, à une de ces antiques dessertes en fer forgé ouvragé que, dans mon enfance, on avait déjà transformé en jardinières. Je regarde autour de moi, à la recherche de l'éternel écrivain alcoolique et British qui, comme à KL, me semble de rigueur dans le tableau, mais rien que des têtes de melon de Halloween! A terre, l'ambiance Tonkin 1925 continue. Il fait étouffant et le whisky se fait rare au fond de ma flasque. J'arpente un village. Petites maisons basses. Un truc chaud me passe sur le pied : juste le temps de voir disparaître le cul et la queue d'un énorme rat. Whawh! Mon frère! Le pied! La Chine à l'état pur! Celle d'avant la civilisation! Toute la rue bruit du claquement des pièces de Mah-Jong. Je demande à un indigène de me rafraîchir le gosier... Misère! Difficile de faire comprendre que le thé, moi, vous savez... Vous n'auriez pas un truc un peu plus raide...?

Et merde! Dieu sait ce qu'il m'a fait boire! Ça tient le milieu entre l'essence super, le sirop pour la toux et le détergent à vaisselle... Beuaark! Ça monte vite et fort à la tête. Ça me convient. Moi qui ai vécu la ville à cent à l'heure, ça me greffe en douceur sur le rythme lent d'ici... Relax! L'île est petite et dans la rue principale, les gugusses qui fêtent dieu sait quoi en se déguisant en dragon et en tapant sur des casseroles me les broutent. Je fuis donc derrière les maisons. Y a des chouettes jardins... très chouettes même. Avec des grandes fleurs volantes, d'immenses papillons noirs à taches bleu électrique qui narguent les fleurs statiques : les lourdes grappes mauves, jaunes, rouges.

Le retour sera nocturne avec petit somme sur le pont du rafiote. Les étoiles défilent au rythme du diesel. Moi je somnole. Dieu que c'est chouette quand je réussis ce rare tour de force de me maintenir entre deux eaux toute la journée. Juste assez imbibé pour flotter avec évanescence, pour frôler le réel, pour sous-mariner dans le plaisir d'être. Pour une fois, pas bourré au point de ne plus rien voir, de me cogner la tête contre tout : le sol, mes poings, le ciel, les murs, la gueule des autres. Aujourd'hui, pas d'effort à faire pour tenir debout, pour essayer de me rappeler où je suis... Rare performance!

Ce soir, à l'hôtel, coup de téléphone en Belgique. Ta voix, proche à toucher! Trois minutes! Dieu que c'est court. Tout de suite l'angoisse du silence, la frustration brutale, intense. Qu'est ce que je peux faire, me branler? Bête à pleurer! Qu'est-ce que je grenouille ici, loin de mon beau petit pays plein de riantes épicerie pleines de bibine, bien rangées tout autour de ton con comme un écrin? Merde! Faire monter une bouteille, brancher la radio, vite avant de déconner hallucinatoirement!

- Tout de suite, Monsieur Elerco!

Ça, c'est le garçon d'étage qui n'a jamais pu déchiffrer mon nom correctement...

Et voilà : à la radio, cours de musique sur Gershwin. Le speaker n'a pas peur de dire que si on n'aime pas tel ou tel type de musique, c'est qu'on ne s'aime pas soi-même ou qu'on n'aime pas la société où on vit... Seigneur! J'ai donc bien quitté les paradis tropicaux de l'ennui. Ici, ça cultive, ça cultive! Ecoute-moi ce mec comparer, exemple à l'appui, la musique du Gamelan et celle de Debussy! C'est vrai que j'y crois à cette rencontre culturelle avec l'Asie. J'en tirerai peut-être quelque chose de bien pour mes peintures...

Déconcertante rade des plaisirs! Je pensais trouver en Asie le chemin de Dieu, j'y trouve plutôt un art de vivre. Là où je croyais trouver le Tao, je trouve Confucius, la philosophie du quotidien, une sagesse de petits bourgeois enrobée de rationalisme à la Alain. Un vague sentiment religieux subsiste cependant sous le crâne du chinois moyen. Très intéressé. Les ancêtres étant surtout chargés de favoriser ce mirage aux alouettes attrape-chinois : la chance. (En tout chinois, il y a un joueur bien éveillé). La chance! On ne sait pas très bien ce que c'est. C'est rouge, ça demande de dépenser beaucoup d'encens pour gagner beaucoup d'argent. Ensuite, si on a bien fait ce qu'il fallait, on réussit et on se sent très content. On peut passer au deuxième pivot de l'existence : la rigolade. Aussitôt expédié le conformisme préalable, l'humour et le rabelésianisme reprennent le dessus. Voyez-les passer à table : " Non, après vous, je vous en prie " ! Et puis voyez-les manger... no comment!

Et le tao?... Quel tao?

Et les dieux?... Quels Dieux?

Il y a peu de temples dans Hong Kong. D'ailleurs le chinois est si adaptable qu'il peut avoir plusieurs religions en même temps... Au cas où. Sa relation à la divinité est en quelque sorte commerciale... Ou peut-être n'ai-je rien compris et s'agit-il d'une divinisation du commerce? Quant à l'amour du prochain... Il ne fait pas bon être mendigot à Hong Kong! Par contre, j'ai rencontré un poète un peu illuminé qui élucubrait à même l'asphalte du trottoir et se faisait plein de pognon : paradoxe! Autre paradoxe : comment arrivent-ils à faire autant de mômes en étant aussi pudibonds?

Bon, il faut bien s'arracher à tout ça. Demain je quitte la capitale du business pour le paradis socialiste qui m'appelle, là, de l'autre côté des collines. Hong Kong est le trou d'une serrure. En regardant à travers on voit la Chine, il faut passer la porte, lâcher les amarres de ce qui me reste d'Occident. Je comprends mieux la phrase de ce russe, bourré de vodka comme un Stormovik pouvait-l'être d'explosifs et qui déconnait l'autre jour au " Bottom up " :

- Décidément ce que j'aime le mieux, en Angleterre, c'est Hong Kong!

Donc, je suis allé chez Mao... Il vivait toujours à l'époque. Même si, la révolution culturelle l'a montré, il avait déjà de fameux charaçons dans le potager à concepts.

Ben, c'est long! D'autant plus long qu'on sait la frontière à portée de main, là-bas au bout des " new territories ". C'est long parce qu'on m'a envoyé par la porte de service : hydrofoil jusqu'à Macao. J'y entrevois à peine les vieilles maisons coloniales perdues dans les buildings. Assez pour regretter de ne pouvoir m'arrêter. Puis tout de suite, passage de la frontière. Simple formalité... rien de tellement plus compliqué qu'à n'importe laquelle de nos frontières du soi-disant marché commun. Visa obtenu facilement, accueil rigolard et chaleureux, mise en garde de mon premier garde-rouge :

- Change pas trop de devises mon gars, y a rien à acheter par là ". Il se fend la pipe d'un merveilleux sourire :

- Voulez-vous pas le visa sur un papier à part? Vous savez, nous on s'en fout, mais, dans votre passeport... si vous voulez ensuite aller aux Etats-Unis, ça fait mauvais genre.

Merci du conseil!

Mon cul dans le car sur une route qui prend déjà des allures de piste. Cette fois, c'est la grande aventure! J'angoisse un peu. J'ai des regrets antespectifs... J'ai si peu de temps devant moi et devant moi également... une immensité. Des tas de régions, des tas de cultures, étalées sur cinq mille ans au moins... Moi que la diversité du réel rend fou faute de l'embrasser en entier, je suis servi!

En attendant, mon bus-shaker cahote à dos de rizières. C'est tout plat et plein de riz... Tout vert à perte de vue. Soudain un guide (tiens, d'où il sort?) se met à gloser : " A votre droite m'sieurs, dames : du riz. A votre gauche du riz... Ah! voici un arbre à lee-chees... zoom... où çà? déjà passé? les enfants vont à l'école à tel âge... à votre droite la ligne électrique, à votre gauche... " Stop! Je ferme les écoutilles... Patience, on finira bien par arriver quelque part. Bon, je sais que je n'ai pas une éternité à passer en Chine, et, vraiment, la visite guidée... à moi de choisir l'endroit du premier contact. Voilà presque une journée qu'on roule, pourquoi pas plonger au hasard? Vont-ils me laisser faire? Puis-je? Que sais-je?

Je m'arrange avec un jeune français sympa qui partage ma banquette d'inconfort. Au prochain pipi, si le cerbère cicérone prend les présences, il lèvera la main deux fois. C'est trop enfantin... Ça ne marchera pas... Et pourtant, si! le bus s'en va, me laissant en rade à l'entrée d'un petit village pas trop propre que le guide a défini comme une " commune populaire ". Encore un truc que j'aurais jamais osé faire si je n'avais pas été un peu " shooté ". Maintenant, je dégrise un peu. Qu'ai-je fait?...

C'est toujours comme ça, sur un coup d'instinct, je me mets dans une situation irréversible. Ça empêche les regrets et ça rend la trouille un peu dérisoire. Ouf donc! Allons-y! Un p'tit coup à ma fidèle compagne laquelle ne manque jamais de me distiller ce qu'il faut pour conforter mon courage et... en avant! Très vite un quidam sort d'une maison, deux, trois... en un instant, je suis entouré. Homérique! Je suis tombé du ciel en plein bled! Pas un des cul-terreux de l'endroit qui parle une langue que je puisse comprendre... Mais quel accueil! On me tâte, on me sourit, on me rit, on me claque dans le dos, on me retourne la veste pour voir comment c'est cousu, on se confond en excuses, on me tend du thé, plein de thé, beaucoup de thé, beaucoup trop de thé, je souris, je trébuche, je me laisse porter... vers où? Je n'y comprends rien. Où est passée la réserve naturelle des chinois? Leur tact, leur discrétion, voire leur méfiance? Et puis qu'ai-je donc fait pour être ainsi fêté? Emmené, poussé, tiré, j'ai fini par me trouver en face d'un gus en uniforme... enfin quelque chose qui pouvait y faire penser au-delà du négligé de la tenue. Il engage tout de suite une conversation qui prend vite des allures proprement surréalistes. Trois mots d'anglais par ci, noyés dans beaucoup de gestes par là, et un océan de petits dessins qui surnagent au milieu... Miracle, on s'est compris!

J'ai réussi à faire savoir à ce responsable (responsable de quoi? de qui?) ma dramatique situation de naufragé... le car arrêta pipi, moi pipi, le car lui pas pipi... parti le car! Alors voilà, moi ici, quoi faire? Le public lui, n'a pas compris tout de suite. Il leur traduit. Mais alors, c'est le délire, le fou rire intégral... Merde! C'est vrai que je dois avoir l'air d'un con!

- Bon, toi quoi faire? car suivant? Dans huit jours...

Super! Juste ce que je voulais. J'avais craint qu'une jeep de flics ou un autre truc, du même genre ne me reconduise à la frontière. Peut-être qu'ils n'ont pas de jeep! Le bled a l'air tellement perdu... Ont-ils seulement le téléphone? Je comprendrai plus tard qu'ils avaient et l'un et l'autre mais que leur envie d'exotisme et de rencontre valait bien la mienne. Ils ont d'ailleurs sans doute couru quelques risques en me gardant là.

Je vais donc pouvoir rester un peu. Seulement voilà, on ne reste pas comme ça à rien foutre, qu'est-ce que je fais faire? Ben, pas grand chose! Pas grand chose pour des gens dont le problème est au ras des rizières, même pas aider l'institutrice... (j'aurais bien aimé, elle est à croquer). Alors on m'a envoyé laver la vaisselle à la cantine... Je ne l'ai jamais regretté. Pour Wang d'abord. Wang le merveilleux, l'omnipotent, le raffiné, le chaleureux, le stable, le drôle, le formidable Wang. Dieu de la gourmandise, génie du wok, empereur du canard laqué, roi des baguettes. Ensuite pour la cuisine de Wang. Mais c'est une autre histoire (d'amour). Pour l'instant la vague humaine m'a repris. Une vague que j'imaginai médiatiquement couverte de bleus de chauffe et colletée de Mao... Mon œil! Débraillés, chapeaux de paille et larges culottes noires sont à l'honneur. Des bleus de chauffe, je n'en verrai pas un seul, jamais. Il paraît que c'est plus courant dans le nord. Et nous

sommes dans le sud, le deep-south, d'où ce côté Jean-Foutre bien méridional. Pendant qu'on marche là, entouré de mon escorte gesticulante, autant raconter l'anecdote que les chinois livrent à l'étranger pour lui faire comprendre leur diversité :

Un grand hôtel, un ascenseur (un seul). Arrive une troupe de cantonnais : ça rebondit, se tire, se bat, crie beaucoup et... l'ascenseur reste à quai. Un autre jour, arrive une troupe de pékinois qui n'arrêtent pas de se faire des politesses, des après-vous, des je n'en ferai rien et le lendemain l'ascenseur n'est toujours pas parti. Quand enfin arrivent des gens de Shanghai. Ils se mettent en file, montent chacun à leur tour et l'ascenseur démarre enfin.

J'apprendrai donc que, comme en Europe, la spontanéité du comportement est en rapport direct avec l'échelle thermométrique et qu'il y a autant de différence entre un chinois du sud et un chinois du nord qu'entre un marseillais et un lapon. Je m'attendais aussi à un contrôle constant, à être tenu à l'oeil comme un affreux impérialiste, au minimum à un souci un peu plus appuyé quant à ma situation irrégulière. En réalité tout le monde s'en fout. De cela et du reste. Je m'attendais à voir les gens passablement enrégimentés, très organisés et tout et puis... et puis... c'est plutôt le joyeux bordel et le règne du " take it easy ". On se fait de fausses idées, même sur la fameuse politesse chinoise... On en reparlera.

En attendant, tigre de papier, objet de curiosité de la part des indigènes, je me ballade... c'est amusant ça, quand votre regard de touriste se retourne et que c'est vous, tout à coup, qui êtes au centre du zoo.

Bon! Là-dessus, tout le groupe s'arrête net devant une façade grisâtre et peu engageante, une inscription sibylline au fronton. La porte s'ouvre, et je le vois tel qu'en lui-même, Wang le sus-nommé, le fendoir encore à la main...

Je dormirai par terre chez lui sur une natte et pour prix de son hospitalité, on me fera le rare honneur de me laisser récurer la vaisselle qui a contenu les savantes préparations de ce dieu lare des fourneaux. J'avais cru payer mon séjour en devises et me les rouler... autre surprise : ça n'intéresse personne. La Chine n'est pas une pute. Elle ne s'achète pas. Je dois vraiment apprendre le quotidien avec elle.

Grâce à un providentiel lumbago, guéri miraculeusement après le passage hebdomadaire du car, je resterai quinze jours en son instructive compagnie, gagnant mon riz dans une espèce de restaurant, où, sur les tables rondes traditionnelles à dix places, en échange d'un ticket vert, viennent manger midi et soir des travailleurs sortis on ne sait d'où et repartant très vite on ne sait où.

Je me suis donc mis au boulot. Avec Wang, ça n'a pas été tout de suite le coup de foudre. D'abord, la barrière de la langue. Mais c'est étonnant comme on arrange vite ça à coup de petits dessins, de mimiques, de gestes qui deviennent aussitôt un

code. Ensuite, visiblement, je l'emmerdais un peu. Poli mon Wang, aimable, mais d'une politesse, d'une amabilité qui sont autant de marques de distance. La glace n'a fondu que peu à peu. C'est mon admiration qui a dilué son flegme, mon adhésion, totale, immédiate, irrésistible à cette cuisine merveilleuse, cet art de déguster en accord avec le cosmos, de bouffer avec les yeux et le nez autant qu'avec le palais... Subtiles harmonies et contradiction du yin et du yang, je vous sens danser sur mes papilles!

Après le travail, Wang mettra les heures du soir à profit pour m'initier à l'art savant de la découpe, au jeu subtil de cuissons quasi alchimiques, à la complémentarité des couleurs, au jeu des saisons, à l'équilibre diététique. Et qu'on ne vienne plus jamais me dire que la cuisine chinoise est longue à préparer ni qu'elle coûte cher! Un peu d'organisation et la maîtrise de ce redoutable instrument qu'est le fendoir lui donnent, quand c'est nécessaire, des airs de cuisine express qui n'en assassinent pas le raffinement pour autant. Quant au prix : le niveau de vie et si bas ici et le combustible si cher que les cuissons par exemple, sont le plus souvent réduites au minimum (grâce à la fameuse découpe en tout petits morceaux).

Donc, plus mon initiation progresse et plus Wang se socialise. Il devient même franchement cordial me révélant tout un pan inconnu de l'âme chinoise : le côté rigolard, blagueur, truculent. La gastronomie gaie. J'imaginai, ô Candide, toutes sortes de chinoiseries aussi rituelles que compliquées, toute une calligraphie de courbettes et de baguettes, tout un cérémonial gourmand en guise de préalable. Mon oeil! Les politesses préliminaires (strictes il est vrai) terminées, c'est la joyeuse ruée à l'engouffrement. Le bonheur des convives finissant par éclater par en haut et par en bas, si j'ose ainsi faire subodorer de bien triviales réalités.

Ce n'était pas là ma seule illusion. J'avais imaginé aussi un village plein de couleurs. Or les maisons sont vieilles, gris sale sur le vert ondulant des rizières. Pour la plupart : quatre murs, quelques mètres carrés, un toit... Je longe les façades pour aller faire les courses vers le sud à la coopérative des pêcheurs et vers l'ouest pour aller chercher les monstrueux pékin ducks de quatre kilos à la ferme d'élevage des canards... Un spectacle ça! Des milliers et des milliers de canards blancs en semi-liberté sur un bras du lac et le berger à canards qui les surveille de sa barque, philosophiquement assisté d'un chien impassible.

Parfois, je vais au " supermarché " à Canton. Ça ressemble plutôt à un caravansérail mais là n'est pas l'intérêt : j'ai, entre les deux bus, le temps de flâner dans les faubourgs. Ça recommence : les échafaudages en bambous, la lèpre toute italienne des façades masquant la coquetterie des intérieurs et puis la rue, l'incomparable rue chinoise avec, au milieu, princesse du trottoir, ma petite marchande de cigarettes, celle qui rit tout le temps pour dissimuler la gêne que lui cause mes grosses coupures. Evidemment, à quelques centimes le paquet, j'ai tout de suite l'air de Crésus. Les chinois fument comme des volcans! Pourtant, avec ses trois mille francs belges par mois de moyenne pour six heures de travail par jour, le paysan de

mon village n'a pas de quoi griller le havane... Le paysan privé, lui, (puisqu'il y en a encore), travaille beaucoup plus et gagne encore beaucoup moins! Soudain, je comprends mieux certains aspects de la révolution culturelle. Un prof du secondaire se fait dans les douze mille francs belges par mois... de quoi se payer une bicyclette, un de ces robustes chevaux de labour à pédales dont les sonnettes sont un autre élément indispensable du décor de la rue... Aucune impression de misère cependant. Ni famine, ni mendiant, ni surtout arnaque... ouf!

Je suis bien dans ce village, n'étaient les odieux américains qu'un car dépose ici de temps en temps et qu'il faut faire fastfooder pendant que le moteur du car s'impatiente. Je suis bien, peinard, amoureux du temps qui s'égrène, épluchant mes racines de lotus comme une nonne égrènerait son chapelet. Tout le monde vit dans la rue ou dans le jardin, entouré de grappes de fleurs odorantes, enrobé de ces papillons hypermobiles, omniprésents et chatoyants qui me ravissent. Je vais parfois m'asseoir loin au bord de l'étang, là où ça grouille de petits poissons que les gosses pêchent par un trou ad hoc au fond de leur périssoire. Mon copain, l'écrivain calligraphe, habite là, à côté de la boutique d'un ébéniste. J'ai passé des heures à regarder courir la pointe sensuelle de son pinceau et j'en ai plus appris pendant ces séances de contemplation silencieuse que pendant trente ans de méditation sur le sens dans lequel tourne cette foutue planète. Imprévisible, mouvante sans être instable, sujette pourtant à de brutales ruptures, à de superbes déchirures, des dérapages artistiquement contrôlés, la ligne vagabonde. Elle inspire, expire, enfle ou s'amincit, court un zigzag agité, rebondit soudain quand au bout d'une droite lente et appuyée on la voyait s'enliser et mourir. Comment se fait-il que son charme opère si peu sur l'esprit occidental? Qu'on ne soit guère fasciné ici par cette empreinte instantanée et si physique de la vie immédiate, par cette photocopie de la fuite du moment présent? Seuls Dotremont, Alechynsky... et encore... ont-ils vraiment perçu et utilisé la dimension mystique de la calligraphie? Peut-être est-ce à cause de ce fond philosophique occidental qui privilégie l'unique et le stable, alors que toute la pensée orientale est tentative de sacraliser la fugitivité du mouvement. Là, toute la démarche pose en ultime vérité l'engendrement dialectique, le jeu des causes et des effets : la transformation permanente, le déséquilibre même, puisque lui seul est moteur... voyez la marche, cette succession bien orchestrée de porte-à-faux. Un organisme en " équilibre ", c'est-à-dire stable et immobile n'est-il pas " in articulo mortis " ?

Tous les peintres abstraits (et tous les calligraphes chinois) vous diront que ce qui donne la vie à la toile, c'est un certain " inachevé "... Savoir arrêter le jeu à temps pour que, sans pourtant tomber, l'échafaudage des lignes, rythmes et couleurs, soit comme sur le point de le faire, suspendu un pied dans le vide. Dans cet espace clos, dans ce trou entre deux instants, souffle alors l'âme de l'absolu, l'essence même de la vie. Le pinceau qui virevolte comme une star du patin sur glace donne une extraordinaire leçon : le mouvement est. La souffrance est. Et c'est la même chose : l'accouchement, la désorganisation créatrice, le passage obligé vers la forme

nouvelle, la crête mouvante de la vague, l'équilibre aussitôt rompu et aussitôt autrement reconstruit.

De même, le voyage m'apprendra à naviguer à la voile bien plus qu'au moteur; à savoir lâcher le confort et la sécurité des ports, inventer l'art d'utiliser les courants plutôt que chercher la force de les remonter. Mais aussi savoir lâcher la prise de la main gauche avant d'être assuré de celle que va peut-être trouver la main droite... question de confiance... la trouille est telle, pourtant, qu'il faut le plus souvent un terrible choc pour accepter cet " à dieu va ", ce saut dans l'inconnu sans lequel aucun progrès n'est possible, un choc égal à la mort, une cassure qui, pour un temps, annihile la volonté et l'ego. Toutes les initiations du monde le répètent depuis que l'homme s'interroge sur la vie : mourir pour naître, perdre pour vaincre... résurrection!

Impermanence, art de funambule!... Il faudra donc lever l'ancre. Mais c'est un endroit que je quitte à regret, le coeur lourd, avec un peu le sentiment de commettre une erreur, ou plutôt, de retourner à l'erreur, à la balourdise; me disant qu'un jour, s'il faut que se règle d'une façon ou d'une autre le problème des différences sur cette planète, ça se réglera entre ce peuple du profond et celui du superficiel, entre celui de l'esprit et celui de la matière. Un jour, nous aurons à choisir entre la Chine et l'Amérique.

En tout cas, je ne sors pas de là intact. Dans le car qui me ramène à Hong-Kong, je suis agité du plus beau festival qui soit de remise en question. Marchander toute une journée quelques filtres d'objectif dans un magasin de photos achèvera de remettre à sa place mon approche de la différence. Le jeu du marchandage est en effet subtil. Il passe d'abord par toute une stratégie de la provocation, de la démonstration de force, de l'intransigeance. Faute de quoi on n'aboutit jamais à cet assouplissement, à cette négociation et finalement à cet accord basé sur une bonne connaissance de l'autre, sur la certitude d'avoir trouvé un égal et sur l'impression pour chacun de ne pas être le perdant... Le spectacle d'une australienne venue acheter un " pocket " m'a servi d'analyse : elle marchande peu, mal, paye trop cher. Le commerçant baisse alors lui-même le prix... mais avec quel dédain! Le soir, il se sera par contre lié d'amitié et aura bu le thé avec l'acharné qui n'a pas décarré de toute la journée pour une minable gain de Minolta. Le chinois n'aime pas perdre la face et méprise ceux qui la perdent, parce que ça le met mal à l'aise, comme une obscénité. C'est pourquoi il ne dit presque jamais formellement " non ". C'est une incongruité. Il faut laisser à l'autre une porte de sortie... toujours!

Du coup, même ma conception de l'aide au développement en a pris un coup. Ici, je renoue avec mes racines. Moi qui ne me suis jamais senti de nulle part, qui ai hurlé de rire devant les mots nation, patrie, pays, me voilà piégé dans la reconnaissance de ma culture qui me pénètre comme à contrario. J'avais entendu en Inde des propos très durs sur l'aide occidentale. Je ne comprenais pas. On nous priait de nous mêler de nos propres affaires... tout en nous pompant cyniquement (et avec

quel mépris) ce qu'il y avait à pomper. Dans le tiers-monde, l'esprit de dialogue ne fait pas toujours recette. D'abord, le sentiment d'appartenir à la plus vieille et la plus raffinée civilisation du monde enlève tout complexe d'infériorité au chinois, même balayeur. Ensuite, le chinois est un grand pragmatique. Il n'en a rien à foutre du dialogue avec les barbares venus du couchant. Il y a autre chose à faire : du commerce par exemple, de la survie peut-être.

Donc, si tu veux te faire un ami d'un chinois, fais avec lui quelque chose où il trouve son compte. Les sentiments, les mots, comme dans le couple, ça ne suffit pas. Seuls les occidentaux croient vivre et connaître quelque chose ou quelqu'un en lui donnant un nom. Cette valorisation de l'agir est telle qu'elle se marque même dans les loisirs... à Peng Chau par exemple, où il y a quelques plages, les occidentaux vont bronzer... c'est dans leur logique. Les chinois eux, y vont aussi, mais pour pêcher! La bronzette, ils méprisent un peu. Les gens du peuple ne nous ont ni appelés ni invités après tout. Alors il faudrait d'abord ne pas être là... Cela semble évident à tous sauf aux occidentaux, aux touristes US principalement, qui continuent à " faire comme si ". Il faudrait aussi être " grands " et ne surtout pas laisser percer nos motivations à base de culpabilités post-coloniales ni notre pitié suintante pour la misère. Ça n'est pas dans le système de valeurs de ce tiers-monde là.

La volonté de dialogue devrait être précédée de fermeté pour démontrer qu'un rapport de force égalitaire est possible. Mais justement, tout tient dans ce mot " égalitaire ". L'attitude que nous supposons généreuse passera pour faiblesse exploitable, motif de moquerie et de dérision. Les japonais, détestés pourtant depuis la guerre, savent ça d'instinct. C'est une des clefs de leur succès. Je me rappelle cet économiste hindou dont je suivais les conférences à l'AGCD et qui, devant de futurs " coopérants " prônait la rupture pure et simple entre le Nord et le Sud, disant que la seule aide au développement efficace serait de leur envoyer des armes pour nous taper sur la gueule. Avait-il, de leur point de vue, vraiment tort?

- Ah! Madame, on ne nous aime donc guère là-bas?

- Mais pourquoi diable, Monsieur, voulez-vous à tout prix qu'on vous aime?

Il va falloir faire très attention à ce que je dis! En Europe, des esprits bienveillants, explorateurs du monde, passagers de la diapo, partageurs de carême, tiers-mondistes du versement déductible et surtout gauchistes de la bonne conscience égalitaire vont me traiter de fasciste. Ils n'auront rien compris de mon propos... Pourquoi faut-il que toute idée généreuse, verse un jour dans sa propre caricature? C'est la tragédie de la religion de la gauche et de la droite. Salut à toi, dame bêtise... mais Brel l'a déjà dit beaucoup mieux...

CHAPITRE V : TOKYO

" Les grandes capitales se plaisent à exacerber les contrastes, à susciter les a priori et à mystifier les voyageurs étrangers. "

(guide bleu... de Manille).

Bon, ça recommence. L'habituel affolement de la transhumance. Quoi mettre dans le bagage à main? Quoi dans la valise pour ne pas dépasser les vingt kilos fatidiques? Et puis : Tokyo!... Pire que la jungle! J'ai un peu la trouille. Comme chaque fois je la soigne au whisky free taxes. Cette fois pourtant, il n'y a pas tellement de quoi. J'ai téléphoné aux copains et, pour une fois, je suis attendu.

Je ne sens plus mes pattes. Ou plutôt si... ça me fait mal, ça tire dans les tendons... Fatigue musculaire ou déjà la polynévrte du soifneur? C'est pas dans le zinc bondé de la Japan Airlines que je vais pouvoir la soigner. Recroquevillé, les genoux sur les oreilles m'empêchant d'entendre le traditionnel : " Attachez vos ceintures... gna gna gna, zone de turbulence... gna..gna ", je contemple les îles volcaniques du sud de l'archipel... des taches, des blessures rocheuses sur le jade impassible de l'océan. Les sources de la peinture orientale me sautent aux yeux.

Trop brève, la contemplation. Tout à coup : les roues sur le tarmac, les pieds sur terre, la gueule dans le béton! Narita. Le nouvel aéroport flambant neuf, enjeu d'une sanglante guerre d'usure entre les forces de l'ordre et les écolos bridés! Une triple enceinte de barbelés avec contrôle d'identité! Tokyo est à plus de cent kilomètres. Je me sens à nouveau un peu perdu. Mon hôtel est coincé entre la deuxième et la troisième enceinte. Welcome to Japan!

Confort anonyme, pour changer! Qui dira l'ennui mortel que secrètent, particulièrement entre dix-huit et vingt heures, les alvéoles de béton de luxe où les termites voyageurs louent (cher) le privilège de passer la nuit. Encore une leçon du voyage. Prendre le temps, rester disponible. Si quelque chose se présente, on fonce. Si c'est l'ennui mortel, on se repose, on se roule en boule, on attend. Pour sortir de là au plus vite, je compte sur mes amis japonais, quelques étudiants et un chirurgien dont je me suis occupé lors de leur séjour en Europe et qui se sentent poussés à la réciprocité. Quand au service : tradition anglaise et discipline allemande. Gai! Mais gai!... Je râle! Mes copains ont l'air de traîner un brin pour me trouver un logement... je subodore que leur désir (leur obligation ?) de bien faire va me peser. Je passe la journée à marcher dans le no mans land entre les enceintes... et je finis par dénicher un coin survivant d'avant les grandes bagarres, un petit morceau intact du Japon d'hier : adorables petites maisons noyées sous les fleurs et toutes

frémissantes de libellules. Un petit vent tempéré. N'était le boucan des jets cela aurait un petit air de paradis. Mis en joie et en appétit de japonaiserie, je m'enhardis à sauter dans un bus pour Tokyo... Aïe Aïe Aïe mon frère! Spontanéité pas bon! imprévu forbidden! Où te crois-tu? Premier check point : j'ai pas mon passeport : la gueule! Mais je sors, alors on s'en fout... Deuxième check point : idem ... Trajet inter-mi-nable. Une heure et demie plus tard, je suis à l'air-terminal... trop tard, soleil couché. Tout est fermé dans le coin. Retour par le bus privé de l'hôtel, puisque sans passeport on me refuse cette fois l'accès au bus régulier... Et ça recommence : deuxième check point : pas de papiers!... fouille... engueulade saupoudrée de politesse glacée. Premier check point... rebelotte... En quarante - quarante-cinq, l'axe Tokyo Berlin devait reposer sur un coup de foudre... On a dû se reconnaître au premier contact... En attendant, je ne suis pas Andréas Baader... Mais allez donc le leur expliquer. Pour me consoler, ce soir, je plongerai dans les délices de la cuisine nipponne : poisson cru gras, poisson cru pas gras, légumes crus, légumes cuits. Sept petits plats décorés comme des jardins.

Enfin, au matin, coup de téléphone de Keïko : je pars demain... D'abord Tokyo puis Yokohama. Enfin! Il y a des endroits qu'il est difficile de quitter, d'autres où il est décidément difficile d'arriver. En attendant, pour patienter, soirée bouffe, à nouveau. Gueuleton à la française cette fois, sur le toit, en compagnie d'un grec un peu pédé et un peu fou qui, malgré mon mutisme obligé, s'obstine à me prendre pour un autre grec. Est-ce que j'ai une tête de grec? Bon! J'ai bien bouffé en l'écoutant baragouiner. On peut rigoler de l'esprit d'imitation des japonais, leur imitation de cuisine française en tout cas, me paraît très concurrentielle par rapport à l'originale. Hurlez gastronomes de clocher, épicuriens de la courte vue! Il y a de grands musiciens classiques japonais, mais je ne connais guère de musicien européen grand praticien de la musique japonaise ni d'hôtel occidental avec une carte de spécialités nipponnes aussi affriolantes. L'intelligence, le goût de la différence, serait-ce à sens unique?

Nuit agitée : Rêves, cauchemars... c'est fou ce que l'inconscient s'agite en voyage. Je n'ai jamais tant rêvé. Jamais non plus, je ne me suis autant senti, au réveil, libéré d'un poids oppressant. Comme si tout ce mic-mac de réémergences de l'enfance, ce règlement de compte avec les refoulements de mon agressivité, cette prise de conscience que mon nomadisme est une angoisse que seule une femme peut apaiser; cette certitude qu'à terme cela crée une dépendance; que je ne suis pas fait pour vivre seul; comme si tout cela en se révélant, produisait une catharsis, une grande lessive et le sentiment exaltant d'être enfin " moi " sans fatigue ni culpabilité.

J'ai donc le sourire pour la visite de Tokyo en compagnie de ma jeune Geisha. Temple zen. Horoscope (excellent). Truffes au chocolat à la pâte de haricot rouge (haïssable). Visite aux copines dans un minuscule bureau en sous-sol qui sent le renfermé (claustrophobissime). Impression de labyrinthe, de fourmilière. Seul, même avec un plan, je me serais perdu : les rues n'ont pas de nom et le reste est

écrit en signes cabalistiques. Bouffer... encore... dans un petit resto traditionnel. Une heure et demie assis sur les talons. J'ai l'impression que mes tendons vont céder mais je continue à sourire héroïquement à la petite Keiko pour masquer la gêne que me cause le fait qu'elle me serve. La pauvre ne mange même pas et... c'est elle qui m'invite!

Je commence à concevoir, crampes aux mollets aidant, que le japonais valorise l'effort et la souffrance. Au fond, c'est un peuple anal, aux antipodes du chinois oral, rigolard et jouisseur. Et puis, peu à peu me gagne la certitude d'être tombé sur la planète mars : se déchausser pour entrer partout, passe encore, mais veiller à disposer la pointe de ses chaussures vers l'extérieur!... S'habituer aux portes qui s'ouvrent systématiquement à contresens, à cette politesse truffée de " sorry ", de " thank you " à courbette avec la mèche à la Hitler qui balaye le tapis... Politesse-couvercle : celle qui recouvre et inhibe une hyper-violence sous-jacente mais omniprésente dans les médias : brutalité extrême sans même jamais cette impression de second degré, de clin d'oeil, qui fait tout le charme du Western par exemple. Il y a un côté refoulé, un étrange sacrifice à l'exigence la plus stricte de la morale grégaire qui me fait penser à l'Angleterre victorienne. L'humour en moins, hélas!

Trêve de philosophades! La pire des incongruités n'est-ce pas cette difficulté, dans les restos traditionnels, à se faire servir du vin, de la bière, ou quelque chose qui conforte le coeur et fait pétiller l'esprit? L'alcool ne fait pas partie de la cuisine. Le pousse-thé est inconnu... Mais il y a toujours, comble d'hypocrisie, un bar ouvert juste à côté! " Sayonara et Aligato, sir! "

Ensuite, voyage au bout de la nuit. Un univers bétonné et cauchemardesque... Le quartier nord de Bruxelles en pire et en plus grand avec un peu de Bronx dedans pour faire joli. Des kilomètres de taxi pour rejoindre le Riokan où je suis sensé goûter au charme de la quotidienneté. Une toute petite maison, dans le quartier de Shinjuku. Cinq cents balles la nuit. Enfin un truc abordable! Exotisme garanti en prime. T'enlèves tes godasses dans le hall (... et si on me les piquait?) T'enfiles des sortes de babouches (... ils n'ont pas osé t'imposer leur tabouret plantaire, eu égard à tes arpions fragiles). Tu laisses déjà les babouches à la porte de papier huilé de ta chambrette. Tu rentres dans ta cellule toute nue : seuls un tatami, une table basse de quatre-vingt centimètres carrés, une petite boîte de vingt centimètres carrés, un petit miroir dedans; une natte, une cassette, une télé, un téléphone, le tout jonchant le sol. Une nana toute enkimonée t'apporte le thé à tout petits pas. Mimiques suggestives pour te dire de te mettre à poil... Oh là là, je vous vois venir! Les fantômes, les geishas, branlette, T.V.A. et service compris!... Rien du tout! Il faut que je m'enkimone moi aussi. Pas question de grenouiller ici, costumé en cousin de Tchatchès¹. Bon, j'assume! heureusement que le miroir est tout petit... j'ai l'air d'un con! Quoi faire d'ici demain? Il flotte dans tout ce truc une vilaine odeur de latrines. En suivant les effluves, je les trouve. Ici, l'expression " aller à selle " prend tout son sens! En l'occurrence celui d'une sorte de selle à chameau surélevée.

Acrobatique! Ici, heureusement, il n'y a pas de miroir parce que, tu vois, là dessus, avec le kimono retroussé...!

D'ailleurs, tout est à cet avenant martien. T'as qu'à vouloir prendre un bain, tiens. Un bien de chez nous, mousseux, tiède, intime et solitaire, où ta croûte de crasse ramollira et se dissoudra lentement... Cochon d'occidental! T'auras droit à un bain hygiénique (parce que tu te seras lavé au robinet avant), relaxant... (traduire bouillant), et distrayant (parce qu'avec le nombre de singes nus des deux sexes en train de mariner en ta compagnie, tu risques pas de manquer de sujets d'intérêt, même que t'es un peu envahi).

Coincé entre les gigantesques fesses et les tétons idem autoflottants d'une mémère qui tricote d'une part, et le coussin gonflable de deux mâles glabres et hilares qui disputent là dessus une partie d'échec, je médite sur l'individualisme forcené de mes pareils, sur leur manque de savoir vivre en étroite société et sur leur goût étrange de la " privacy ". Désormais, je m'attends à tout et même encore au contraire. Je suis au pays fabuleux du soleil levant : une fourmilière revue et corrigée par Mel Brooks et les Monthy Pythons un jour de cuite particulièrement virulente. On en viendrait à faire le poirier pour essayer de trouver un sens au monde ambiant.

La nuit qui suit va être vache : insonorisation inexistante, odeur et bruits de toilette, je cause dans mon enregistreur pour m'aider à passer ça. Il va me falloir trois jours pour m'y faire, pour commencer à me débrouiller dans cet univers étrange. Ici l'anglais ne m'est d'aucun secours sauf avec mes copains. Je ne peux ni parler, ni lire les omniprésentes inscriptions en caractères chinois, ni cette autre calligraphie purement japonaise à laquelle je ne pige que pouic! Au retour de chaque balade dans la termitière, un seul concept me saute à l'esprit : contraste. Choc permanent de deux mondes qui s'encliquettent sans se heurter pour faire tourner la machine sociale. Autour de mon riokan, par exemple, prospère un petit quartier quasi villageois, comme certains coins si provinciaux de Paris. Deux rues plus loin, c'est l'enfer du char à pétrole et le béton mangeur d'employés en costume bleu, chemise blanche, cravate bleue. Tout le monde ici porte un uniforme. Le costume occidental, détourné de sa fonction première, devient insigne de fonction. Gardien de parc? Casquette et salut à l'allemande! Tous? Oui, tous! Employés? habillés comme plus haut! Tous? Oui tous! Femme mariée? Robe diolaine. Oui, toutes! Un peu de variété dans les tons pastels cependant, suprême fantaisie. Quant aux retraités, ceux qui osent encore sortir ont revêtu le kimono des ancêtres et se baladent incongrus parmi les robots du métro!

A propos de métro, voilà bien l'exemple des difficultés quotidiennes qui attendent le pauvre plouc fraîchement débarqué là-bas... Quelle ligne prendre? Il y a bien un plan... légendé de caractères chinois! Combien de yens introduire dans le bandit manchot qui distribue les tickets? Je me sens illettré. Pas un agent humain à qui demander ne fut-ce que par signes un renseignement charitable, l'administration

n'en a prévu qu'un... à la sortie, et qui poinçonne des billets désormais inutiles!
Nipponoisement logique!

On a beaucoup glosé sur le Japon, sur le télescopage temporel des civilisations, mais toutes les exégèses et les qualificatifs superlatifs sont dépassés par une balade dans Tokyo. Y compris le qualificatif superlatif de ville la plus moche du monde. (Un authentique yankee croisé dans le métro m'a dit trouver New-York "riant" à côté de "ça"). Y compris aussi les souterrains commerciaux du neuvième sous-sol agglutinés comme de petites cités autour des sorties de métro, de quoi ne jamais voir la lumière du jour : appartement, ascenseur, métro, ascenseur, bureau, ascenseur, métro, courses au neuvième sous-sol, ascenseur, home street home! Y compris encore les autoroutes qui découpent la ville, l'urbanisme nul, la débauche de néons ou les panneaux lumineux qui vous préviennent juste à temps que le taux de CO ou de SO₂ va bientôt atteindre le seuil critique, histoire de vous permettre de sortir vos masques (sic!). Y compris enfin la tour copie d'Eiffel peinturlurée de hachures rouges et blanches pour faire joli-comme-un-chantier! Biggest than in Paris! Y compris les quelques temples, portiques, maisons d'avant guerre. Le Japon traditionnel ficelé dans une débauche de fils électriques parfaitement arachnéens.

...Enfin, pour parachever cette guirlande délirante d'optimisme, autant savoir que les Japonais sont les plus redoutables amis du monde, les plus dévoués, les plus conscients de leurs responsabilités, les plus empreints de sens du devoir et, last but not least, les plus collants. Nulle part autant qu'ici la célèbre prière n'a autant sa place : " Seigneur, protégez moi de mes amis, mes ennemis je m'en charge. " N'essayez pas de leur échapper. Vous leur feriez perdre la face! Or, de la face à la vie... vous ne voudriez pas avoir un seppuku sur la conscience, n'est-ce pas? Laissez-vous donc faire, dorloter, mener, conduire, entretenir, distraire, laver, nourrir... A partir de cet instant ma vie va se simplifier. Je ne serai plus jamais seul, sinon au petit coin!

Interminable trajet de nuit. Deux heures d'autoroute sans trace de campagne. Il est Oh30 et je me retrouve à Yokohama, grande banlieue industrielle et portuaire au sud-ouest de Tokyo. Je suis chez le Docteur Niwa. Un appartement parmi d'autres que mon chirurgien d'ami habite avec sa femme-reine et ses deux enfants-rois tout enkimonés. Salamalecs. Cinq minutes de patience. S'extasier sur les gnards. Tout à coup, surprise, Nia l'encarta qui s'était éclipsé, apparaît dans toute sa gloire ancestrale : kimono, socques de bois, resalamalecs encore plus révérencieux. En passant la porte, je viens de changer d'époque, de replonger dans le Japon traditionnel et millénaire. Me voilà gêné de mon jeans et de mon sweat... Le bon réflexe : enlever ses chaussures! Je surprend le regard approbateur de la maîtresse de maison appuyé d'un grand sourire itou. Le souper nous attend (Niwa et moi exclusivement) autour d'une table basse. On a écrit des tas de choses sur la cuisine japonaise. Moi, j'adore! Tant pour les yeux que pour la panse. Aussi classique que la chinoise est romantique et la thaïlandaise baroque. Raffinée, dépouillée et parfois... un peu inattendue.

Quant à la pause obligatoire pour déguster, j'ai déjà eu l'occasion d'en parler : c'est une monstruosité orientale et une sorte d'illustration de toute l'attitude japonaise devant la vie. Plus le repas est long (c'est-à-dire plus on vous aime) et plus vos jambes vous font souffrir le martyr sans que, bien entendu, un muscle de votre visage ne vous trahisse... Essayez voir, assis sur les talons pendant deux heures!

Je soupçonne ce salaud de Niwa d'avoir deviné par où je passe. Son sourire en dit long. Il finit quand même par me lâcher :

- Tu sais, chez moi, les occidentaux peuvent s'asseoir en tailleur! L'enfant de putain! Il aurait pu le dire plus tôt! Je subodore pourtant que j'ai encore, comme pour les godasses, passé une épreuve avec le satisfecit.

Or donc, grignotant, je rêve... Je vois Junko et Keïko, mes petites cicérones dont la prévenance va jusqu'à ne jamais quitter ma cigarette des yeux, des fois qu'il me prendrait l'idée d'en secouer la cendre tout seul... Je revois Keïko piquer le fard de sa vie (ce qui lui donne un joli teint d'abricot bien mûr) et bafouiller et se prendre les pieds l'un dans l'autre et ne plus savoir où se mettre parce que je me suis effacé pour la faire passer devant moi dans le hall de l'hôtel! Le Japon serait-il le paradis des machos? Le saké aidant, j'ose, j'incongruise, je plonge :

- Dis donc, Niwa, tes mômes et ta bourgeoise, ils ne mangent pas avec nous?... Macho va! (lourd clin d'oeil un peu empâté par l'alcool). La bourgeoise en question, en tout cas, se tient debout à deux mètres derrière et se contente de nous servir avec une grâce et une discrétion parfaite. Le voilà qui se met à sourire, non plus de ce sourire inexpressif qui dans tout l'Orient sert de rideau à l'embarras, mais d'une grande tirelire béante! Visiblement je l'amuse.

- Que veux dire macho? Une sorte de tyran mâle, je crois... Quand tu connaîtras mieux le Japon...

Je mettrai du temps à découvrir une vérité qu'il me laissait ainsi entrevoir et que la pudeur l'empêchait seule de me révéler : Niwa-San verse à sa femme l'intégralité de ce sacré O-Kane qu'il a eu autant de peine que vous et moi à engranger. Niwa-San n'a qu'un rôle consultatif quant à l'éducation des enfants, le choix de l'école ou de leurs études, la décoration de la maison, la nourriture... Je ne suis pas sûr qu'il puisse seulement élire le matin sa cravate favorite parmi dix autres rigoureusement semblables. Je suis sûr en revanche que ce cher Niwa-San n'a pas pu choisir sa maîtresse... C'est sa femme qui la lui a sélectionnée parmi ses proches amies. Elles s'invitent d'ailleurs régulièrement pour le thé, histoire sans doute d'accorder leurs guitares japonaises... le tout avec force courbettes, expressions respectueuses, positions soumises et regards baissés... Je finirai par comprendre que le mâle japonais, tout puissant en tant que ministre des affaires étrangères, n'est à l'intérieur qu'un monarque constitutionnel quelque peu infantilisé.

Un autre interminable trajet en voiture. A nouveau, deux heures d'autoroute, sans trace de campagne. Jusqu'au HLM banlieusard où le docteur Niwa possède un petit appartement qui lui sert de " pied à terre " (en français dans le texte). Je souris. Logé dans un baisoir! Après moult offres de service, toute la smalah se retire enfin me laissant sans rien à fumer ni à boire... angoisse! J'ai la langue comme un chausse-pied... Stupéfaction! Mon argent de poche (une coquette somme) a été discrètement laissé sur la table. Il paraît que ça ne se refuse pas. Leurs excuses navrées de ne pas pouvoir venir demain m'ont un peu apaisé. Je vais pouvoir dormir tranquille... L'oise lumineuse qui sert de lampe de chevet me regarde, ahurie. Non, je n'ai pas les yeux comme tout le monde!... Et qu'est-ce que ça peut bien lui foutre? Agacé, je l'éteint. Bien fait pour elle!

Dans le noir, ça tourne un peu sous ma voûte crânienne. J'ai l'impression, tant la prise en charge est étroite, de ne plus contrôler mon excursion parmi les canaux de mars. Alors, comme tous les soirs, je philosophe sur bande magnétique, parlant à mon petit " Sony " qui me donne l'illusion de la présence et de la confiance. Au fond, cet encadrement constant, cet ordre, cette politesse formaliste, cet écrasement de l'individu au profit du sort commun, s'ils sont sans doute le secret d'une certaine réussite économique, me font aussi penser à autre chose : à ce peuple à la politesse proverbiale qui rêvait d'ordre nouveau, d'unanimité de la collectivité, de corporatisme effaceur de classes sociales, de hiérarchie, de cloisonnement des tâches et qui privilégiait l'action plus que la réflexion. Comment ne pas ressentir toute cette société comme une vaste entreprise de conditionnement et de nivellement? Avec au bas de l'échelle pour remplir les tâches les plus parcellaires, des robots. Même les arts martiaux ont leur petit air robotique. L'idéal du geste précis et efficace, n'est-ce-pas la machine? Mais, paradoxe... pourquoi fallait-il, après le cireur, le changeur de monnaie, le distributeur automatique de billets, de boissons chaudes, de boissons froides, de préservatifs, de fleurs, de boustifaille, de parfum, de bonne humeur, de rats laveurs, pourquoi fallait-il un humain poinçonneur à la sortie du métro? Pourquoi tout à l'heure, dans Ginza, à un carrefour, six flics, deux au milieu et un autre muni comme il se doit d'un drapeau, à chaque passage pour piéton. Machines en panne? Automates en grève?... Non monsieur, ici quand on est en grève on travaille, c'est bien connu. Alors? Paradoxe! Paradoxe de cet univers de termites. Si au moins, au pays de la peinture zen et des arts visuels les plus raffinés de la planète, on avait un peu rendu tout ça joli. Mais hélas, le béton, c'est du laid béton. Crise de l'espace. La beauté se réfugie sur la terrasse des HLM où chaque jap a défoulé sur deux mètres carrés maximum tout son amour du beau, de l'équilibre, de l'harmonie en un de ces fabuleux jardins miniatures qui, quoi qu'en pensent certains, ne sont petits que par contrainte.

Conformisme et conformité! Univers de jeu de cubes et d'uniformes. Tout ce qui a une fonction en porte un. Même le guide qui accompagne les touristes au pas de gymnastique... De temps à autre, il lève son petit drapeau : " Stop! " " There, good picture! ". " Clac! " Font tous les Minoltas avec un ensemble parfait. Et on repart... hop! hop! Même le gardien de parc qui salue à la militaire, tout raide, effacé

derrière son col dur, sa casquette et son statut me fait penser à l'autre bout de l'axe en 1940... Même leur façon de dire " oui ", " ok ", " d'accord " : " Hay "!... On le répète à tout bout de champ " Hay... Hay "... moi j'entends : " Heil "! Dans le civil, seuls dérogent au bleu marine les fantaisistes audacieux qui optent pour le gris. Rarissime : le strict costume brun. Des asociaux sans doute... Ca va, assez râlé! Je ne peux pas dormir. Autant allumer la TV : c'est pour plonger dans un film encore plus révélateur : Un oiseau fabuleux, gigantesque et horrible à souhait (le mal) s'en prend à la population d'une ville entière. L'armée est impuissante mais un robot (le bien) de même taille que l'oiseau, lutte avec lui. Il en viendra à bout à coups de karaté...

On dirait que tout ce système bien huilé est condamné à terme. Le chantage du sur-moi est si fort que tout japonais ressemble à une cocotte minute. Lisse, brillante, nette mais chargée d'une telle pression qu'une seule fausse manoeuvre, peut la transformer en bombe. En Occident, on parle de science sans conscience. Ici on dirait plutôt technique avec culture. Mais quelle culture? Le seul rempart culturel c'est la tradition, et il est négatif. C'est un frein. Elle ne peut pas gérer la technologie, la tradition, simplement se juxtaposer à elle. C'est sans doute le secret de ces petits hommes bleus qui, le soir venu, derrière la porte de leur deux pièces-cuisine, revêtent le kimono et replongent ipso facto dans leur passé séculaire. La culture, en ces temps là, orientait la technologie, lui proposait des buts. Aujourd'hui, et ici de façon plus évidente qu'ailleurs, la technologie génère sa propre culture, elle est sa propre culture. Elle s'auto-suffit... Produire pour produire... Mais produire pour quel bien être dans un monde où la consultation médicale revient à mille six cent cinquante francs belges sans remboursement de la sécu? De plus cette violence canalisée fait partie du sur-moi tribal. Les règles qui l'encadrent sont issues d'une culture qui s'est figée dans sa forme d' il y a des siècles... Qu'advient-il lorsque ce fossile ne pourra plus coller à la problématique nouvelle?

La TV dégueule sa pub... toutes les dix minutes... autant couper ça, bouffer un de mes mogadons achetés à la pièce au drugstore de KL, et écouter tomber la pluie... Tiens... la pluie...

Or donc, ce matin d'après l'averse, il fait froid. Puisque, à leur grande confusion, mes cicérones me foutent la paix aujourd'hui, je décide d'aller faire quelques courses à Ginza... Misère! Il faut prendre le train. Lequel? Combien de yens dans la machine? Où descendre? Comme d'habitude on ne parle pas anglais... mais comme d'habitude aussi quelle bonne volonté! Ça gazouille ferme, ça sourit large comme ça, ça se dérouté pour montrer le chemin et je finis par arriver à Shibuya-station après une heure et demie d'un train de banlieue pas très confortable. Les panneaux lumineux à la sortie indiquent le taux de SO₂. Nul aujourd'hui, une aubaine! Illico, une nuée de louveteaux ou ce que je suppose tel, me ceinture en gueulant à tue-tête quelque chose comme : " Gnagnagnagna ni-mas " en s'inclinant à qui mieux mieux jusqu'au sol... je me marre! On me tend obstinément un tronc en carton où il

est écrit en anglais " community chest " j'y glisse cent yens et en plus des sourires, j'ai droit à une petite plume rouge, signe sans doute qu'on peut me foutre enfin la paix.

Je me sens bien sans mes cerbères, un peu ivre de liberté. Il ne me vient pas à l'esprit que la bière dont je consomme de grandes quantités dès le matin peut être pour quelque chose dans cette euphorie. Je mets ça sur le compte d'un heureux concours de biorythmes, sur le froid sec et ensoleillé de ce matin. Je suis loin de réaliser que mes alternances d'humeur commencent à suivre la courbe des alternances alcool-somnifères. Pour l'instant, j'ai seulement une envie folle de me laisser aller sans crainte aux flux et aux reflux qui brassent cette métropole démesurée.

Me voilà dans Ropongi; il paraît que c'est le Saint-Germain-Des-Prés local. On n'y compte plus en effet les " salons de café " et les " boutiques Mireille " (en Français dans le texte). Le luxe ou la petite débauche porte en effet nécessairement un nom français un peu estropié. Il y a même, ô merveille, une terrasse de bistrot. Plus vu ça nulle part depuis mon départ. C'est un restaurant " italien ". Au menu : spaghetti revus et corrigés nippon par le shii-take et le saumon cru... surprenant! Mais succulent. Quant au " Cint wine " de la carte qui m'intriguait tant... c'est tout simplement un excellent chianti! Ça aussi, ce sont des retrouvailles! Après tout ce temps sans pinard!... Hélas, j'ai amorcé la pompe! Saké et bière, bière et saké vont constituer le reste du régime de la journée.

Je me suis réveillé sous le regard désapprobateur de l'oie, aucun souvenir de la fin de mon errance, comment suis-je rentré? Black-out total. Je suis là. Je m'en fous et curieusement je n'ai pas la gueule de bois. Un vrai miracle. Je me sens très bien et je me mets à métaphysiquer aussi sec : la rencontre de l'absolu dans la diversité, l'amour à distance, la continence sexuelle (bien obligé! Ici, comme partout ailleurs dans ces pays de sauvages, si tu touches, t'épouses! On en reparlera.), l'illusion du bien et du mal, le zen etc... etc... Merci mon frère! Sans doute n'avais-je pas encore vraiment dessaoulé. La journée pourtant semble se poursuivre dans ces bonnes dispositions. Vingt-quatre heures d'euphorie. Peut-être est-ce la fin de la crise d'adaptation? Celle qu'il faut dépasser, comme les premières crampes aux mollets d'une randonnée cycliste, avant de trouver son souffle. En tout cas, pour l'heure, je respire. Je me sens blindé. Mes catastrophes intimes à la sauce belge, vues d'ici... Juste des trucs à traverser en faisant le gros dos. J'ai du temps pour vivre, pour penser sans devoir perdre ma vie à la gagner. Je peux même, luxe suprême, être moi. Je n'ai de compte à rendre à personne. Quand quelque chose ne va pas, c'est de ma faute. Je n'ai aucun bouc émissaire sous la main. J'ai le sentiment que même les épreuves les plus dures, les cafards les plus noirs, ne font qu'accroître la conscience, le sentiment de l'être des choses. Tout est dans tout. Et puis... et puis, je sens très fort à présent qu'il n'y a pas besoin d'avoir pour être... Ma seule valoché, mes vêtements fripés, même cet appartement un peu nu, un peu monacal sont un gage de détachement et de face à face avec soi-même. Je ne regarde plus la

TV. Pas de bouquin si ce n'est en japonais. Pas de musique. Je ne peux ni écrire ni peindre. Mais je suis heureux dans cet appartement-cellule de moine, assis par terre avec juste une table basse pour objet de contemplation. J'éprouve un curieux sentiment de distanciation, de regard extérieur posé par moi sur moi, sur mon impermanence, sur mon désir d'hier de quitter le Japon, sur mon envie d'aujourd'hui d'y rester... Comment prendre ses états d'âme au sérieux? Pas de projet! Vivre au jour le jour, disponible. Après tout, on peut faire un choix ou son contraire sans que cela ait finalement une grande importance.

Après l'angoisse de se dépasser, celle de garder les fruits de l'expérience, l'impatience de la découverte, l'avidité de tout voir, tout faire, tout connaître, reste seulement le sentiment du plaisir, et même du bon plaisir. Même le fait de parler anglais crée dans l'âme un espace de vide, de silence. Ma maladresse laisse beaucoup de temps pour la réflexion intérieure et m'oblige à bien choisir mes mots. L'aisance de la langue maternelle, je le réalise à présent, conduit au stéréotype, à l'usure du vocabulaire, à l'entassement d'expressions inutiles et vides de sens, à la phrase choisie pour sa sonorité ou son effet, ou simplement machinale. Dans cet idiome que je maîtrise mal, je n'ai la possibilité que de dire le vrai, l'important et l'essentiel. Moi qui aimais tant les mots sonores, la langue épicée, colorée... Mais n'était-ce pas devenu compulsif? Un masque baroque sur l'indigence....

Tout en soliloquant, j'ai repris mon errance. Le train. Le métro. La longue marche. Je suis perdu du côté du port. Il fait vraiment froid. Un vent à décorner les boeufs. Cap sur la hideuse tour fausse-Eiffel rouge et blanche. Quartier Ropongi. Hamburger-bière. Métro. Changé quatre fois pour faire les deux kilomètres qui me séparent de Shibuya. Shopping. C'est samedi... Ça grouille.

Rendez-vous avec Junko. Tasse de thé, papotage sur le zen. Ça l'étonne de la part d'un occidental. Je prends tout à coup conscience de notre réputation de marchands de tapis. Pas flatteur. A la fin de la conversation, la bière et le saké ont bien entendu remplacé le thé. J'ai lu dans " Le Monde " d'aujourd'hui un article qui explique la plus grande fragilité des asiatiques face à l'alcool. En fait, c'est moi qui le tiens mal ou qui me tient mal, c'est selon. C'est les deux. La politesse habituelle de Junko me semble tout à coup ambiguë, ses attentions me semblent impossibles sans un attachement sentimental profond. Pas de doute, la pauvre est amoureuse de moi et, culture oblige, ne peut pas me le montrer. Encore moins me le dire! Tout à coup, j'oublie qu'elle n'est pas très jolie, qu'elle est bien petite, même pour une japonaise, que j'adore les grands yeux noyés des femmes amoureuses et que là, forcément! Bref, je me risque à lui prendre la main. Elle la dégage avec un sourire gêné. Ce n'est pas ça qui va m'arrêter. Je la reprends. Elle rougit et se lève brusquement. J'ai l'impression d'avoir gaffé. Je bredouille quelque chose du genre : " Il y aurait pu y avoir quelque chose de merveilleux entre nous mais la distance... et puis je ne suis pas libre... gagna! " ... Tu parles! Dans un pays où il est malséant de regarder une femme dans les yeux quand on n'a pas été officiellement présenté à ses vieux! Effet assuré!

Je touche le fétiche saharien que Dulcinée m'a passé au cou avant mon départ. Il me rappelle à mes serments de fidélité et à la réalité. Il faut bien qu'Ulysse s'éveille du sommeil de Circé. Je n'ai pas l'intention de finir ma vie ici. Je fais mon initiation, mon voyage de compagnon du tour de monde. Pris à contre-pied à chaque escale, ne la quittant que le travail intérieur accompli, ayant percé un peu du secret des maîtres. Après, il faudra réaliser quelque chose, exploiter les acquis... A donc, je pars... demain!

Téléphone à tous : Merci, au revoir; on s'écrit. (On ne le fait jamais). Je vais encore être l'attraction avec mon gros sac, ma valochette en alu et à roulettes qui fait un bruit d'enfer, mon costume tropical déplacé! Bordel! Les plaies causées par les sangsues n'ont pas encore cicatrisé. Comble d'infortune, ça me chatouille dans le dos et personne pour me gratter! Grandeur et servitude! Théâtre no à la T.V. Cocktail whisky-Drambuie. Homard. Dernier regard sur les avions qui décollent. Le Japon est derrière moi. Demain : les éternelles questions : Quesquejefoulà? Pourkwaskejsuilà? Angoisse... Adaptation... On verra!

CHAPITRE VI

PHILIPPINES : MANILLE

" Ceux qui dégringolent et en particulier ceux qui mettent un acharnement morbide à se détruire, à se salir et à descendre toujours plus bas sont souvent des idéalistes "

(*Simenon via Maigret*)

Il pleut comme vache qui pisse. Le fait de regarder ça à travers le double vitrage d'une suite de trois pièces à six mille balles la nuit ne rend pas les choses plus gaies. Je suis arrivé au Hyatt Regency de Manille à une date qui ne correspond pas à ma réservation. Il n'y avait de libre que cet appartement pour vip. Retrouvé les tropiques et les palmiers et avec eux la saison des pluies... Ça rend la température supportable.

Après la rigidité des japonais, le contraste est criant. Nous voici chez les latins de l'Asie. Détail qui frappe : Ici on se touche à tout bout de champ, on se serre la pince, on se prend par les épaules, on se tient par la main pour déambuler entre mecs sans que ce soit le moins du monde équivoque.

Envers de la médaille, coucou qui revoilà? L'arnaque avec son cortège de supporters : mendigots de tout poil, colporteurs, putains mâles, putains femelles, putains petits mecs, putains petites filles. J'ai fait le trajet depuis l'aéroport en taxi

mais la grappe des solliciteurs m'attendait sur les marches de l'hôtel. Ici, pourtant, la horde a l'air de craindre dieu et la loi. En plus de l'arnaque, ça sent le flic et le flingue. Y a qu'à voir la tête des gorilles à barillet qui gardent la porte du Hyatt. Certains de leurs coups d'oeil complices à tel ou tel mendiant ne trompent pas...

C'est triste dehors. Explorons donc les tripes internes du Gargantua à touristes. Direction le sous-sol. C'est-à-dire le bar. Endroit stratégique d'où il me sera plus facile de faire le point. Dieu que les femelles sont jolies ici! J'ai beau me dire qu'au Hyatt on n'aura engagé que du calibre super trié sur le volet, je suis un peu épaté : l'exotisme de la chinoise, la grâce étudiée des japonaises, la nonchalance des malaises avec un tout petit peu de sans chaud à l'Espagnole.

Deux ou trois abracadabrants cocktails garnis de fruits fabuleux aux saveurs étranges me donnent l'envie de sortir malgré tout. Autant lutter tout de suite contre les angoisses métaphysiques du premier soir. Hop! Taxi!... Quand on sait (enfin) marchander c'est pas cher. Direction " intra muros ", les quartiers du centre. La nuit est tombée en dix minutes comme d'habitude et pourtant la circulation est purement et simplement folle. Jamais vu ça! Pare-chocs contre pots d'échappement, et pots d'échappement qui puent, sacrebleu! Partout! Cinq minutes au bord d'un trottoir donnent une furieuse envie de cracher ses poumons à même la chaussée...

J'ai rien vu! Descendu du taxi, enfumé, marché, enfumé, assourdi, perdu au milieu de ce bordel, je m'affole. Dans l'impossibilité d'arrêter un autre taxi, je retrouve mon chemin un peu par hasard et rentre à l'hôtel au terme d'une longue marche qui m'a fait raser les murs. Je monte dans ma chambre comme dans un refuge et allume la télé. Pas de chance! Chaque fois qu'on y voit des occidentaux, ce sont des américains. Cette fois, une sorte de mauvais remake d'un mauvais Dallas. Pas étonnant qu'on nous prenne pour des salauds (ou pour des cons!).

Je ne sais pas ce qui se passe. Je me sens moche. Quelque chose s'amène en rampant, en s'insinuant. Quelque chose qui me ronge le moral et l'énergie. Pas vraiment déprimé. Plutôt un mélange de lassitude et de peur. Le " qu'est-ce que je fous là? " mais en plus gluant, plus glauque, plus fielleux. Je m'accroche à ma chambre, à mes murs, à l'ennui qui orchestre si bien mon malaise. Pied au cul... encore un... J'achète un billet pour un Sightseeing... Je paie pour qu'on s'occupe un peu de moi. Je ne suis de toute façon pas en état d'aller voir tout ça par moi-même.

La visite du touriste m'a fait du bien. Surtout qu'elle m'a sorti de Manille. J'ai un peu vu la campagne et le très dangereux " volcan à l'intérieur d'un volcan, à l'intérieur d'un volcan " qui semble figurer au menu de chaque couillon de badaud. J'ai même accepté, (frères de la bouteille, vous ne me croirez pas...), de bouffer la glace à la noix de coco fraîche offerte par la maison. Ce qui m'a fait moins de bien par contre, c'est d'avoir à supporter la suffisance, l'absence totale de respect des autres, le mépris affiché par un couple de Koweïtiens et leurs deux moufflets. Ces sales gniards s'en prennent à tout le monde, donnent des coups de pieds, tirent la

langue à tout bout de champ, jouent dans les sacs à main des dames, grimpent sur les genoux des messieurs, piquent sur ordre du père et sans vergogne la place de deux vieilles ladies qui, " shocking ", doivent rester debout dans le car sous l'oeil rigolard des marmots et le regard insolent des géniteurs. Bof! Le singe est le même partout, ça se voit un peu plus, un peu moins suivant la culture, simplement.

Enfin, j'aurai au moins vu la montagne éruptive tueuse de ploucs; les grandes plantations de coco où l'on reçoit le droit de crever de faim pour douze heures de travail et vingt balles par jour; le vieux fort de Manille qui a signé la perte des indigènes en permettant la survie du premier établissement espagnol dans les îles; la cathédrale, symbole d'une religion omniprésente, sans cesse détruite par les séismes, sans cesse reconstruite avec le pain des pauvres; des orgues en bambou du 15e siècle et entendu du Bach qui semblait sortir d'une longue maison de coupeurs de têtes. Enfin, paradoxe des paradoxes, j'ai pu admirer un monument aux kamikazés japonais qu'il a bien fallu laisser construire... Bizzeness! Et puis, José Rizal par ci, José Rizal par là mais pas un mot de Marcos. Si ce n'est le scandale monumental de Makati, ville artificielle et moderne, accolée au vieux Manille, entièrement construite sur les terres du beauf du dit Marcos, peuplée de multinationales et de putains de tout sexes et de tous âges. Fameux trottoirs où les touristes européens ont à coeur de prouver au tiers-monde qu'on l'encule et qu'on s'en fout.

Détour obligatoire ensuite par la boutique de la coopérative chrétienne.

" Souvenirs " écrits en toutes les langues. Sculptures sur bois " traditionnelles " (mon oeil!). Barong Tagalong brodés en fibre de coco ou d'ananas. Lustres en écaille... La " culture indigène " quoi!... Où diable ce peuple qui ne parle même plus sa langue mais un mauvais américain, où diable a-t-il laissé ses racines? Nulle part, je n'ai rencontré une telle impression d'acculturation. La tradition ici, c'est d'absorber celle des autres. Même les taxis collectifs : les fameux jeepneys : une vieille jeep US, on rallonge le châssis, on colle dedans un vieux diesel japonais, une sono tonitruante made in Taïwan ou Koréa et on décore à la main et à l'asiatique avec une touche de baroque et d' excessivité latine. Ces gens ont vraiment tout perdu. Un intouchable de Delhi a une langue, une culture, une religion, un sentiment national bien à lui. Ici le flic hésite entre le figurant du film de karaté, le cow-boy et Pancho Villa.

Alors mon petit père, quand, de retour à l'hôtel, tu ouvres la télé et que tu t'aperçois que cette salope de femme de Marcos, entre deux pubs pour vitamines synthétiques (à acheter avec quel fric?), programme tous les huit jours une émission pour promouvoir l'aide aux handicapés!... Au train où vont les choses, on peut bien leur payer une prothèse qui servira pour le suivant quand le premier sera mort de faim. Ce qui ne saurait tarder. Et tu comprends enfin le sens de la remarque du taximan qui voulait t'empêcher de faire l'aumône à un aveugle : " C'est pas la peine... Il mendie mais il n'a pas besoin... la femme du président s'occupe de lui ". "

A vomir debout.

Je change de chaîne, de scène, mais pas d'ambiance : la mort de Sadate. Normal, un homme de paix ça se flingue, vieille tradition! N'est-ce pas Messieurs Jaurès, Gandhi, Luther King, et bientôt Shamir...? Quelle conspiration, quelle complicité empêche de passer à la sulfateuse sanitaire les fouteurs de merde, les éventreurs de femme enceinte, les exterminateurs de braves cons, les fauteurs de guerre et les génocidaires de tout poil promis au contraire à une longévité scandaleuse et à une mort naturelle?...Je ne les énumère pas. Pour ne prendre que les derniers, de Bonaparte à Pol Pot, ça prendrait vingt pages et ce serait fastidieux.

Je vous dis que ça finira par une guerre atomique. Je viens de passer deux ans à organiser des colloques internationaux de pacifistes, des prix Nobel et tout et tout qui sont convaincus que le grand pétard est pour demain avec pour point de départ un dérapage au Moyen-Orient. Leur scénario me semble pour l'instant se dérouler point par point... Phobie! Phobie!... N'empêche que dans le Newsweek que j'épluche laborieusement, il y a des tas de titres à propos du réarmement US et quelques articles où de très honorables généraux travaillent du képi pour démontrer qu'une guerre nucléaire " limitée " serait statistiquement gagnable. Vous avez toujours envie de vomir? Bon, continuez, c'est sain! C'est votre système immunitaire qui travaille. Consolez-vous avec le seul point positif : Il semble qu'il n'y ait pas de moustiques par ici.

Là dessus, sommeil agité, cauchemars. Je m'éveille aujourd'hui sur un matin cotonneux d'angoisse, je regarde le luxe ambiant, la coupe de fruits changée (et payée) tous les jours, la gueule plus que cosmopolite du garçon d'étage. Cet hôtel est à l'image des femmes d'ici et finalement de cette ville : une immense pute qui aspire le fric par le con. Je me sens traqué, sucé. Juste après ma douche, je sais que je débloque. J'essaye de me reprendre, de penser positif... trois minutes et l'angoisse gagne à nouveau. Fuir! Je jette en hâte tout mon bordel dans la valise, me confie, ô imprudence, à un taximan pour qu'il me conduise à un petit hôtel propre et pas cher... On doit voir sur ma gueule que ça ne va pas du tout car il n'a pas le courage de m'arnaquer. Il me débarque tout droit dans un trou à peine potable à sept cents francs belges la nuit. Ni frigo, ni tv, ni téléphone, ni même fenêtre et un conditionnement d'air qui fait un bruit épouvantable. C'est comme ça partout en Asie : le trou à rat ou le palace. Rien entre les deux. Outre qu'il est bon marché, le trou à rat a l'avantage de convenir à mon humeur, j'y rentre comme dans une matrice toute noire dedans et bien close de tout côté.

J'ai oublié mes lunettes au Hyatt, il y a une heure... Téléphone... Déjà fauchées... Quelle merde... De toute façon, ressortir, pas question! Je suis dans le quartier des boîtes (celles où un écriteau explicite vous demande de laisser votre colt au vestiaire...); des boîtes ceinturées de trottoirs pleins d' "étudiants " et de " secrétaires ". Je ne me sens pas en sécurité dehors et pas trop bien dans ma chambre. Que faire?

Je me couche... encore trois jours à attendre le prochain avion pour Nouméa à laquelle je rêve comme à un havre. La langue française, les amis qui m'attendent et me soigneront, me protégeront. L'angoisse continue à ramper sur les murs, avec ses vilaines pattes encore plus velues qu'au Hyatt. J'ai peur. Je ne sais pas de quoi mais j'ai peur. Peu à peu l'utérus se révèle un piège, une sale trappe, une oubliette qui se referme sur moi. Les murs rétrécissent comme dans " l'écume des jours ". Toute la ville rétrécit, se replie sur moi comme les tentacules d'un poulpe, comme les pseudopodes d'une gigantesque amibe de merde. Elle va me phagocyter... Au secours!

Combien de temps sur ce lit sans vraiment dormir, sans manger? Seulement nourri comme au baxter par les bouteilles de whisky que je me fais monter. Le cul d'une touchant le goulot de l'autre. Chiasserie! Où es-tu mon amour?... Je vais crever dans ce Cuba d'avant Castro au bout du monde... J'ai même pas le courage d'appeler un toubib. Il faut que je dorme : alcool, somnifères, alcool, somnifères... le brouillard!

Un jour je me retrouve quand même dehors... Comment suis-je sorti? Il fait nuit. Sur une estrade : des danses traditionnelles, le son des tambours, des fusées de feu d'artifice... Je suis en train de draguer une nana. Une française qui travaille pour une agence de voyages Suisse. Je l'emmène dans ma chambre. Elle consent... à tout! Surtout à être fouettée. Sinon elle peut pas. Ça lui rappelle son Jules, un mec d'extrême droite, paraît-il. Moi, je ne suis pas chaud pour traîner ma bite sur la peau de cette névrosée... D'ailleurs la bite elle est toute molle. Je suis rond comme la lune. Un dernier scrupule, une culpabilité de ne pas lui avoir fait meilleure trique, me pousse à la reconduire en taxi à son hôtel et puis et puis... la nuit... le noir... le trou.

Un flash : un bidonville, le trou du cul du monde, pas loin de la montagne fumante... Autre flash : deux des flics qui contrôlent les papiers à l'entrée des banques et qui m'engueulent. Pour me dire quoi?... La nuit? Le jour? Je me réveille sur mon lit en sursaut... Une secousse électrique dans tout le corps... Atroce. Le coeur qui tape. Malgré tout, le sommeil reprend le dessus. Je me détends, je glisse et... clac! Nouvel électrochoc et rebelote pendant des heures...

Je suis à cent mille lieues de penser au manque, symptôme réservé aux alcools, aux vrais. Je vois venir la camarde. Je finirai pourtant par apprendre à aligner sur la table de nuit autant de verres pleins qu'il y a de fois deux heures dans ma nuit. Je ne dormirai pas, je cuverai. Bienheureuse inconscience, parenthèse nihiliste dans le cauchemar! Ma montre est mon seul repère, mon seul lien avec le monde. Je me réfugie, je me love dans l'attente, je la regarde grignoter les minutes sachant que mon espoir est accroché à la trotteuse, je m'angoisse de mon angoisse... tenir! Faire le gros dos, ne pas crever ici. Ce serait pire que tout parce qu'ici, ils s'en foutent. On crève tous les jours. On ne va pas se retourner pour ça. Surtout pas pour un Européen et ce malgré le règne incontesté des disciples de Jésus.

Je commence à comprendre que si les gens du tiers-monde pouvaient nous casser la gueule, ils ne se gêneraient pas. Normal. On peut pas être aimés. On en a trop fait. On en fait encore trop. Nos idéaux de progrès de l'humanité et de droits de l'homme font rigoler tout le monde. Surtout que nous sélectionnons les droits de l'homme qui nous arrangent : la liberté de... la liberté de... et la liberté de crever de faim par notre faute? Leur problème à eux est simple : ne pas crever du tout, d'abord ne pas crever. S'il fallait que nous on crève pour leur faire de la place, ils prendraient ça pour un juste retour de balancier, ça les empêcherait pas de dormir... C'est peu connaître l'Asie que de ne pas savoir à quel point notre " charité " nous fait mépriser. Réflexion de droite? Peut-être. J'ai toujours bien vu les critiques que j'avais à faire au cynisme de la droite. J'apprends seulement, puisque jusqu'ici j'étais un peu partie prenante, celles que je peux adresser à la naïveté de la gauche.

Tiens! Ma machine à penser, à raisonner, à critiquer s'est remise en route. On dirait que les araignées ont fini par se lasser de copuler obscènement sur mes murs... je vais mieux. Je trouve même le courage de lire le numéro de Newsweek qui traîne au pied de mon lit. Un placard de dix centimètres sur dix y vante les mérites de l'Argentine, pays de tolérance et, d'antiracisme. En plein régime militaire!... La nausée!

Il est quatre heures de l'après-midi. Je tue l'attente en faisant des réussites avec un vieux jeu de cartes. Encore six heures de trotteuse avant l'avion. J'aurai au moins encore appris quelque chose : il n'y a pas de merde dont le temps ne vienne à bout. Savoir faire le caillou, s'entêter... attendre. Je ne pouvais pas encore savoir à quel point cela me serait précieux plus tard. Entre autre, pendant les premières heures, les premiers jours de mon divorce d'avec dame bouteille.

Imaginer très concrètement le moment vécu où je regarderai tout ça de 3.000 pieds de haut m'aide beaucoup. Au bout du compte, il y a toujours un moment où le décompteur à rebours se bloque sur le zéro, où un peu d'humour revient. Assez pour apprécier enfin tout le sel de la prière du conducteur affichée dans tous les taxis sur le pare-brise entre le rétroviseur et la petite statue phosphorescente de la vierge :

" Seigneur, donne-moi des nerfs d'acier, une vue d'aigle, des réflexes rapides, afin qu'aujourd'hui je sois le meilleur et le plus véloce... Amen ". Le mec la récite vraiment avant d'enclencher la première... et il a bien raison! Parce que s'il devait compter sur autre chose que l'aide divine, sa direction, sa suspension ou ses freins par exemple, ou le respect du code de la route par les autres usagers...

Très serviable, le chauffeur. Je lui ai dit que j'étais pressé. Malheur à moi! Roxas Boulevard, encombré de ferrailles fumantes, prend l'allure du circuit du Mans avec la chicane des Hunaudières tous les dix mètres. Comble de chance, on se retrouve au coude à coude avec un collègue de la même compagnie... Les bienfaits de la libre concurrence sur l'efficacité ne sont plus à démontrer. Tous les feux sont

miraculeusement passés au vert et... moi aussi. J'arrive à l'aéroport avec près d'une heure d'avance. Pour apprendre que, l'avion étant lui en retard de plusieurs heures, et l'aéroport de Manille étant fermé la nuit, il ne pourra se poser qu'à l'ouverture du susdit, le lendemain à cinq heures du mat. Halleluyah!

Malgré ça, j'ai la sensation d'émerger du merdier. Terre en vue! Encore une panique vaincue. Je viendrai un jour à bout de mes peurs et de leurs déguisements de carnaval qui ont nom, hier, demain, si, les autres, eux... Au bout, la détente, la liberté du " tout est égal, donc tout est important ", la flânerie passionnée tout au long de la vie... Un rêve?

CHAPITRE VII

NOUMEA

" Ky marcha longtemps. Et un jour, le bout du monde fut devant

lui. "

(Le film: les dieux sont tombés sur la tête)

Un DC8. Tiens, ça existe encore?

Atmosphère inimitable des très longs courriers en fin de parcours. Dans l'avion à peu près vide, tout le monde, hôtesses aux traits tirés compris, pieute sur les banquettes. Spectacle éminemment magique des îlots philippins vus du ciel. Camaïeux concentriques comme des géodes. Emerveillement vite disparu au profit de l'interminabilité de la grande bleue. Je m'épate et m'angoisse un peu. Des milliers de kilomètres sans rien d'autre que ce cristal marin. Que fait-on en cas de panne du vieux coucou?

Pour me changer les idées et détacher mes yeux du hublot, j'essaye de faire le point... Je suis physiquement et psychologiquement épuisé. Même mon doping habituel ne me maintient plus à flot. Et puis, je souffre de surstimulation, d'une indigestion de dépaysement et de découverte génératrice de panique. Il est temps de retrouver un peu ses marques. C'est ce que j'espère de la Nouvelle-Calédonie où m'attendent mon ex-compagne, des amis et, last but not least, la langue française.

On tombera le nez sur La Tontouta au moment où je m'y attends le moins. Le soir descend et baigne tout d'ocre roux. Complémentarité parfaite avec le turquoise qu'enserme le récif. Emotion. Mic et les copains sont là à me faire signe. Je lance au gabelou coloré de service et à son sourire ivoirien : " longue vie à la langue

française!". Il me sourit avec condescendance... S'il savait, ce con, la chance qu'il a d'avoir parlé depuis des mois, voire des années, exclusivement la langue de Louise Michel et des transportés! Et que les descendants de la gauche soient devenus de droite et même d'extrême parfois, je ne le sais pas encore. Je suis tout à l'ivresse des embrassades baignées de ce fameux accent " caldoche " et soulignées du regard narquois de quelques canaques à qui l'excessivité de mes démonstrations fait visiblement germer des idées du genre : " Et dire qu'on dit que c'est nous les sauvages... Ah! ces " zoreilles! "...

Direction Nouméa dans une VW cacochyme dont l'état donnerait " la gratte " et la " dengue " à n'importe quel concessionnaire bien né d'Europe. Il ne fait pas très chaud, vingt à vingt-cinq degrés seulement et je supporte bien ma petite laine achetée à Tokyo. Le vent souffle. Je me renseigne : l'Alizé c'est ça. Je ne sais pas pourquoi ce mot m'avait semblé porteur de douceur, de lent balancement de cocotier, d'ondulation furtive de hanche femelle... Encore une illusion tropicale qui se barre! Cet espèce de mistral superplus me plonge plutôt dans une ambiance méditerranéenne : côte montagnaise, savane pelée, garrigue, avec en prime, autour des maisons, fruits, fleurs et couleurs en pagaille. Ça change du vert épinard uniforme de l'équateur.

A l'ombre du clocher des missions, quelques fermes à l'allure ardennaise plus vraie que nature détonnent sous les cocotiers. Tout cela prend une allure de Givet polynésien passablement surréaliste. J'apprendrai vite que la mentalité locale est à l'unisson : calme provincial - cancans - oeilères - tropiques relax - fantaisie - hurluberlu... A mettre dans le shaker avec un rien de certitude de tenir le bon bout de la vie. Un bout incompréhensible aux zoreilles et autre commun des mortels non insulaires.

- " Tu cône pas, mec ! "

Ben tiens...

Bon j'ai débarqué dans une superbe propriété du Mont Dore. Elle était vide. Mic a obtenu qu'on me la prête pour la durée du séjour. Super! Ça donne sur le lagon, là, à un kilomètre plus bas. Les copains eux, bossent toute la journée à l'extérieur pour " faire leur 5/5 ". La journée, je suis tout seul, bien décidé à me refaire une santé tip-top pour ensuite explorer autant qu'il le faudra cette " terre-si-loin-qu'on-ne-peut-pas-aller-plus-loin " : les antipodes.

Je passerai ainsi quelques jours à soigner mes amibes, à contempler d'un oeil ébloui les reflets changeants bleus et verts du lagon. Au téléphone, l'Europe ne répond pas. Tant mieux. Je m'engourdis. Toujours ivre de vent, souvent ivre de vin dont j'ai retrouvé avec plaisir la compagnie amicale. Parfois ivre d'une sorte de bonheur calme, de joie profonde saisie au vol et immobilisée dans cet espace où j'ai

provisoirement arrêté ma course vagabonde, où j'ai remplacé l'action par la contemplation.

A ce train là, j'ai évidemment fini par angoisser un peu. J'ai pu obtenir la vieille VW pour quelques jours. A moi la piste. L'extrême sud (pour la fraîcheur). Direction Yaté. L'asphalte fait vite place à la latérite toute mosaïquée de rouille et de gris ciment : les affleurements de fer et de nickel. La Calédonie n'est qu'un lingot. Essayez donc de vous y servir d'une boussole, pour voir!

Tout de suite, l'habitat se fait rare. Je mangerai à midi dans une charmante auberge isolée qui couve paisiblement ses deux pompes à essence. Heureusement que j'ai mon casse-croûte, il n'y a rien à bouffer! Ni d'ailleurs, dans un premier temps, âme qui vive. Sur la carte, le bled paraît pourtant renseigné comme le chef-lieu de quelque chose. De la République des Cocotiers peut-être? Quant au bac prévu pour traverser l'embouchure de la Rivière des Pirogues... jamais trouvé le préposé si ce n'est dans les pages du guide bleu. Bof! Qu'y aurait-il de plus de l'autre côté qu'ici? Un paysage fabuleux de montagnes rouges qui découpent la mer, un mélange de lune, de Suisse, de lagon bleu pour publicité d'agence de voyages. Des cocotiers, des manguiers, des cocotiers, des manguiers... où donc sont les vivants? On m'a conseillé de ne pas trop les rencontrer, du moins les pas drôles, les râleurs, les Kanak. Paraît qu'ils sont agressifs, la preuve : leur avocat blanc, celui qui défend les indépendantistes, vient de se faire descendre par un inconnu... Vous voyez bien! En rentrant, je remarque un panneau dressé sur un abri de bus en planches : " Frères Kanak, l'heure est grave, soyez prêts car le colonialiste tue pour un pays qui ne lui appartient pas... " Vous voyez toujours bien?

Evidemment, j'y suis allé les voir, ces féroces, ces pas possibles qui mangeaient encore de l'homme y pas si longtemps. Dire que j'ai été bien accueilli... non! Il a fallu le temps. Après tout ce n'est pas écrit sur ma figure que je ne suis ni caldoche, ni français. Dès les premiers tours de roue dans le village tribu de Saint-Louis, le travail s'est arrêté, les bustes redressés, le silence installé. D'abord repérer le faré du chef. D'abord " faire coutume " ! Le petit cadeau. Le sourire. Expliquer que je viens simplement dire bonjour. Le sourire encore, et " la parole peut passer ". Ça y est. Ouf! Il y a justement un " pilou " demain, une fête à tout casser où on se déguise en cocotier tout brun, tout nu et tout vert, pour se secouer les génitoires sur un rythme d'autant plus obsédant qu'il n'est assorti d'aucune mélodie... C'est le mariage de sa nièce... je veux rester? ... Entre la TV et le surgélateur, devant la porte de la salle de bain de sa " hutte primitive " ce " cannibale " m'offre le coup! A la tienne Joseph!

Autant le dire tout de suite, les commentaires de la presse française sur la situation là-bas m'ont bien fait rire à mon retour. Vraiment, cette espèce de décalcomanie du jeu politicien métropolitain, ce clivage entre les méchants caldoches de droite et les bons canaques de gauche (l'inverse pour le Figaro) m'a paru d'une naïveté, pour ne pas dire d'une sottise à faire pleurer. Que faire alors des wallisiens, chinois,

indonésiens qui sont à des titres divers la colonne vertébrale de la production et du petit commerce et qui représentent vingt bons pour-cent de la population? Que faire des australiens et des japonais qui manipulent en secret (nickel oblige) certains milieux indépendantistes? Que faire des petits éleveurs blancs que le gouvernement du territoire, aux mains des grandes fortunes de l'import-export, empêche de trop se développer et d'arriver à l'autosuffisance alimentaire (merci la Nouvelle-Zélande et le congélateur). Que faire des zoreilles venus de métropole et que l'on renvoie, leur contrat terminé, parce que toute immigration rendrait le marché intérieur plus vaste et donc potentiellement rentable? La caricature se porte bien à Paris, pour autant qu'elle sonne haut et serve de support à quelques belles envolées.

En réalité, les protagonistes du drame sont défigurés par ceux-là même qui sont chargés d'en faire en métropole le portrait. Ainsi le " bon sauvage ", tout empagné de feuilles de pandanu a-t-il d'autres problèmes, semble-t-il, que de plancher sur l'adaptation du marxisme à sa tribalité. Le socialisme, lui, il le pratique tous les jours puisque dans la tribu, la production collective est en principe redistribuée à chacun en fonction, non pas de son travail, mais de ses besoins. Stade ultime de l'utopie de gauche, non? Evidemment, ça fait fuir les jeunes, qui peuvent aller bosser au nickel pour du fric et se payer les jeans et la bagnole. Or, ce ne sont pas les vieux qui peuvent produire à bouffer. Donc, le chef, lui, il veut ramener les jeunes dans la tribu et le FLNKS et la remise en valeur des " racines " et la revendication de la terre canaque... ça, c'est un thème mobilisateur. Ça, ça donne envie aux jeunes de s'accrocher au mode de vie ancestral!

Alors on a le discours : " Nous sommes les premiers occupants (faux, selon toute vraisemblance, ils ont bouffé les polynésiens qui les ont précédé). Nos pères ont vendu les terres pour un peu de sel, c'est la terre des ancêtres et elle est sacrée et on ferait bien de nous la rendre et sinon on va se fâcher et ça va aller très mal. " Mais ils ne sont pas fous, se savent minoritaires et fort peu soucieux de revenir à une économie de subsistance alors que, par exemple, les tribus sont dispensées d'impôts par les lois métropolitaines. Il y a donc aussi des arrières pensées et même des propositions du genre :

" Que les colons restent sur les terres, nous on ne pourrait pas les cultiver toutes de toutes façons. Qu'ils restent usufruitiers et nous payent une redevance. L'essentiel est que la propriété nous soit reconnue ". Bien sûr, de l'extrémité au centre, les moyens envisagés sont différents. De la castagne à l'action des députés kanak légalement élus. Mais la révolution n'est pas vraiment pour demain dans un pays où on ne peut mobiliser les gens à propos d'un racisme quasi inexistant, ni à propos d'une misère qui malgré les évidentes disparités sociales ne semble pas trop présente. Qu'exploiter alors? Le climat " colonial " fait d'ordre un peu musclé et qui interdit, " par mesure de prudence ", la vente d'alcool le dimanche? Dérisoire. Le vrai problème ici est celui du choc d'une économie traditionnelle de subsistance et de communauté avec une économie de production excédentaire, de profit, et de

propriété privée... Deux mondes incompatibles, deux conceptions antinomiques...
Devinez lequel l'emportera?

Et voilà pour les canaques, leurs pilous, leurs taros, leurs bougnas, leurs lourdes popinéesaux grands pieds vêtues des pudiques " robes-mission " qu'elles gardent jusque pendant la baignade... Que la Sainte-Vierge les protège d'une autre invasion culturelle aussi castratrice!

Avec les caldoches, descendants (soyez diplomates, ne leur rappelez pas trop) non pas des déportés de la commune, mais bien des " droits communs " du bagne, c'est tout de suite le western : surtout chez les éleveurs des plaines de la côte ouest : colt, stetson, winchester et rodéo du dimanche. Ainsi, de temps en temps une explication musclée oppose par feu de brousse, incendie volontaire et coups de mitrailleuse interposés un colon à des " intrus " de passage sur sa terre. Passé pourtant le cap de la méfiance et de la rudesse pionnière, on trouve une réelle gentillesse, un sens de l'accueil, de la famille et une jovialité très méridionale. Peut-être l'européen, coupé ici d'une vie culturelle qu'il juge indispensable, regrettera-t-il le niveau de la presse et la rareté des spectacles... C'est qu'il n'a pas bien compris la philosophie locale pour laquelle le livre n'est pas nécessairement le compagnon indispensable de la sagesse... A vrai dire, ce microcosme blanc avec ses diversités et les oppositions d'intérêts dont nous venons de parler est étrange : macho sans être vraiment facho. Chacun chez soi mais sans vrai racisme. Cordial mais pas vraiment hospitalier. Généreux mais pas partageur. Francophone mais attaché à ses particularités langagières. Français vis-à-vis des étrangers, étranger vis-à-vis des français... Un peu belge tout ça. Ceci dit, économiquement parlant, on ne se porte pas mal.

Les vraies victimes, comme partout, ce sont les immigrés : chômeurs wallisiens surtout. Mais aussi, mes amis en ont fait la triste expérience, petits blancs sans permis de travail, condamnés à d'épisodiques boulots de semi-clandestins. Il fut un temps en effet, où, dans les rêves de départ et de lointains lendemains qui chantent, Nouméa avait remplacé Québec, Sidney ou New-York. Avec les mêmes désillusions à la clef. Toutes les histoires d'immigrés se ressemblent. Evidemment, ici, dans la cabane des copains, le climat fait passer la misère et l'inconfort : pas de vitre mais pas de chauffage : peu d'espace mais on vit dehors. N'empêche! Manger la pêche du matin et les taros du jardin jour après jour!... Même pas de fric pour un froc! Solitude aussi. On est tous adossés à la montagne. De l'autre côté, le plus proche voisin est à soixante cinq kilomètres. Ni sentiers, ni routes, si ce n'est celle qui nous relie à Nouméa. La côte croule sous les fleurs : bougainvilliers et frangipaniers surtout. Les cocotiers se balancent, les manguiers trônent, les bananiers se grisent de l'alizé. Je itou.

Au fond, il n'y a rien d'autre à faire ici qu'à contempler. Il y a peu de stimuli dans cette île. Pas d'insecte dangereux, pas de fauves. Le seul mammifère vraiment indigène est une chauve-souris qu'on aperçoit le plus souvent dans un ragoût. Que faire quand on ne plonge sous-marin ni planchavoilise? Des photos. Des tas de

photos. Des paysages. Des tas de paysages. Et puis s'enduire copieusement d'huile de coco et faire le lézard. Evidemment, très vite, le cafard est là : mal à mes amours lointaines, nostalgie, impression que ce voyage n'en finit pas. Je peux lutter contre les inconforts et les imprévus de la route, mais ce puits d'ennui et de tristesse...! D'ailleurs, je me sens horriblement moche. Incapable de donner corps à des projets qui me désenglueraient. Fatigue, chutes de tension, chiasse, angoisses, je m'affole. Comme d'habitude, je plonge sur mon tranquilisant miracle. Ici au moins, il y a du vin! (Même si vendu hors de prix par le tatanedu coin). Hélas, ça ne marche plus! Plus je bois, plus je me sens moche et plus je bois pour ne plus me sentir moche. Les vieux du coin me parlent du rôle déboussolant du minerai, là sous mes pieds... Moi je veux bien. Je culpabilise aussi, je suis en train de passer mes journées à me débattre dans ce tunnel au lieu d'aller contempler la splendeur de l'île d'Ouvéa, ou bien de faire le tour de la seule route de la Grande Terre!

A la radio, Reagan évoque le spectre d'une guerre nucléaire en Europe... c'est complet! Je me traîne de la villa à la plage dans une sorte de vertige permanent. Levé à six heures avec le soleil, couché à sept ou huit heures alors qu'il fait déjà noir. Il n'y a rien à faire du tout. La radio stoppe ses émissions à 9 h 30 et dès 9 h tout est fermé à Nouméa... De gré ou de force, il faudra que moi, l'agité, je m'adapte à un autre style de vie, à une sagesse contemplative difficile à imaginer chez nous où le climat lui-même oblige à une constante activité. Je rêve à la lune sur la terrasse. Le margouya rentre. Il n'a pas vu le chat. Course poursuite entre ces deux familiers de la maison. Le chat pour l'esthétique, le gecko pour bouffer les insectes... les deux pour vous empêcher de dormir : le ronron du chat plus les secs claquements de gorge du lézard...

Voilà! J'ai déjà commencé à m'emmerder! Tout doucement, étape après étape, ça commence à se faire jour dans ma tête : pour un vrai voyageur, l'important n'est pas d'arriver quelque part et peu importe de quel quelque part il s'agit. L'essentiel, le moment béni et fugitif pour lequel il est prêt à se taper solitude, insécurité, fatigue, ennui, c'est celui où, très précisément, il largue les amarres, il décolle, il dit adieu, il agite son mouchoir avec la joie féroce de laisser grenouiller les autres dans cette merde. Le plaisir de la fuite à l'état pur! Une sorte d'orgasme par le soulagement, d'entrée dans le vide du sans attache. Une prémonition de la mort? Pourquoi pas. Tout à coup, pour quelques secondes, on est désocialisé, nu, en train de très précisément ne rien faire, simplement existant, simplement " en vie " et gratuit. Et puis, très vite, hélas, on se rend compte que partir, c'est déjà arriver. Le merveilleux présent s'efface comme par un coup de baguette magique et déjà on est demain, tantôt, à l'arrivée, avec tout cet agir à reprendre en main et qui ne fait aucune différence avec le vécu précédent le départ... A quoi bon?

Pour l'instant, l'agir, le vécu, c'est me battre contre l'envie de rentrer. Passé Nouméa, je serai mathématiquement sur le chemin du retour. Je viens de le dire : le retour ne m'intéresse pas. Autant être là le plus vite possible. Or, toujours pas de

nouvelles de Belgique. Je le vis mal. La vie passe. C'est un pays où la vie ne fait que passer.

J'ai tout de même fini par me foutre un pied au cul et accompagner les copains ce week-end sur une île déserte au milieu du lagon. Surprise... les quais ne sont pas à deux encablures que tout le monde se met la couenne à l'air... L'île M'BA est un séjour naturiste, paraît-il. On aurait pu me prévenir! C'est la première fois et... je ne me trouve pas beau! Bof! On s'aperçoit vite que les autres non plus. Et puis on s'en fout. On crève de chaleur. Ma seule gêne, mais considérable : que foutre de mes mains? Elles qui traînent toujours au fond de mes poches!

On débarque via la flotte, tout nu, même les pieds, sur le corail coupant. (Pour vous faire une idée, cassez votre pare-brise et faites vous une descente de lit avec les morceaux!). Une fois sur la plage, pffft! Voilà tout le monde dans la nature et moi tout con planté là, la bite au vent, comme le premier homme, avec l'angoisse qui monte déjà... Quoi faire de toute la journée? Et surtout... quoi boire? Ça va être dur et long. Jamais je n'ai ressenti ça aussi fort. Tout seul, tout nu sur une île déserte aux antipodes... Voilà, voilà! Tout à coup : la condition humaine et rien de plus. La situation fondamentale après laquelle tout le reste est littérature. On est là avec sa vie et rien d'autre entre sol et ciel. En train de cuire... car on cuit : une fournaise! L'eau et le corail reflètent le déluge de Celsius que dégueule l'azur. J'ai envie de plonger tout de suite dans le cristal liquide du lagon. Mais on m'a prévenu : attention! Vilaines bêtes, cônes piqueurs, serpents tricots rayés mordeurs, stone fish assassin, bêtes de mer fort peu ragoûtantes pour les arpions. Pourtant c'est superbe : on voit le fond comme si on était dans un film de Cousteau. Mais j'ai trop la trouille et puis la nausée et puis la tremblote et puis les vertiges! J'ai rien bu depuis hier soir. Toute une journée à bronzer avec le cœur au bord des lèvres! Je m'enduis d'huile de coco et je me couche sous un arbre (à pain paraît-il). Ça va tout de même un peu mieux comme ça. Je regarde l'horizon linéaire à n'en plus finir, le camaïeu de la mer et du ciel... J'ai même dû dormir. Longtemps. Et quand on reprend le bateau pour rentrer, en montant l'échelle de coupée, j'aperçois mes pieds! Ah là là! Rouges écrevisse mes petons, boursouflées mes chevilles, pleines de cloques dégueulasses comme sur un poulet rôti! Les copains rigolent. En m'enduisant d'huile de coco, j'ai visiblement oublié cette zone là. Bof! Ça ne fera que m'empêcher de rentrer dans mes pompes! Hélas il y a mieux : voilà que j'ai froid... mais froid! Tous ces cons sont en train de s'extasier sur un énorme tazar qu'on vient de pêcher à la traîne; ils m'ont laissé tout seul à l'avant et je claque des dents, des billes, des côtes et de tout ce qui claque. Aie aie aie! Mes mains sont comme mortes, insensibles. A Nouméa, je crâne, je me traîne jusqu'à la voiture. On rentre. Bouillotte. Le thermomètre marque 35° de température extérieure. Moi, je suis à peine plus chaud : 36° de température anale. Sous la couette en duvet de canard, je tremble quand même! Le cœur qui pompe, qui tape, les nausées, le mal d'estomac... Je vais crever, c'est sûr... Ça me vaudra un petit séjour à la clinique de Magenta où travaille Mic. J'en sortirai les pieds encore enflés mais bourré de vitamine B et optimiste... juste de quoi affronter le jour même l'intoxication

alimentaire de ma vie... Mic me jure ses grands dieux qu'au grand magasin " ÇA VA " tout est pourtant toujours super-frais! Bon! Alors, ça va!

Je commence à me sociabiliser un peu, à rencontrer des gens, mais la solitude affective est bien dure à assumer; lettres épisodiques, attentes de coups de fils qui ne viennent pas... et Mic qui devient si bizarre, brutale, même avec ses chats... Pas d'avion de toute façon pour Tahiti avant huit jours. Je meuble : l'aquarium de Nouméa est vraiment une merveille avec ses coraux fluorescents, mais ça manque de vie culturelle ici, de livres, de films, de contacts intellectuels. Surtout de contacts intellectuels. En désespoir de cause, j'accepte une invitation à bouffer le bougna : ignames, taros, bananes à cuire, poulet, porc, poisson (... et un raton laveur?). C'est le plat national canaque. La superbe Sophie, une demi-sang de chef originaire de l'île des Pins va nous mitonner ça dans son " faré " qui est en réalité une superbe villa dont je ferais bien mes pénates. Madame est accoucheuse à Magenta et Monsieur, traité par sa femme de " sauvage " et de " primitif ", n'a rien à dire. D'abord il est polynésien du Vanuatu, venu pour bosser au nickel et il sait à peine lire. Sophie nous dégoïse tout ça en présence du principal intéressé et devant toute la famille (nombreuse) que la coutume a réuni pour l'occasion. De toute façon, il est de notoriété publique qu'elle est la maîtresse du chef de l'île des Pins... Un must!

J'oublie vite ce choquant préambule pour me laisser dorloter par les innombrables " tantes ", adorables vieilles dames qui n'auront de cesse de m'avoir couvert de coquillages précieux. J'apprécie en connaisseur. Je suis vraiment touché. Elles courent en tout sens, un peu gênées et discrètes comme des souris, chuchotent en me regardant. Je suis frappé : à part le mari et moi... pas un mâle... On est en société semi-matriarcale. Les femmes transmettent la terre, le plus important. Les enfants sont élevés par l'oncle maternel, dans un cadre quotidien qui aujourd'hui ressemble tellement au nôtre que ça ne m'en paraît que plus étrange encore. On avait un peu peur de moi, il paraît que je porte sur la figure un air plutôt dédaigneux. Mais la glace est brisée maintenant : on voit bien que je suis un gentil zoreille. Effectivement, comme le vin et le rhum coulent à flots, je ne la vois plus non plus, la glace. Par bonheur, l'entrée arrive à point pour m'empêcher de sombrer d'emblée dans l'éthylisme prématuré. Superbe! Maman! Jamais vu ça! Une table entière couverte en pagaille de fruits de mer : énorme homard, araignées de mer, cigales de mer, (les fameuses " popinées "... du nom donné aux femmes canaques dont le ventre est, dit la rumeur, tout aussi suave). Je bâfre! Deux langoustes, trois cigales de mer, une araignée... encore une! Heureusement! Un pressentiment sans doute! Car voici, fumant, odorant, bloubloutant dans son chaudron de sorcière la mystérieuse merveille des merveilles : Monseigneur le Bougna!...

Beeuuârk! Horreur! Mélangez viande, poisson, fruits et haricots, sucrez le tout copieusement et donnez m'en des nouvelles! J'ai beau avoir la gastronomie curieuse, la gourmandise prête à tout... Pourtant il faut! Il faut s'exécuter au sens le plus capital du mot. Ce que faisant, il est de bon ton de se fendre la pipe entre deux

bajoues de hamster et d'affirmer : " Mmh! délicieux! " Ravie, Sophie y rêva derechef d'un grand coup de louche dans la marmite. Surtout ne plus rien dire! Avoir l'air comblé mais ne plus rien dire! Et le lendemain on remet ça, chez la voisine polynésienne cette fois, une énorme vahiné de cent vingt kilos épouse d'un français fluët dont elle dit en rigolant : "c'est pas ma moitié, c'est mon tiers-époux ". Là, ce sera le poisson cru faisandé au soleil dans l'eau de mer. Remugle garanti... (Mais cette fois c'est succulent) ou le poisson (encore) cuit à froid par le jus des petits citrons verts (délicieux). Et les glaces, et le rhum, et le vin et une de ces cuites! Oh là là!

Eh oui! J'ai encore une fois trop bu! La prochaine fois, il faudra que je me limite. Ça fait dix ans que je me dis ça, je ne m'en rends que vaguement compte. Dire que je vais quitter cet endroit au moment où je commençais à y rencontrer des gens, à m'y sentir un peu chez moi! Vite un dernier tour d'adieu. J'enfourche la vieille VW déglinguée de Mic et défile l'asphalte de la seule grand-route : Dumbéa, Païta, la Tontouta, la Foa. Cette fois, je croise les pick-up des éleveurs, les corrals, les Stetsons, un incendie de brousse, un cimetière catholique et surréaliste tout fleuri sous le soleil. Arrêt casse-croûte dans la brousse. Le transistor lance ses messages personnels porteurs d'ambiance coloniale des années trente : " Les épouses des militaires sont invitées en masse au pot traditionnel le 12 à 20 heures. Wami Djoumengo wa-o-kan né à la tribu de Romaré doit récupérer un pneu pour la voiture à bord du " Cap des Pins " demain à 20 h 30'. Demain à 19 h à la Foa, chez Nanouche, réunion du syndicat des éleveurs de porc. A bientôt, chers auditeurs. "

A bientôt Nouvelle-Calédonie! Pas encore vraiment parti, je sais déjà que je voudrai revenir!

CHAPITRE VIII

TAHITI

Der zug ist der ziel

(Goethe)

Tahiti... Tahiti! Le lagon bleu, les cocotiers, les fleurs, les colliers, les vahinés, le cul! Un cul posé sur l'Océan Pacifique, tout moussu de végétation tropicale au bon endroit, un con languide et moite distillateur de torpeur jouissiforme!

Qu'est-ce que j'en ai lu de ces conneries! Encore dans l'avion, tiens! Celui qui m'a fait quitter La Tontouta au soir et débarquer à Tahiti le lendemain matin à la même date (franchissement de la ligne de partage des jours oblige).

Me voilà donc prêt pour l'accueil des vierges en délire vêtues de leur seule fleur d'hibiscus, pour l'indolence paisible post coïtem dans le hamac aux rêves, enivré de senteurs exotiques, d'arômes d'aisselles poivrées, de breuvages étranges; mûr pour apprécier le mol balancement rythmé et ondulant de quatre fesses pain d'épiciées où l'on voit la trace, collée par la sueur, d'un peu de sable.

Mon oeil! Rien du tout! Depuis deux heures, je ne décolère pas. Je crève. Débarqué à huit heures du mat du zinc sur-cité, j'ai du me traîner jusqu'à un " truck ", un camion avec des banquettes, rien à voir avec les superbes " jeepneys " des Philippines. Je charrie à pognes ma valoché que les souvenirs glanés ici ou là rendent diablement pesante et me crapahute d'un hôtel complet à un autre encore plus complet. Pour l'heure, je distille ma rage et mon découragement dans le soi-disant hall d'un soi-disant hôtel construit en forme de faré soi-disant authentique. Assis sur mon bagage sans qu'âme qui vive se pointe à la réception. Excédé, je finis par passer moi-même derrière le comptoir. Je bute sur un corps mou... le réceptionniste. Qui pieute ou qui cuve? Comme récompense de ma perspicacité, j'aurai enfin une piaule. Evidemment... Elle n'a pas de clef... plus tard... on verra... où diable?... Bof! peu d'importance, n'est-ce-pas? Le type me sourit, me reluque, rit. Je suis cramoisi, je dois lui paraître dingue... surexcité en tout cas comme tous ces cons qui débarquent : " Le ventilateur est en panne? Ah! oui, oui, oui... demain ! et le tissu déchiré du relax? Demain aussi?... Ah bon! " Au moins, la chambre donne directement sur le lagon!.

Le vol nocturne coupé d'une longue escale à Auckland m'a fatigué, j'ai besoin de sommeil. Je vais dormir. En plus, il flotte. Saison des (rares) pluies, paraît-il. Mes pattes me font mal. Mes pieds sont tout gonflés. L'âme aussi me tire. En quittant Mic, le sale pressentiment m'a assailli que je ne la verrai plus vivante. Elle a eu un pauvre sourire, m'a glissé dans la main un petit billet à n'ouvrir que dans l'avion. Je ne vous dirai pas ce que c'était. Ça ne vous regarde pas. Cafard... Au pieu, mon frère. Demain... demain.

Je suis réveillé par l'odeur entêtante du tiaré. Je risque un oeil dehors : l'hôtel est un gigantesque faré ouvert à tous les vents au bord du lagon. Tout autour, un jardin. Par contraste, la Nouvelle-Calédonie paraît presque austère. Ici, c'est le délire équatorial : les hibiscus, les bougainvillées et plein d'autres fleurs qui doivent avoir des noms encore plus magiques. A cinq mètres de ma chambre, l'eau du lagon joue les opales, remplie qu'elle est d'autres éclats colorés, mais fugitifs ceux-là! Ça grouille, ça frétille. Je m'assieds sur la terrasse, je regarde. Deux heures plus tard, je suis toujours là à ne faire que regarder. On dit qu'ici l'apathie gagne vite le résident... Ça ne m'étonne pas. Il n'y a de nouveau rien à faire qu'à être là. Zazen avant la lettre. Pour l'instant, je n'ai pas soif et ça ne m'étonne même pas. Je sens qu'ici, si tant est que chaque coin traversé m'a donné une leçon, je vais prendre celle du je m'en foutisme intégral. Rien ne semble plus important " Aïta péa péa! " Traduisez : " On verra bien, qu'est-ce que ça peut foutre? "

C'est donc du pas nonchalant d'un habitué que je me risque pour la première fois dans Papeete. Le mot me semble chanter une musique sensuelle et naïve à la Douanier Rousseau. En réalité c'est un club med bien propre : magasins, dancings, bars, restaurants. Deux grandes avenues parallèles en front de mer avec leurs rues bien perpendiculaires.

L'accueil indigène est chaleureux, le moustique local aussi. Pourtant, je me sens déguisé avec mon froc et ma chemise. Ici, tout le monde porte le minimum. C'est le triomphe de la mode Carlos (ceux qui connaissent ce champion du kitch innommable et bouffon pour lequel mon second degré se passionne comprendront de quoi je parle). J'ai l'air d'un parapluie planté au milieu d'un étalage de fleuriste, d'un aspirateur au milieu d'un champ de tulipes. En plus, mes chevilles, à la chaleur, se souviennent de la Nouvelle-Calédonie. Ça gonfle et ça tiraille... Aïta péa péa!

L'aspirateur, pour se donner une contenance, tâche de prendre l'air le plus à l'aise possible à une terrasse de bistrot. En moins de cinq minutes le voilà accosté par une sémillante vahiné dont le sourire bouffe heureusement les traits un peu lourds. Sa copine est justement là et les copains de sa copine... Une tournée? Bon! Deux tournées? Bon!

- Tu viens derrière les cocotiers Popaa?

Alors là non! Pas tout de suite! Pas comme ça! Et Lamartine alors? Et le lac? Et Roméo et Juliette? Non, non et non! On n'est pas des bêtes, quoi! Ils se marrent de mon air embarrassé... il paraît que si, justement, on en est! Les " popaa " lecteurs, compliqués, sentimentaux, c'est des malades. On s'étonne :

- Tu te tires Popaa? Pourquoi?

- Parce que " fiu "

Alors là, on pige! Le mot magique, imparable, intraduisible expression du besoin impérieux de bouger, celui qui leur fait paraît-il tout plaquer de temps à autre pour s'en aller au loin, au très loin - très loin. Je redouble l'expression parce qu'ici, pour faire sérieux, il semble qu'il faille tout répéter deux fois. Ainsi, si l'on est passé devant le maire, on est marié-marié, (il y a donc moyen d'être marié tout court c'est-à-dire concubins). Si l'on est proche du coma éthylique, on sera " bourré-bourré " etc...

Bref, me revoilà en vadrouille à la recherche d'un papelard quelconque attestant ma présence en Polynésie. Il y a en effet des élections en Belgique. Le vote, curiosité locale, y est obligatoire, et je n'ai pas envie d'avoir des problèmes en rentrant. Dans mon guide, une adresse : celle du consulat. Mais dans Papeete, à la susdite : un grand trou. On terrasse. On ne sait pas. Au gouvernement du territoire, surprise!

Merde alors... Le consul de Belgique est mort il y a six mois déjà et on a oublié d'en nommer un autre!

Je certifie l'authenticité de cette histoire. Aïta péa péa! Je m'en vais quand même muni d'un certificat de présence que je me fais un plaisir d'envoyer au volontaire désigné qui passe son week-end à organiser le bureau électoral dont je dépends. Je jouis de sa tête en imagination.

Rentré à l'hôtel, je me couche sur la terrasse, un oeil sur le lagon, l'autre sur le cul de la femme de chambre qui " prépare " le logis d'à côté. Ici, le personnel est recruté parmi les métisses asiato-polynésiennes. Savoureux mélange qui affine une vahiné autrement fort décevante et la rend enfin digne de mes rêves à la Loti. La vahiné ne sait pas compter, ces filles sont donc le fruit du paiement en nature chez l'épicier chinois. Comme lui sait très bien compter, elles sont de plus en plus nombreuses. Heureusement pour l'île puisqu'elles, paraît-il, elles travaillent! Beau cul, bon boulot, zoreille content!... Progrès, civilisation, tout ça... Evidemment, ici, monsieur, ils ont qu'à se baisser pour pêcher. Elles ont qu'à se baisser pour se faire baiser, qu'à tendre le bras pour cueillir les fruits, même si, oh! déception! oh! romantisme envolé! ce ne sont pas souvent ceux de la passion. Pour ça aussi, on m'a bourré le crâne de rêves! Les écrivains, quelle responsabilité! Au mieux Gerbault et au pis Loti... encore lui! (cela aurait pu être pire, vous voyez, dans le genre grivois à propos du mâle Loti etc...).

Bon, la tremblote le matin, les vertiges, l'envie de dégueuler tout ce qui pourrait ressembler à un petit déjeuner. J'attribue ça naïvement aux suites de mon coup de bambou sur l'île des culs nus ... Il faudra que je vois un toubib. J'ai repéré un " dispensaire " . Le mire de service, légionnaire roux au sourire d'orang-outang, se marre et me pique les amortisseurs arrière. vitamine B mon pote! carence! Dose massive! Ce con! Ça lui aurait fait mal de me remettre la pendule à l'heure en me parlant un peu de ce whisky qui justement me la bouffe, me la dévore, ma précieuse vitamine. Moi, je cherche pas, je mets sur le compte de l'alimentation exotique, de la fatigue du voyage, des phases de la lune, que sais-je? Tout pour ne pas voir que ma gueule dans le miroir est devenue une gueule de poivrot... C'est mon ignorance, mon innocence, ma non-lucidité qui le faisait marrer, le singe!

N'empêche la vitamine B, c'est bien. Ça remonte. Je me sens en forme. Je vais fêter ça! Direction la porte entrebâillée comme un clin d'oeil racoleur du " bar d'Emile " ... Ça s'est encore terminé par une cuite d'un très bel orient. Le matin, gueule de bois! J'exagère souvent ces jours-ci... Pas chaque fois, non. C'est simplement pour l'instant... l'ennui... Après, je me modérerai. Parce qu'enfin, ce bled... Ti bouffe, (bien! Fruits de mer terribles, poisson cru mariné au citron, cochon de lait cuit au four tahitien que c'est un vrai péché). Ti baise... c'est vrai, t'as même pas le temps de draguer. C'est ici que l'appellation " fermeture éclair " prend tout son sens : vers le bas. Les nanas sont obsédées par ce qui n'est visiblement qu'une immense rigolade et comme personne, même pas le mari n'y

regarde de trop près, comme personne ne se soucie vraiment de savoir à qui sont les moutards...! Ti danse... bien sûr... tout le temps! Et ce foutu tam-tam résonne jour et nuit plus ou moins loin, plus ou moins près. Il y a toujours une java quelque part et c'est pas difficile d'y être invité, y a qu'à passer par là! " Popaa taa maa " (viens manger)! Attention! Il faut tout de même attendre la deuxième invitation. La première veut juste dire " bonjour ". Répondre : " péa roa " (déjà mangé). Mais en cas de répétition de l'offre, allez-y, usez et abusez. Ce qui est à eux est à vous et ce qui est à vous est à eux. D'ailleurs mon pote si t'a jamais été en java avec le tané et sa vahiné, tu ne sauras jamais ce que c'est que la java par excellence, le top niveau de la java. Tu ne te seras pas défoncé au ras des couilles, éclaté jusqu'au cosmos...

Pourtant c'est assez limité tout ça, et ça m'emmerde. Après tout, je ne suis rien d'autre qu'un taré de popaa à la grosse tête. Reste à observer le comportement du tahitien moyen confronté au problème du transport en commun : taxis collectifs, comme partout. Mais ici baptisés prosaïquement trucks. Curieux anglicisme. Je m'apercevrai vite que, la cervelle polynésienne étant allergique au concept, elle est ipso facto imperméable aux charmes un peu coincés de la langue de Catherine Deneuve. L'anglais leur paraît moins compliqué. Au cas où on douterait de la véracité de l'allergie en question, on peut toujours, lors par exemple, d'une partouze comme ci-avant décrite, prêter une oreille attentive au texte des tamourés endiablés qui font si bien onduler du cul les indigènes et les touristes. Au texte... au singulier. Simple variante de : " Je me sens seul, j'ai besoin de ta caresse... " No comment. Donc, les trucks sont l'endroit où l'on cause. Le dernier endroit aussi où s'agglutinent les tahitiens d'appellation d'origine contrôlée. Signes distinctifs : pas de montre. Premier sujet de conversation : " Comment tu trouves Tahiti?... Si t'as été poli, on va un peu plus loin : " Comment tu te sens? " Attention! Si tu te sens pas bien et que tu le dis, tu perds de ton attrait. " Oh là là! Un emmerdeur, un qui a des soucis! " Le tahitien AOC n'aime pas les soucis. Déjà pour lui. Alors pour les autres, vous pensez bien! Donc tu essayes de pas te faire passer pour un sinistre. Ni pour un pisse-vinaigre. Par exemple, si c'est le tour de ton truck de partir et que tu t'aperçois tout d'un coup que celui qui est derrière dans la file vient lui de démarrer, et que, une supposition, le brave conducteur du tien dort justement du sommeil du juste dans les bras parfumés de sa petite amie sur la banquette avant, fais comme tout le monde : descends sans faire de bruit pour ne pas réveiller le pauvre garçon et va mettre ton cul dans le dernier truck là tout au bout de la file... Qu'est-ce qu'on rigole, hein popaa! C'est pas comme ce fou de directeur français de l'hôtel que j'ai vu essayer d'expliquer à son personnel comment faire une réservation par ordinateur. Proche de l'apoplexie, il était... Arrivé d'hier soir sans doute!

Qu'est-ce qu'on rigole, hein popaa! Même les chats s'y mettent! J'ai essayé de bouffer un homard ou un cuirassé Potemkine local et similaire devant le museau d'un pauvre chat famélique. Evidemment j'ai craqué devant son regard implorant! La peau de ma main aussi car aussitôt que j'ai présenté un bout de pince à ronger à ce tané-mistigri, une bonne trentaine de ses congénères, sortis on ne sait d'où,

fidèles à l'ignorance locale et superbe de la propriété privée, se sont rués pour le partage. Un peu plus et ces satanés minets me bouffaient la viande des doigts. Doigts qu'ils ont quand même ensanglantés et... merde, j'ai oublié de faire renouveler mon vaccin antitétanique et on est sous les tropiques et merde!... S'il fallait tout le temps penser à toutes les saloperies qui grouillent sous le ciel bleu des cartes-postales! Quant à ces pauvres greffiers, leur sort est bien peu enviable dans cette île d'où le sentiment semble banni depuis longtemps.

Il fait gris aujourd'hui. On n'imagine pas ça à Tahiti, hein? De temps en temps de fortes rafales de vent aussi imprévisibles que brèves découpent un univers moite. J'étouffe. J'ai les pieds qui gonflent, j'ai soif et je cafarde. Le truck roule et cahote. Les passagers chantent et papotent. Il n'y a pas grand chose à voir tout au long de la côte sinon ce lagon bien moins complet que celui de Nouvelle-Calédonie. Quelques combats de coq et un arrêt obligatoire au récif souffleur qui fait " bouououh " dans une grande gerbe d'écume à chaque atteinte de la vague. Heureusement qu'il y a à boire à tire-larigot et que ces cons de touristes américains, comme d'habitude, proposent à mon oeil goguenard d'européen décadent et lucide leur fraîcheur naïve et leur primitivité attendrissante. Pour l'instant, ils filment. Ils n'ont même fait que ça pendant tout le trajet. Ils filment quoi au fait? Le paysage? Les gens? Que non! La curiosité se porte plutôt sur le concours de motocross et la course de go-karts que le hasard a mis sur notre route... Exiting! A part ça on se filme l'un l'autre avec beaucoup de complaisance... Bon dieu, ils peuvent faire ça à Miami! Quand donc aura-t-on le courage de ranger les touristes US au rang des polluants?

Bon! Tahiti, c'est rond et c'est pas long! Retour à Papeete. On n'a même pas entrevu le plus petit bout du prépuce d'un d'homme nature, ces célèbres vieillards blancs qui, paraît-il, vivent nus dans l'intérieur et se nourrissent de bananes. C'est dimanche. Les rues sont désertes. La moitié du tout Tahiti guindaille et copule dans les buissons des districts. L'autre moitié se saoule consciencieusement la gueule dans les bars. Je traîne une sorte d'ennui mélangé de vague à l'âme, de nostalgie de mes pantoufles belges et d'envie d'anéantissement, de dilution dans l'humidité ambiante. Adonc, direction un bar au hasard. Faire comme tout le monde. Surtout ne pas se distinguer. Comme je vais pousser la porte à deux battants, la susdite s'ouvre avec violence sur une énorme vahiné vacillante. D'une démarche d'hippopotame éthylique, elle me met le cap dessus. Une bouteille de bière occupe sa main gauche. La droite est libre... crac! En me croisant, elle me la plante aux couilles.

- Tu veux faire l'amour, popaa?

Je me dégage à grand peine de la pogne de la bacchante en rut qui continue sa course louvoyante en brailant : Aïta péa péa!... Hé oui! La poésie, les colliers de fleurs, les filles nues à la peau de sucre d'orge sous la cascade... Heureusement que, pour le sentiment, ils ont les gosses. Ceux-là, ils ont tous les droits y compris celui

de faire en permanence l'école lagonière, y compris celui de changer de famille. D'ailleurs, à qui sont-ils au juste? Qui est le père? On s'en fout... Le tané, lors de la dernière bringue ou le chinois qui s'impatientait de faire crédit?... Ah! ces chinois! Ils se sont tout approprié. Tant que c'était que le cul des bobonnes... le tané n'a rien dit. Mais maintenant, ils prennent les terres et il n'est pas rare d'entendre à leur sujet des propos meurtriers. " Qui dira l'ennui des dimanches? " disait Laforgue qui pourtant ne connaissait pas Papeete. Que faire encore? En dernier recours : bouffer! Un resto à l'écart. Enfin Tahiti sans touristes et sans yachts. Une petite crique. Des brochettes de chevrettes, pas celles qui biquettent, non. On désigne ainsi de grosses crevettes d'eau douce. Du poisson maï maï . Surprise, il me semble reconnaître la bouille du patron,... où ça?

- Hong Kong!

- Non?

- Si! Le bottom up! Quelle virée!

- Ben mon vieux!

Et une bouteille de Saint-Estèphe et deux bouteilles de...

Je sais pas au bout de combien de temps j'ai émergé... Allongé le dos contre un cocotier, au bord du lagon... J'ai même pas mal au crâne, je rêve, je dors encore et je rêve, le vent s'est levé et brasse en l'air un tas de fleurs de tiaré. Il neige des fleurs en tempête. C'est complètement surréaliste. En même temps, et pour la première fois les tam-tam se sont tus. Une étrange sensation de vide, comme si je flottais en dehors du réel. Et soudain, je l'entends! Comme une lointaine canonnade, comme le bruit du front dans un roman de Dorgelès. Un roulement sourd ponctué des coups plus secs du soixante-quinze. Je rassemble mes esprits... Ah oui, le récif!

Le récif et moi tout seul au bout du monde, la paix, la croix du sud au-dessus de ma tête. Là en face la silhouette de Moorea... Des nuages filasses s'éraillent aux cornes de la lune. Je suis au bout du monde, au bout de ma quête et je n'ai rien trouvé d'autre que me stopper la cervelle. Attendre, rien faire, regarder la barre, écouter les oiseaux, être là.

J'ai tout d'un coup le sentiment du dérisoire de ma fuite. Qu'y a-t-il de si exceptionnel à faire le tour du monde, sinon qu'on fait le tour des choses. Je ne peux pas géographiquement aller plus loin. Il va falloir revenir. Ça tombe bien, j'en ai envie. Une furieuse envie. Quand l'extraordinaire devient l'ordinaire qu'y a-t-il encore d'extraordinaire?

CHAPITRE IX : HAWAII

" MANE TECEL PHARES "

(*La Bible*)

Tentative d'aller plus loin que loin? Les antipodes sont derrière moi, je reviens et je le sais. Je le sens. Qui dira le désenchantement des retours, l'amertume du déjà accompli? Le vrai voyage, c'est le départ. C'est l'espérance d'un lieu, et le soulagement d'un autre. Tout départ est-il fuite? Fuir n'est-il pas un plaisir? Et quelle drogue est-ce donc que l'exaltation de la mise en route vers l'ailleurs, cet ailleurs mort aussitôt rencontré?

Tout commence dans le taxi qui conduit à l'aéroport, et s'éteint quand les roues touchent le tarmac... toc! Comme le point final au bout du rêve. Comme la chute dans ce qui est déjà le début du quotidien. C'est pour la minute où l'avion se cabre et décolle, que je voyage. Le reste est superfétatoire. Remplissage, attente, intervalle.

Cette fois, pourtant, je rentre. Et les roues en touchant le tarmac font un petit " toc " encore bien plus définitif. D'autant plus que j'ai la tête remplie de préjugés sur les Etats-Unis, les américains et les foutaises hollywoodiennes dont un certain cinéma des années quarante et cinquante a abreuvé mon adolescence. Surtout, j'ai peur des guitares, vous savez les hawaïennes, celles qui font " piwoongwôô " en un dégueulando parfaitement mou et caoutchouteux... Un son qui, en compagnie des miaulements d'amour du chat siamois, des pleurs de bébé et de la voix grincheuse de mon père, m'a toujours paru parmi les plus abominables qui soient. Tant il est évocateur de mollesse gluante et de sirop écoeurant. Là où d'autres fantasment sur les ondulations de hanches, les ondulations du lagon et des cocotiers sous l'alizé, moi je cauchemarde sur les ondulations à la gomina du crooner de service. Déjà je pressens l'artifice, le décor, en plus pourri encore qu'à Tahiti... Je ne serai pas déçu!

C'est-i dieu possible! Ça commence déjà à bord... cinq heures à supporter l'ambiance de la South Pacific Airlines, sans même s'accrocher le regard à une île. Passe encore que le zinc soit un peu cradingue (particulièrement du côté des latrines), passe encore que le cinéma du bord ne passe que des navets, que l'on soit encaqués, que les hôtes aient la tronche et l'amabilité de vendeuses de hamburger à la sauvette, que la bouffe soit carrément impossible. Passe tout ça. Le pire, est que j'ai hérité derrière moi des coups de genoux braillards et du comportement carrément odieux d'une famille de belges très compatriotes! La gêne quoi! J'ai fait semblant d'être québécois...

Adonc, j'ai la bile déjà toute échauffée en mettant le pied sur les atolls du rêve américain et je comprends tout de suite que ça ne va pas s'arranger. Néons criards, buildings, béton, bagnoles, termitières, tout le long du front de mer qu'on longe vers Waïkiki... Stupeur! Je viens de Polynésie Française, mon bon... celle de Moitessier et de quelques autres vrais humains. Voici la Polynésie de l'oncle Sam... Evidemment, au vu des touristes US, partout dans le monde, j'aurais du me douter... Pas de raison qu'ils soient plus raffinés chez eux! Waïkiki! La plage de légende, le parfum de Liz Taylor flottant encore à la porte du " Princess Kiulani hôtel ", le palace où j'ai osé poser à mon tour mes sandales...!

Triste à mourir! Piscine bleue alors que la mer, bleue, est à cent mètres. Lagon engainé de béton. Omniprésence de pièces montées kitsch : les cocktails au curaçao bleu qui poussent partout comme une inflorescence sur les tas de chair rose et grésillante. A côté de ça, Saint-Tropez peut passer pour la Mecque du bon goût, le naos de la culture, le tabernacle de l'intelligence. On est au coeur du melting-pot américain: paysage vaguement côte d'Azur, bâtiments à l'espagnole, bus à l'anglaise, cuisine à l'italienne... Ça doit toujours être " à " quelque chose. Où est la Polynésie? Tout de même pas dans le Show " à la polynésienne " proposé par l'hôtel ce soir? Pas dans l'accueil non plus visiblement. Les présentations volent bas. " How much? " me demande ex abrupto la panse à bière qui bronze sur un tapis de bain à ma gauche. J'ai envie de lui dire, de lui expliquer qu'en guise de présentation c'est un peu court et que le montant de mes émoluments n'a rien à voir avec l'intérêt que je porte à sa compagnie mais il s'est déjà détourné en rotant de bien-être américain. Sans doute cette question est-elle ici de simple civilité? Ou bien j'ai vraiment l'air trop minable, avec mon short sans même des fleurs dessus, assis là où je devrais pas, ouske le sable il a pas l'habitude des culs pas cousus de gloire et de dollars?

Pour le reste : " help yourself "! c'est-à-dire à la fois : " servez-vous! ", "démerdez-vous! " et " j'en ai rien à cirer! " En tout cas, statistiquement, la phrase la plus utilisée dans ce coin affriolant du continent aux mirages. A mettre comme devise sur le blason de Honolulu, en dessous d'un gobelet en plastique sable sur fond vairé d'azur. Struggle for life! " Désolé mon vieux, ne m'en veut pas (Ils y tiennent beaucoup) si je te marche sur la tête ". De temps en temps, tant qu'il n'y a ni rivalité ni compétition, un gars affable, gentil même, mais gentil de la gentillesse des mômes, celle qui n'est que cordiale indifférence et versatilité. Tout ça assis sur une pyramide de Cheops de bonne conscience. Aucun américain ne peut comprendre vraiment pourquoi ni comment quelqu'un puisse ne pas aimer, admirer, aduler les Etats-Unis d'Amérique... Celui-là, s'il existe, est obligatoirement un salaud et puisque l'américain way of life exprime la volonté de Dieu, celui là est aussi le Diable. D'ailleurs, " le Diable est communiste, c'est pour ça qu'il est rouge " (sic! Je certifie avoir entendu ça, de mes propres oreilles à moi dans sa bouche à lui d'un prof de Fac, ni bourré ni mooniste, au restaurant de l'hôtel sus-mentionné). Ici, monsieur Tout Le Monde est un mec dangereux. Il a des certitudes, religieuses et politiques... Et il est électeur. Et ici, la démocratie

fonctionne et par conséquent, les hommes politiques sont le reflet de monsieur Tout Le Monde et voilà le pourquoi de bientôt cinquante ans d'impérialisme forcené : monsieur Tout Le Monde a surtout la certitude d'être un modèle sans alternative et monsieur Tout Le Monde est plein de bonnes intentions missionnaires... C'est le côté Tintin au Congo de l'oncle Sam. Diable, comment tous ces barbares peuvent-ils le haïr? Pourtant, croyez-moi, un peu partout, la bannière étoilée polarise littéralement l'agressivité et la haine, même si l'on n'ose pas le dire trop haut!

Bon, quelques bourbons aidant, la bile a eu le temps de refroidir. Avez-vous goûté ce succédané de whisky au goût aussi pharmaceutique que le coca?... mais on fait avec ce qu'on a mon bon monsieur du moment que ça calme un peu le carrousel des anxiétés, la tremblote et les nausées! On vogue en plein surréalisme, la poésie en moins, le goût concierge en plus. Depuis le portier-martyr de l'hôtel qui vous salue d'une voix caverneuse sortie de sous son déguisement de perroquet ara (... en fourrure synthétique s'il vous plaît, alors qu'il fait facilement 30° à l'ombre), jusqu'à ce fameux Européan Quarter, mélange insensé, reproduction à l'échelle un demi d'un coin bâtard de Vienne et de Séville avec un zeste de Londres et une rondelle de Paris ou ce plus incroyable encore " Polynesian village " de poupées, ensemble hétéroclite de mini-Ranchs-Texas-pizzerias, de mini tee-pees transformés en boutiques d'antiquaires, de magasins de curios plus délirants que partout ailleurs, le tout enchevêtré de palmiers en plastique, de banians en polyester, de lianes en lycra...

Au centre, sur la place de ce Disneyland pour cow-boy moyen : mon premier polynésien d'ici. Seul, obèse et ridicule avec ses lunettes en demi-lune contemplant d'un air avachi une trentaine de noix de coco vaguement sculptées en forme de tête de Singe. Artisanat local, annonce la pancarte. Authentiquement polynésien! Dans quel délire hollywoodien? On en apprend tous les jours!

Au fait où qu'ils sont ses confrères, à l'indigène? Je me renseigne : dans une réserve! Alcooliques, gras et dégénérés. Le sourire dégoûté et désapprobateur est de rigueur. Ici... tout est possible, donc chacun est responsable de son destin. Ce n'est déjà pas bien vu d'être un " loser " encore faut-il crever avec dignité car tous ceux que l'American way of life a poussé au fond d'une bouteille ou sur la pointe d'une seringue sont des vicelards qui n'ont que ce qu'ils méritent. Et vlan!

De toute façon, dans ce cas-ci, c'est pas des vrais Américains, juste des sauvages, comme les Indiens. Allez vous étonner après ça qu'on leur ait pris leurs terres pour en faire enfin quelque chose! La culture polynésienne a disparu avec les vrais indigènes. L'American way of life l'a remplacée par rien car l'American way of life n'est pas une culture, seulement une façon de consommer... Avec un bout de nostalgie quand même! Les peuples sans passé doivent s'en inventer un, voire emprunter celui des autres. Ainsi, on a conservé la tradition des courses de pirogues à balancier (en plastique blanc) et reconstruit près de la plage un palais arabe (peint en rose).

Assez! Assez! Je suis rentré à l'hôtel en cyclo-pousse-mobylette piloté par un jeune et impeccable aryen blond aux yeux bleus. Le délire, quoi! Et je me suis finalement réfugié au bar, achevant d'aplatir dangereusement une bourse qui donne des signes de fatigue. L'alcool à trois cents balles la dose... ça fait mal. Surtout quand on considère l'étendue de mes besoins! Evidemment, avec vue sur la rade de Pearl Harbor et la quille en l'air du cuirassé machin tombeau de tous ces braves marins qui...

... Tiens, à propos, je dis ça comme ça, vous ne trouvez pas ça un peu obscène de payer le bourbon aussi cher pour le déguster en face de ce cénotaphe?

Morbide, je vous dis!

Foutre le camp d'ici! Vite! Rentrer dans ma bonne vieille Europe. En Asie, j'avais le sentiment d'apprendre, de rencontrer l'autre... mais ici!

Individualisme, superficialité, matérialisme effréné. Non merci. Je ne me suis jamais senti si Européen. Je n'ai jamais eu si peur de Lucky Luke et de sa bonne conscience souriante. Jamais je n'ai ressenti autant la nécessité de l'union de l'Europe. A tout prix! Avant d'être bouffés, assimilés, gangrenés par le dedans! Infiltrés que nous sommes déjà de Reaganisme, de rock and roll, d'insidieux feuillets T.V. plus cons encore que les cons auxquels ils s'adressent mais vecteurs d'un modèle de " civilisation " proprement vomitif... Parlons-en de cette télé, compagne inégale de mes soirées seulabres de voyageur solitaire. Elle m'a souvent servi de sondage express pour prendre le pouls d'une société, tant elle en révèle vite les grandes lignes, les valeurs, les désirs et les objectifs. Celle-ci n'échappe pas à la règle : multiplicité des chaînes mais contenu identiquement débile sur fond de publicité rythmée de cinq en cinq minutes, film ou pas film. J'aurai droit ainsi, en l'espace de trente minutes au cul d'une danseuse que le maquillage tente de rendre polynésienne, à la série à l'eau de rose des " histoires d'amour polynésiennes " (guitares piôôôyông), puis sans transition à une publicité pour certain papier de toilette qui justement le laisse le si frais, si velouté... Quant au slogan pour un banal cours de gym, je vous laisse apprécier : " la souplesse retrouvée vous désigne comme un expert du sexe, même dans un cocktail mondain! " No comment!

Stop! Si à Papeete on s'emmerde vite, ici, on dégueule tout de suite. Je comprends mieux certains textes de Henry Miller, fort peu amène à l'égard de sa mère patrie. Les intellectuels américains doivent se sentir comme des dinosaures au milieu de l'Antarctique. Quant à la classe moyenne, elle est bien entendu partout moyenne. Ici comme ailleurs. Mais en Europe, au moins, elle est moins voyante, elle n'a pas pu encore imposer et ériger en valeur morale suprême et exclusive sa mentalité épicière et boutiquière. Au fond, le seul comportement de survie, ici, c'est le second degré. Les gens me rendent le Minolta féroce. Je ne le prive pas, je le gave : les mémères en bigoudis plantant l'éternel sourire de leur râtelier dans leur hot-dog

tout sanglant de ketchup jaillissant. les jeunes mariés japonais déguisés en américains moyens, chemise à fleurs, glace au curaçao bleu et lunettes solaires qui leur font les yeux ronds, les boudins roses en route par couple vers la plage avec sous le bras les boudins bleus du matelas pneumatique. les chignons monstrueux à cacher de la drogue dedans. les chemises hawaïennes entrouvertes à tant d'exemplaires sur tant de nombrils s'ouvrant tels des cratères sur des bedaines obscènes... Bref, la plage. Lieu universel.

Je m'emmerde ferme. ça a un avantage, je n'ai plus aucun regret de rentrer. Juste une escale à faire encore à San Francisco... Peut-être sera-ce moins moche... Suis-je naïf!

CHAPITRE X : LE RETOUR

" A quoi rime le tour du Monde puisque l'horizon est éternel "

(Bernard Moitessier)

Voilà, je rentre comme on va se coucher. Je suis comme les enfants, je n'aime pas aller me coucher. Encore cinq minutes!... Mais là, vraiment, je ne peux plus. Je suis rassasié. Je ne peux plus rien voir. La réalité du monde glisse sur moi sans même que je la perçoive vraiment. Somnambule, en effet, cette escale à San Francisco! Faut dire que je carbure vraiment, cette fois. Je crois que je n'ai pas dessoulé pendant trois jours. Mon doping anti-fatigue a fini par prendre la place du cerveau. Black-out dans la mémoire, flashes épars. Avant, je me contrôlais pour essayer de ne pas voir double ce qu'il y avait à voir. Ici, collés derrière l'occiput comme des photos toutes déformées, des souvenirs fragmentaires en forme de tableaux expressionnistes. Il pleut... 16° seulement. Je crève de froid dans la brume. L'accueil est lui aussi réfrigérant... Frisco la bien nommée! Même dans le bon bourgogne californien que j'ai commandé avec ma salade (sucrée bien sûr!), ils ont trouvé le moyen de mettre des glaçons! Les rustres, les béotiens! Le reste s'embrouille. Longues déambulations le long d'immeubles tout noirs, bribes de saxo... Le jazz! Ah oui, le jazz! J'aurais aimé repasser par la Nouvelle-Orléans. Mais le désir là aussi s'effiloche. Je suis plein à ras-bord. Encore une carte postale et je dégueule. Encore une surprise à contre-pied et j'éclate, encore un paysage à faire craquer un moine zen et je m'évanouis. Et puis, triste!... Je ne sais pas

pourquoi. Sur le puzzle flotte un goût rance d'après masturbation. Déjà face à l'après, au vide, au quotidien qu'il va falloir se farcir.

Un moment rare, quand même, la veille du long vol de retour, long comme des funérailles... Une course en taxi et, dans ma saoulographie, son dos, ses cheveux à " elle ". Tout à coup une réminiscence de Ginsberg et de la " beat generation " :

taxi
taxiwoman
sur ce long ruban d'autoroute
avec tes longs cheveux noirs flottant sur l'appui-tête de ta Chevrolet
long ruban
Dexter Gordon qui ondule du bémol
je suis à l'intérieur d'un long serpent

je t'aurais bien baisée Cathy pendant que tu parlais de ton fils et que
tu conduisais notre char fou sur la route de Frisco
je t'aurais baisée
comme un long serpent
comme un cobra
simplement parce que tu existais
parce que tu étais vivante
et que tout vivait autour de toi
ton volant
c'était la roue de la vie
tu parlais
pas une seule fois tu ne m'as jeté un coup d'oeil dans le rétroviseur
seulement devant
l'oeil noir fixé sur le ruban
le long ruban ondulatoire
dansais-tu comme tu conduisais?
taxiwoman
vivais-tu ainsi?
comme une rivière
qui explose
sans se perdre?

je ne suis pas habitué au confort des belles américaines
vautré sur le cuir je contemple ta nuque
avec l'envie tendre
de la mordre
et je t'écoute
de l'airport
au downtown
j'égrène les brins de ta chevelure

taxiwoman
flottant sur ta Chevrolet
comme celle d'une walkyrie
j'écoute ta voix un peu rauque, tu sais, celle de Billie Holliday
je jouis de cette cassure du pharynx qui te donne un sound à la
Hal Singer

j'aurais bien pris à deux mains tes seins un peu tombés déjà
et le serpent noir de ta chevelure
simplement parce que tu étais vivante
malgré tout
malgré ce fils éblouissant paraît-il
et fou
malgré le loyer
les flics
malgré ton homme parti au-delà du Mississipi
et ta solitude
je t'aurais remplie
du vide de mes mains
j'ai simplement payé
dit : " good luck "
et remis illico les pieds dans le monde des hommes.

.....

A Zaventem, en touchant le sol natal, mes godasses font flic-floc dans la neige
fondante la plus dégueulasse et la plus belge qui soit. La nostalgie commence.